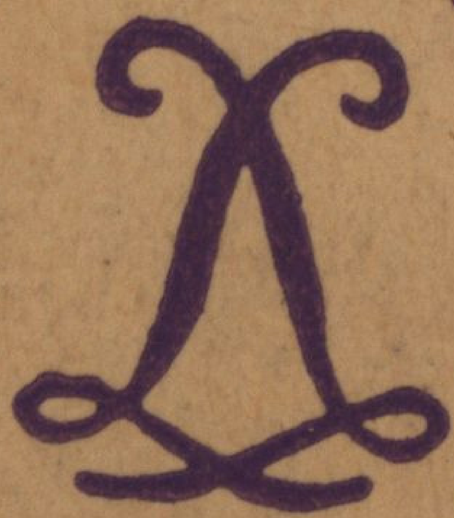
CLASSIQUES LAROUSSE

VOLTAIRE

CONTES
II

CANDIDE
JEANNOT ET COLIN
L'INGÉNU



LAROUSSE - PARIS (VIe)

CLASSIQUES LAROUSSE

Moyen Age XVIe siècle

La Chanson de Roland.
Chansons de geste.
CHRÉTIEN DE TROYES : Poésies choisies.
Le Roman de Renart.
La Poésie lyrique.
La Littérature morale.
Théâtre du moyen âge, 2 vol.
Chroniqueurs : Extraits, 2 vol.
DU BELLAY. Œuvres choisies.
Historiens du XVIe siècle.
Humanistes du XVIe siècle.
MONTAIGNE : Essais, 2 vol.*
RABELAIS : Pages choisies, 2 vol.
RONSARD : Poésies ch., 2 vol.
VILLON, MAROT : Poésies ch.
A D'AUBIGNÉ : Les Tragiques.

XVIIe siècle

BALZAC, VOITURE : Œuvres.
BOILEAU : Satires et Épîtres. Le Lutrin et l'Art poétique.
BOSSUET : Oraisons funèbres et Sermons, 2 vol.
CORNEILLE : Le Cid. Horace. Cinna. Polyeucte. Le Menteur. Nicomède. Rodogune. La Mort de Pompée. Sertorius. L'Illusion comique. Rodogune.
DESCARTES : La Méthode.
FÉNELON : Lettre à l'Académie. Télémaque.*
FURETIÈRE : Le Roman bourgeois.
LA BRUYÈRE : Caractères, 2 v.
Mme DE LA FAYETTE : La Princesse de Clèves.
LA FONTAINE : Fables choisies, 2 vol.
LAROCHEFOUCAULD : Maximes.*
MALHERBE : Œuvres choisies.
MOLIÈRE : L'Avare. Le Bourgeois gentilhomme. Les Femmes savantes. Le Malade imaginaire. Le Misanthrope. Les Précieuses ridicules. Le Tartuffe. Dom Juan. L'École des Femmes. La Critique de l'École des Femmes. Les Fourberies de Scapin.
PERRAULT : Contes.
PASCAL : Pensées, etc. Les Provinciales.*
RACINE : Andromaque. Athalie. Bajazet. Bérénice. Britannicus. Esther. Iphigénie. Les Plaideurs. Mithridate. Phèdre.
RÉGNIER, Th. DE VIAU, SAINT-AMANT : Poésies choisies.
SAINT-SIMON : Mémoires.*
SCARRON : Le Roman comique.
Mme DE SÉVIGNÉ : Lettres.
SPINOZA : L'Ethique.
URFÉ (Honoré d') : L'Astrée.

(Voir, à la page 3 de la couverture, la suite de la Collection.)

***Extraits.**

CONTES

II

Note for *CLASSIQUES LAROUSSE*

Probably no series of texts in French literature has won more friends among American teachers than the CLASSIQUES LAROUSSE. The choice of the works presented, the uniformly competent and scholarly editing, the presentation of material, and the low cost per volume, had before the War made them indispensable adjuncts to courses in French in a large number of American colleges. The international situation has made it impossible to count upon importations from abroad and the stocks of many numbers of the series have been exhausted.

F. S. Crofts & Co., the exclusive agents of the CLASSIQUES LAROUSSE in the U.S.A., have obtained from *La Librairie Larousse* the authorization to reprint such numbers of the CLASSIQUES LAROUSSE as are no longer available in America. In accordance with this agreement this number of the CLASSIQUES LAROUSSE has been printed in the United States by F. S. Crofts & Co.

Christian Gauss



Dessin de Monnet. Phot. Larousse.

« Les premiers objets qui se présentèrent furent Cunégonde et la vieille, qui étendaient des serviettes sur des ficelles pour les faire sécher. »

CANDIDE. (Chap. XXIX.)

CLASSIQUES LAROUSSE
Publiés sous la direction de
FÉLIX GUIRAND
Agrégé des Lettres
Professeur de Première au Lycée Condorcet

VOLTAIRE

CONTES

II

(CANDIDE — JEANNOT ET COLIN — L'INGÉNU)

avec une Notice biographique, une Notice historique et littéraire, des Notes explicatives, des Jugements, un Questionnaire et des Sujets de devoirs,

par

ROGER PETIT
Agrégé des Lettres
Professeur de Première au Lycée Charlemagne



LIBRAIRIE LAROUSSE — PARIS-VIe

F. S. Crofts & Co., New York
Exclusive Sales Agents

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE DE LA VIE DE VOLTAIRE

21 novembre 1694. — Naissance à Paris, de François-Marie Arouet, fils de François Arouet, notaire au Châtelet, et de Marguerite d'Aumard.
1704. — François-Marie Arouet entre au collège de jésuites Louis-le-Grand.
1706. — Est introduit par l'abbé de Châteauneuf dans la société du Temple.
1711. — Sort du collège; se lance dans le monde et la littérature.
1713. — Va en Hollande, à la suite du marquis de Châteauneuf.
1716. — Est exilé à Sully-sur-Loire pour deux pièces contre le Régent.
1717. — Est enfermé à la Bastille (onze mois) pour motif analogue.
1718. — Fait jouer avec grand succès la tragédie d'*Œdipe*. Prend le nom de « Voltaire ».
1722. — Fait un second voyage en Hollande. Se brouille avec Jean-Baptiste Rousseau.
1725-1726. — Insulté par le chevalier de Rohan, est mis à la Bastille, puis passe en Angleterre.
1728. — *La Henriade*, épopée. *Essai sur la poésie épique.*
1729. — Retour à Paris. *Épître à Mlle Lecouvreur. Aux mânes de Genonville.*
1730. — *Brutus*, tragédie. Préface d'*Œdipe*.
1731. — *Histoire de Charles XII.*
1732. — *Zaïre*, tragédie. Maupertuis initie Voltaire à la mathématique de Newton.
1733. — *Le Temple du goût. Épître sur la calomnie.*
1734. — *Les Lettres philosophiques*, et leur condamnation. *Traité de métaphysique.* Voltaire à Cirey, chez Mme du Châtelet.
1735. — *La Mort de César*, tragédie.
1736. — *L'Enfant prodigue*, comédie. *Le Mondain. Épître à Mme du Châtelet.*
1738. — *Éléments de la philosophie de Newton. Discours en vers sur l'homme.*
1742. — *Mahomet*, tragédie.
1743. — *Mérope*, tragédie.
1745. — Voltaire poète de la cour. Le *Poème de Fontenoy*.
1746. — Voltaire académicien; historiographe de France et gentilhomme de la Chambre du roi.
1747. — *Zadig* ou *la Destinée*, conte.
1748. — Voltaire à la cour de Lunéville. *Sémiramis*, tragédie.
1749. — *Nanine*, comédie. *Dissertation sur les changements arrivés à notre globe.* Mort de Mme du Châtelet.
1750. — *Oreste*, tragédie, *Memnon*, conte. Départ pour la Prusse.
1751. — *Le Siècle de Louis XIV.*
1752. — *Rome sauvée*, tragédie. *Poème sur la loi naturelle. Micromégas*, conte.
1753. — Voltaire quitte Berlin. *Pensées sur l'administration publique.*
1755. — Voltaire aux Délices. *L'Orphelin de la Chine*, tragédie. *La Pucelle.*
1756. — *Poème sur le désastre de Lisbonne, Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.*
1758. — Voltaire achète Ferney. *Le Pauvre diable*, satire contre Fréron.
1759. — *Candide*, roman. *Relation sur la maladie du jésuite Berthier*, libelle.
1760. — *La Vanité*, satire. *L'Écossaise*, comédie. *Tancrède*, tragédie. Voltaire adopte Mlle Corneille. Début de la grande guerre philosophique.
1762. — *Extraits des sentiments de Jean Meslier*, libelle. Pièces pour les Calas.
1763. — *Traité sur la tolérance. Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand.*
1764. — *Dictionnaire philosophique. Commentaire sur Corneille.*
1765. — *De l'horrible danger de la lecture*, libelle. *Questions sur les miracles*, libelle.
1766. — *Relation de la mort du chevalier de La Barre. Commentaire sur les délits et les peines, de Beccaria.*
1767. — *Les Scythes*, tragédie. *L'Ingénu*, conte. *Défense de mon oncle*, libelle.
1768. — *Précis du siècle de Louis XV. L'Homme aux quarante écus*, conte. *Les Singularités de la nature.*
1769. — *Les Guèbres*, tragédie. *Épître à Boileau, Histoire du Parlement de Paris.*
1772. — *Les Lois de Minos*, tragédie. *Épître à Horace.*
1775. — *Don Pèdre*, tragédie. *Histoire de Jenni*, conte.
1776. — *La Bible enfin expliquée.*
1777. — *Commentaire sur l' « Esprit des lois ».*
1778. — Retour de Voltaire à Paris. Représentation d'*Irène*. Il meurt le 30 mai.

Voltaire avait cinq ans de moins que Montesquieu; treize ans de plus que Buffon; dix-huit ans de plus que J.-J. Rousseau; dix-neuf ans de plus que Diderot.

CANDIDE
1759

NOTICE

Ce qui se passait vers 1759. — Politique : *Choiseul, favori de Mme de Pompadour, remplace Bernis aux Affaires étrangères et joue le rôle de premier ministre. La France s'engage à fond pour l'Autriche contre la Prusse et l'Angleterre. Guerre de Sept ans (commencée depuis* 1756). *En* 1759, *Frédéric, sérieusement menacé, songe un moment au suicide. Sa réconciliation avec Voltaire. Les jésuites sont expulsés du Portugal* (1759). *La France perd le Canada. Mort de Montcalm à Québec* (1759).

Littérature : 1758 : *J.-J. Rousseau :* Lettre à d'Alembert. *Helvétius :* De l'Esprit. *Attaques violentes contre les Encyclopédistes. D'Alembert quitte l'*Encyclopédie. *Diderot :* Le Père de famille. — 1759 : *J.-J. Rousseau compose* la Nouvelle Héloïse. *Diderot :* Salon de 1759. *Le privilège de* l'Encyclopédie *est retiré* (8 *mars* 1759) *et l'ouvrage est condamné par le Pape* (3 *septembre* 1759).

Art : *Architecture : Soufflot construit l'église* Sainte-Geneviève (*le futur Panthéon*), *Gabriel, le* Petit Trianon. — *Peinture : Boucher, Vien, Michel et Carle van Loo, Lagrenée, La Tour, Nattier, Chardin, Vernet, Greuze.* — *Sculpture : Pigalle, Falconet, Guillaume Coustou.* — *Musique : Dernières années de Rameau. Succès de l'opéra-comique : Monsigny et Philidor.*

Composition et publication. — Ce roman a-t-il été écrit, comme le dit Formey, à Schwetzingen, auprès de l'électeur palatin, durant le séjour qu'y fit Voltaire en juillet 1758 ? C'est possible, bien que rien ne permette de l'affirmer. En tout cas, c'est entre juillet et décembre 1758 qu'il en faut placer la rédaction, et en février 1759 que Cramer en donne, à Genève, l'édition originale. Le 2 mars 1759, l'ouvrage est condamné par le conseil de cette ville, au moment même où des copies s'en répandent à Paris, et où le succès s'en affirme en France et hors de France, l'auteur se défendant malignement d'avoir la moindre part à « cette plaisanterie d'écolier ». Il fait au roman quelques retouches et quelques additions, et le texte définitif, donné en 1761 dans la seconde édition des *Mélanges*, sera « plus de quarante fois réimprimé avant la mort de Voltaire » (Morize[1]).

1. Nous devons beaucoup, il est à peine besoin de le dire, à la magistrale édition de *Candide* de M. A. Morize (Droz, 1931).

Analyse et personnages. — Candide est un jeune garçon de mœurs douces, de jugement droit, et d'esprit simple. Élevé dans le château d'un baron de Westphalie, avec Mlle Cunégonde, fille du baron, et avec le fils du baron, sous la direction de maître Pangloss, disciple de Wolff, qui estime que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, il semble promis à une heureuse destinée. Mais la Providence en a décidé autrement : Candide, amoureux de Cunégonde, se fait chasser du château, est enrôlé de force dans l'armée bulgare, déserte, passe en Hollande où il apprend de Pangloss, qu'il retrouve dans un état lamentable, que tous les habitants du meilleur des châteaux possibles ont été massacrés. Un anabaptiste hollandais prend à son service Pangloss et Candide et les emmène à Lisbonne, où ils arrivent pour assister au fameux tremblement de terre, et pour être condamnés par le tribunal de l'Inquisition. Pangloss est pendu, mais Candide est sauvé par Cunégonde qu'il retrouve vivante, tue un juif et le grand Inquisiteur qui se disputaient la main de sa fiancée, et s'embarque avec elle à Cadix pour Buenos-Ayres. Parvenu à destination, on l'avertit que l'Inquisition est à ses trousses; il laisse Cunégonde et s'enfuit chez les jésuites du Paraguay, qui faisaient alors la guerre à l'Espagne et au Portugal. Il tue le colonel-prêtre qui n'est autre que le frère de Cunégonde, gagne le pays des Oreillons, anthropophages gourmands de jésuites, puis le royaume enchanté d'Eldorado, d'où il sort comblé de trésors. Il fait ensuite un séjour en France, où il est menacé d'emprisonnement; en Angleterre où l'on fusille l'amiral Byng, puis à Venise, pays libre, où se rassemblent pour le carnaval tous les rois détrônés. Enfin il se rend à Constantinople où il retrouve Cunégonde, affreusement vieillie et enlaidie, Pangloss qui avait été mal pendu, et le frère de Cunégonde, qu'il n'avait tué qu'à moitié. La colonie s'installe dans une métairie, et tandis que Pangloss, optimiste intrépide, essaie de raisonner encore, Candide conclut par le mot célèbre. « Oui, mais il faut cultiver notre jardin. »

Nous ne dirons pas que nous avons ici des caractères, au sens plein du mot; mais ce sont souvent des esquisses d'une vérité remarquable, et d'un relief saisissant. Il n'est pas douteux qu'au point de vue psychologique Voltaire, dans *Candide*, ne soit en progrès sur les contes précédents. Le baron de Thunder-ten-tronckh, la baronne sa femme, leur fille Cunégonde, le précepteur Pangloss, le seigneur Pococurante, les rois exilés rassemblés à Venise, et bien d'autres encore sont dessinés en quelques traits nets, avec une sûreté de plume prodigieuse, et de telle façon que les situations extraordinaires où ils se trouvent donnent l'impression, non pas de la fable, mais de la vérité. Et du reste, ces situations ne sont pas purement imaginaires; elles reposent sur des événements authentiques, indiscutables, sur des réalités désolantes, mais actuelles; c'est de l'histoire arrangée, malaxée, romancée par Voltaire, mais de l'histoire quand même; et ce soubassement solide

d'actualité historique est pour beaucoup dans l'intérêt du récit et dans sa valeur philosophique. Alors que dans *Zadig* le principal personnage éclipse tous les autres, Candide, porte-parole de Voltaire, pâlit la plupart du temps auprès des figures qui l'entourent. C'est le signe évident que l'auteur a su créer en dehors de lui des êtres, et leur prêter, ne fût-ce que pour un instant, la vie, le relief et la couleur.

Signification. — *Candide* est une satire bouffonne et amère qui porte le dernier coup à l'optimisme béat des leibniziens impénitents. Nous avons expliqué, dans notre *Notice* de *Zadig* (tome Ier, p. 13) comment Voltaire était passé de l'optimisme agressif et pétulant du *Mondain* à des conclusions plus réservées sur le problème du mal, et, par suite, à un jugement plus sévère à l'endroit de la Providence. Son séjour à Berlin, qui commence dans l'enthousiasme[1], ne se poursuit pas sans querelles, et se termine par une brouille retentissante entre les deux grands hommes. Au retour, Voltaire se voit refuser l'entrée à Paris, erre pendant deux ans le long de la frontière, et doit se résoudre à se fixer en Suisse. D'autre part, l'*Essai sur les mœurs*, dont la publication approche, l'oriente décidément vers la littérature militante, en lui fournissant à foison des exemples de la tyrannie, du fanatisme et de l'ignorance des hommes.

C'est le hasard qui mène les affaires du monde, sauf lorsque quelques grands caractères, à certaines époques, imposent leur volonté éclairée et font fleurir la civilisation. C'est le hasard, et non la Providence. Quelle sottise d'invoquer à tort et à travers cette Providence, et de proclamer que *Tout est bien* sous prétexte que chaque effet a sa cause suffisante ! L'actualité fournit à l'auteur des armes redoutables : le tremblement de terre de Lisbonne lui inspire le fameux *Poème* que l'on sait, et qui oppose aux leibniziens superficiels, aux optimistes quand même, aux causes-finaliers intrépides, aux faiseurs de théologies physiques et métaphysiques, un fait brutal, lamentable, qui suscite des questions angoissées :

> Pourquoi donc souffrons-nous sous un maître équitable ?
> ... Que suis-je, où suis-je, où vais-je, et d'où suis-je tiré ?[2]

Et ces questions restent sans réponse. Il y a bien la protestation éloquente de Jean-Jacques. Mais Voltaire ne se contente pas d'affirmations sentimentales. Il ne répond pas à Rousseau, ou plutôt sa réponse, c'est, si l'on veut, *Candide*, où il accable l'adversaire sous une avalanche de faits.

Ajoutons que, depuis 1756, d'autres événements s'étaient produits qui échauffaient la bile du philosophe et lui faisaient croire que tout dans le monde allait de travers : la guerre durait, les Français étaient battus à Rosbach, on fusillait Byng, on tentait d'assas-

1. Voir nos *Lettres choisies* (p. 57). 2. Voir notre Voltaire, *Œuvres philosophiques* (p. 59).

siner le roi, on supprimait l'*Encyclopédie*, on brûlait l'*Esprit* d'Helvétius, le gouvernement, appuyé sur l'Église, redoublait de rigueur contre les philosophes, et les Fréron, les Pompignan, les Clément, les Palissot triomphaient. Voltaire, dégoûté des sottises et des cruautés humaines, ne songeait plus qu'à s'en moquer et à les couvrir de sarcasmes.

Mais, sur le pessimisme de Voltaire, il faut s'entendre. Tout d'abord, il ne prétend pas lui-même être malheureux et n'accuse pas la Providence de l'avoir mal partagé. D'autre part, son sentiment sur la marche de l'univers, s'il est désabusé, n'est nullement désespéré. S'il ne croit plus guère à une Providence bienfaisante, il croit toujours au progrès. L'humanité donne encore des exemples d'ignorance, de cruauté, de fanatisme. Mais ceux qui proclament que *Tout est bien* sont précisément ceux qui voudraient la maintenir, en invoquant les causes les plus sacrées, dans la situation lamentable où elle se débat encore. Le *Tout est bien* est le *Tarte à la crème* des ennemis de la philosophie. Faudra-t-il donc conclure que les ennemis de la philosophie ont définitivement triomphé? En réalité, Candide est le mouvement violent d'impatience d'un philosophe qui a cru le progrès plus rapide, plus facile, plus immédiatement réalisable, et qui constate avec aigreur que la bonne cause est encore loin de la victoire. Candide, c'est l'accès de mauvaise humeur d'un Alceste vieilli, qui a pris conscience de la méchanceté foncière des hommes, mais qui n'a pas renoncé à les corriger. Le seul conseil positif de *Candide* est contenu dans le mot célèbre : « Il faut cultiver notre jardin. » On a souvent regretté que Voltaire n'ait pas développé et précisé son idée, et on l'a accusé de n'avoir pas donné à ses sarcasmes une contrepartie morale suffisante. Soyons-lui plutôt reconnaissants de n'avoir pas voulu finir sur un mot décourageant et désespéré. Tout va mal, très mal. Mais la sottise humaine n'est pas sans remède. Quel remède? Agir, travailler. L'ennui, la mélancolie, le désespoir sont des sentiments romantiques que Voltaire n'a jamais éprouvés lui-même ni compris chez les autres. L'inaction était à ses yeux une absurdité. Au contraire, agir, travailler, lutter contre l'ignorance et la tyrannie, bâtir, semer, planter, labourer, prendre en main la cause des opprimés, n'est-ce pas à quoi, après 1760, le patriarche va s'employer avec une ardeur juvénile et désintéressée? Son activité, après *Candide*, est le développement, par l'exemple, du mot fameux qui clôt son roman.

Sources. — Voltaire parodie, dans *Candide*, les romans d'aventures ou d'intention philosophique : *Aventures de Jacques Sadeur*, de *Jacques Massé*, *Histoire des Sévarambes*, *Mémoires de Gaudence de Lucques*, et toute la *Bibliothèque des voyages imaginaires*. De même que Dufresny et Montesquieu, il choisit comme héros un jeune homme animé des meilleures intentions, qui regarde le monde avec des yeux neufs et étonnés, un Zadig, un Huron, mais

plus borné, plus naïf, comme son nom l'indique. Et il n'oublie pas ses propres ouvrages : *le Monde comme il va*, *Zadig*, surtout *Scarmentado* (1756), vraie préfiguration de *Candide*. Il reproduit plaisamment les aventures imposées par les lois du genre; en particulier les étapes obligatoires et les décors inévitables : Londres, la cour de Portugal, le gouvernement de Venise, la ville de Constantinople, le port d'Amsterdam, et il multiplie les enlèvements, les reconnaissances, les captures, les évasions. Les lectures faites en vue de l'*Essai sur les mœurs* lui fournissent une matière abondante. M. Morize fait avec raison un sort particulier à une mince brochure de Fougeret de Monbron intitulée *le Cosmopolite*. Mais quand on a noté tous ces emprunts, dont la liste est longue, on n'a rien enlevé à l'originalité de Voltaire, qui se manifeste de la première à la dernière ligne.



CANDIDE ou L'OPTIMISME

Traduit de l'allemand de M. le docteur Ralph[1]

Avec les additions qu'on a trouvées dans la poche du docteur, lorsqu'il mourut à Minden[2], l'an de grâce 1759.

CHAPITRE PREMIER

Comment Candide fut élevé dans un beau château, et comment il fut chassé d'icelui[3].

Il y avait en Westphalie[4], dans le château de M. le baron de Thunder-ten-tronckh[5], un jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les plus douces. Sa physionomie annonçait son âme. Il avait le jugement assez droit, avec l'esprit le plus simple; c'est, je crois, pour cette raison qu'on le nommait Candide[6]. Les anciens domestiques de la maison soupçonnaient qu'il était le fils de la sœur de M. le baron et d'un bon et honnête gentilhomme du voisinage, que cette demoiselle ne voulut jamais épouser, parce qu'il n'avait pu prouver que soixante et onze quartiers[7], et que le reste de son arbre généalogique avait été perdu par l'injure du temps.

M. le baron était un des plus puissants seigneurs de la Westphalie, car son château avait une porte et des fenêtres. Sa grande salle même était ornée d'une tapisserie. Tous les chiens de ses basses-cours composaient une meute dans le besoin; ses palefreniers étaient ses piqueurs; le vicaire du village était son grand aumônier. Ils l'appelaient tous monseigneur, et ils riaient quand il faisait des contes.

1. Personnage imaginaire, auquel Voltaire donne le nom d'un littérateur anglais qu'il avait connu à Londres; **2.** Ville de Westphalie. **3.** Titre imité de ceux qu'on trouvait couramment dans les romans d'aventures dont la langue avait un peu vieilli; **4.** Voltaire avait traversé deux fois, pour se rendre en Prusse, les plaines de Westphalie, et en avait conservé un détestable souvenir. (Voir dans nos *Lettres choisies*, p. 49, une lettre datée d'Herford, 11 novembre 1740. Herford est situé près de Minden); **5.** Mot forgé par Voltaire : consonances rudes, prononciation difficile; **6.** « Dès longtemps, l'épithète est liée dans l'esprit de Voltaire à l'idée d'un bon et naïf allemand » (Morize). En tout cas le nom est bien choisi pour désigner un garçon plein de bonne volonté qui regarde avec des yeux neufs une civilisation corrompue. (Voir *Introduction*, Tome I[er] p. 8); **7.** Le *quartier* est un degré d'ordre ou de succession dans la descendance d'une famille noble. L'orgueil nobiliaire des nobles de l'Empire allemand a été souvent raillé par Voltaire.

Mme la baronne, qui pesait environ trois cent cinquante livres, s'attirait par là une très grande considération, et faisait les honneurs de la maison, avec une dignité qui la rendait encore plus respectable. Sa fille Cunégonde, âgée de dix-sept ans, était haute en couleur, fraîche, grasse, appétissante. Le fils du baron paraissait en tout digne de son père. Le précepteur Pangloss[1] était l'oracle de la maison, et le petit Candide écoutait les leçons avec toute la bonne foi de son âge et de son caractère.

Pangloss enseignait la métaphysico-théologo-cosmolonigologie[2]. Il prouvait admirablement qu'il n'y a point d'effet sans cause, et que, dans ce meilleur des mondes possibles, le château de monseigneur le baron était le plus beau des châteaux et madame la meilleure des baronnes possibles[3].

« Il est démontré, disait-il, que les choses ne peuvent être autrement; car tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin. Remarquez bien que les nez ont été faits pour porter des lunettes : aussi avons-nous des lunettes[4]. Les jambes sont visiblement instituées pour être chaussées, et nous avons des chausses. Les pierres ont été formées pour être taillées et pour en faire des châteaux; aussi monseigneur a un très beau château : le plus grand baron de la province doit être le mieux logé; et les cochons étant faits pour être mangés, nous mangeons du porc toute l'année : par conséquent, ceux qui ont avancé que tout est bien ont dit une sottise; il fallait dire que tout est au mieux. »

Candide écoutait attentivement, et croyait innocemment : car il trouvait Mlle Cunégonde extrêmement belle, quoiqu'il ne prît jamais la hardiesse de le lui dire. Il concluait qu'après le bonheur d'être né baron de Thunder-den-tronckh, le second degré de bonheur était d'être Mlle Cunégonde;

1. Nom à désinence germanique, mais formé de deux mots grecs, dont le premier signifie : tout, et le second : langue. Ce qui veut dire non pas que Pangloss sait toutes les langues, mais sans doute que sa langue est capable d'expliquer tout; 2. Voltaire raille ici les titres pédantesques des ouvrages de Wolf et l'appareil scolastique de sa philosophie, en particulier, l'emploi du mot *cosmologie* pour désigner la science qui prétend expliquer l'univers. En 1751, Maupertuis avait publié un *Essai de Cosmologie ;* 3. Wolf était réputé pour avoir complété l'œuvre de Leibniz en *prouvant* le principe de *raison suffisante*, c'est-à-dire en établissant pourquoi il ne peut y avoir d'effet sans cause, et que tout est lié dans la nature; 4. Raisonnement scolastique, lourdement articulé, destiné à ridiculiser la dialectique wolfienne. D'autre part, Voltaire fait plaisamment ressortir la faiblesse d'une philosophie qui substitue trop souvent à la recherche légitime des causes *efficientes* l'emploi trop facile des *causes finales*. Voir *Micromégas* (Tome Ier, p. 87 n. 5) et l'article « *Causes finales* » du *Dictionnaire philosophique* (Voltaire, *Œuvres philosophiques*, p. 72).

le troisième, de la voir tous les jours; et le quatrième, d'entendre maître Pangloss, le plus grand philosophe de la province, et par conséquent de toute la terre.

Un jour, Cunégonde rencontra Candide en revenant au château, et rougit. Candide rougit aussi. Elle lui dit bonjour d'une voix entrecoupée; et Candide lui parla sans savoir ce qu'il disait. Le lendemain, après le dîner, comme on sortait de table, Cunégonde et Candide se trouvèrent derrière un paravent; Cunégonde laissa tomber son mouchoir, Candide le ramassa; elle lui prit innocemment la main; le jeune homme baisa innocemment la main de la jeune demoiselle avec une vivacité, une sensibilité, une grâce toute particulière; leurs bouches se rencontrèrent, leurs yeux s'enflammèrent, leurs genoux tremblèrent. M. le baron de Thunder-ten-tronckh passa auprès du paravent, et, voyant cette cause et cet effet, chassa Candide du château à grands coups de pied dans le derrière. Cunégonde s'évanouit : elle fut souffletée par madame la baronne dès qu'elle fut revenue à elle-même; et tout fut consterné dans le plus beau et le plus agréable des châteaux possibles.

CHAPITRE II

Ce que devint Candide parmi les Bulgares.

Candide, chassé du paradis terrestre, marcha longtemps sans savoir où, pleurant, levant les yeux au ciel, les tournant souvent vers le plus beau des châteaux, qui renfermait la plus belle des baronnettes; il se coucha sans souper au milieu des champs entre deux sillons; la neige tombait à gros flocons. Candide, tout transi, se traîna le lendemain vers la ville voisine, qui s'appelle *Valdberg hoff-trarbk-dikdorff*[1], n'ayant point d'argent, mourant de faim et de lassitude. Il s'arrêta tristement à la porte d'un cabaret. Deux hommes habillés de bleu[2] le remarquèrent : « Camarade, dit l'un, voilà un jeune homme très bien fait, qui a la taille requise. » Ils s'avancèrent vers Candide et le prièrent à dîner très civilement. « Messieurs, leur dit Candide avec une modestie charmante, vous me faites beaucoup d'honneur, mais je n'ai pas de quoi payer mon écot. — Ah! monsieur, lui dit

1. Nom forgé par Voltaire, avec le souci d'exagérer les aspérités d'une langue qui lui paraissait barbare; 2. Deux recruteurs du roi.

un des bleus, les personnes de votre figure et de votre mérite ne payent jamais rien : n'avez-vous pas cinq pieds cinq pouces de haut[1] ? — Oui, messieurs, c'est ma taille, dit-il en faisant la révérence. — Ah! monsieur, mettez-vous à table; non seulement nous vous défrayerons, mais nous ne souffrirons jamais qu'un homme comme vous manque d'argent; les hommes sont faits pour se secourir les uns les autres. — Vous avez raison, dit Candide; c'est ce que M. Pangloss m'a toujours dit, et je vois bien que tout est au mieux. » On le prie d'accepter quelques écus, il les prend et veut faire son billet[2]; on n'en veut point, on se met à table. « N'aimez-vous pas tendrement?... — Oh! oui, répondit-il, j'aime tendrement Mlle Cunégonde. — Non, dit l'un de ces messieurs, nous vous demandons si vous n'aimez pas tendrement le roi des Bulgares[3] ? — Point du tout, dit-il, car je ne l'ai jamais vu. — Comment! c'est le plus charmant des rois, et il faut boire à sa santé. — Oh! très volontiers, messieurs. » Et il boit. « C'en est assez, lui dit-on, vous voilà l'appui, le soutien, le défenseur, le héros des Bulgares; votre fortune est faite, et votre gloire est assurée. »

On lui met sur-le-champ les fers aux pieds, et on le mène au régiment. On le fait tourner à droite, à gauche, hausser la baguette[4], remettre la baguette, coucher en joue, tirer, doubler le pas, et on lui donne trente coups de bâton[5]; le lendemain, il fait l'exercice un peu moins mal, et il ne reçoit que vingt coups; le surlendemain, on ne lui en donne que dix, et il est regardé par ses camarades comme un prodige.

Candide, tout stupéfait, ne démêlait pas encore bien comment il était un héros. Il s'avisa un beau jour de printemps de s'aller promener, marchant tout droit devant lui, croyant que c'était un privilège de l'espèce humaine, comme de l'espèce animale, de se servir de ses jambes à son plaisir[6]. Il n'eut pas fait deux lieues, que voilà quatre autres héros

1. *Pied :* 33 centimètres environ. *Pouce :* la douzième partie du pied; 2. C'est-à-dire : il veut signer une reconnaissance ; 3. *Le roi des Bulgares*, c'est ici le roi de Prusse. Ce roi de Prusse, c'est, dans la pensée de Voltaire, Frédéric-Guillaume Ier, le *roi Sergent*, et aussi Frédéric II qui s'était montré, depuis son avènement au trône, aussi *militariste* que son père; 4. La *baguette du fusil*, qui sert à presser la charge dans le canon. On apprend à Candide à charger l'arme et à tirer; 5. On sait quelle était la brutalité de la discipline dans l'armée prussienne sous le roi sergent et aussi sous son fils. 6. Voltaire songe ici aux persécutions dont Wolf fut victime sous Frédéric-Guillaume Ier. On l'avait accusé d'avoir légitimé, par sa théorie de l'harmonie préétablie, la désertion d'un certain nombre de grenadiers. Mais Voltaire modifie profondément les circonstances.

de six pieds qui l'atteignent, qui le lient, qui le mènent dans un cachot. On lui demanda juridiquement ce qu'il aimait le mieux d'être fustigé trente-six fois par tout le régiment, ou de recevoir à la fois douze balles de plomb dans la cervelle. Il eut beau dire que les volontés sont libres, et qu'il ne voulait ni l'un ni l'autre, il fallut faire un choix; il se détermina, en vertu du don de Dieu qu'on nomme *liberté*[1], à passer trente-six fois par les baguettes[2]; il essuya deux promenades. Le régiment était composé de deux mille hommes. Cela lui composa quatre mille coups de baguettes qui, depuis la nuque du cou jusqu'au ..., lui découvrirent les muscles et les nerfs. Comme on allait procéder à la troisième course, Candide, n'en pouvant plus, demanda en grâce qu'on voulût bien avoir la bonté de lui casser la tête : il obtint cette faveur; on lui bande les yeux; on le fait mettre à genoux. Le roi des Bulgares passe dans ce moment, s'informe du crime du patient; et comme ce roi avait un grand génie, il comprit, par tout ce qu'il apprit de Candide, que c'était un jeune métaphysicien fort ignorant des choses de ce monde, et il lui accorda sa grâce avec une clémence qui sera louée dans tous les journaux et dans tous les siècles. Un brave chirurgien guérit Candide en trois semaines avec les émollients enseignés par Dioscoride[3]. Il avait déjà un peu de peau et pouvait marcher, quand le roi des Bulgares livra bataille au roi des Abares[4].

CHAPITRE III

Comment Candide se sauva d'entre les Bulgares, et ce qu'il devint.

Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées[5]. Les trompettes, les fifres, les hautbois,

1. Avant 1740, dans ses *Discours sur l'homme* et dans sa correspondance avec le prince royal de Prusse, Voltaire avait soutenu que l'homme possède la liberté compatible avec sa nature. Depuis, il a été de plus en plus frappé par des exemples qui démontrent le contraire. (Voir nos extraits : *Voltaire, Œuvres philosophiques*, p. 37); 2. *Les baguettes* désignent ici les bâtons dont on frappait les soldats. Voltaire avait été témoin à Potsdam de scènes analogues; 3. Médecin et botaniste grec (Ier siècle avant J.-C.) que ses recettes bizarres ont rendu célèbre; 4. Voltaire, préparant l'*Essai sur les mœurs* avait trouvé dans Pufendorf des détails sur les *Abares* ou *Avares*. Ce roi des Abares désigne peut-être, dans la pensée de l'auteur, le roi des Français en guerre contre Frédéric II, roi des *Bulgares*. Mais ce n'est qu'une allusion fugitive; 5. Voltaire (voir sa *Correspondance* datée de Potsdam) a vu et admiré souvent des spectacles militaires de ce genre. Pour la description de la bataille, il se souvient, dit M. Morize, de la bataille de Fontenoy et de son poème sur cette victoire fameuse.

les tambours, les canons, formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette[1] fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille âmes. Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque. Enfin, tandis que les deux rois faisaient chanter des *Te Deum*[2], chacun dans son camp, il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets et des causes. Il passa par-dessus des tas de morts et de mourants, et gagna d'abord un village voisin; il était en cendres : c'était un village abare que les Bulgares avaient brûlé, selon les lois du droit public. Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorgées, qui tenaient leurs enfants à leurs mamelles sanglantes; là, des filles éventrées rendaient les derniers soupirs; d'autres à demi brûlées criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre à côté de bras et de jambes coupés.

Candide s'enfuit au plus vite dans un autre village : il appartenait à des Bulgares, et les héros abares l'avaient traité de même. Candide, toujours marchant sur des membres palpitants, ou à travers des ruines, arriva enfin hors du théâtre de la guerre, portant quelques petites provisions dans son bissac, et n'oubliant jamais Mlle Cunégonde. Ses provisions lui manquèrent quand il fut en Hollande; mais ayant entendu dire que tout le monde était riche dans ce pays-là, et qu'on y était chrétien[3], il ne douta pas qu'on ne le traitât aussi bien qu'il l'avait été dans le château de M. le baron, avant qu'il en eût été chassé pour les beaux yeux de Mlle Cunégonde.

Il demanda l'aumône à plusieurs graves personnages,

1. La baïonnette (fabriquée d'abord à Bayonne) fut adoptée dans l'armée française en 1687, sur le conseil de Vauban et par l'ordre de Louvois (*Siècle de Louis XIV*, ch. XXIX); 2. Voltaire est souvent revenu sur ce point, et dans des termes semblables. Par exemple : *Première lettre philosophique*, article *Guerre* du *Dictionnaire philosophique*. (Voir notre *Voltaire, Œuvres philosophiques*, pp. 15 et 89), *Micromégas*, chapitre VII (contes tome Ier, p. 100 de la présente édition); 3. Voltaire a sur la Hollande des souvenirs personnels très favorables (voir nos *Lettres choisies*, « Lettre à Mme de Bernières, 7 octobre 1722 », p. 15) que des lectures destinées à l'*Essai sur les mœurs* ont confirmés et précisés. (M. Morize fait des rapprochements entre ce passage et certaines pages de Temple, *Etat présent des Provinces-Unies*, 1687).

qui lui répondirent tous que, s'il continuait à faire ce métier, on l'enfermerait dans une maison de correction pour lui apprendre à vivre.

Il s'adressa ensuite à un homme[1] qui venait de parler tout seul une heure de suite sur la charité dans une grande assemblée. Cet orateur, le regardant de travers, lui dit : « Que venez-vous faire ici? êtes-vous pour la bonne cause? — Il n'y a point d'effet sans cause, répondit modestement Candide; tout est enchaîné nécessairement, et arrangé pour le mieux[2]. Il a fallu que je fusse chassé d'auprès de Mlle Cunégonde, que j'aie passé par les baguettes, et il faut que je demande mon pain, jusqu'à ce que je puisse en gagner; tout cela ne pouvait être autrement. — Mon ami, lui dit l'orateur, croyez-vous que le pape soit l'antéchrist? — Je ne l'avais pas encore entendu dire, répondit Candide; mais qu'il le soit ou qu'il ne le soit pas, je manque de pain. — Tu ne mérites pas d'en manger, dit l'autre : va, coquin, va, misérable, ne m'approche de ta vie. » La femme de l'orateur ayant mis la tête à la fenêtre, et avisant un homme qui doutait que le pape fût antéchrist, lui répandit sur le chef un plein... O Ciel! à quel excès se porte le zèle de la religion dans les dames!

Un homme qui n'avait point été baptisé, un bon anabaptiste[3], nommé Jacques, vit la manière cruelle et ignominieuse dont on traitait ainsi un de ses frères, un être à deux pieds sans plumes, qui avait une âme : il l'amena chez lui, le nettoya, lui donna du pain et de la bière, lui fit présent de deux florins, et voulut même lui apprendre à travailler dans ses manufactures aux étoffes de Perse qu'on fabrique en Hollande. Candide, se prosternant presque devant lui s'écriait : « Maître Pangloss me l'avait bien dit, que tout est au mieux dans ce monde; car je suis infiniment plus touché de votre extrême générosité que de la dureté de ce monsieur à manteau noir, et de madame son épouse. »

1. Souvenir personnel. Voir la lettre indiquée à la note précédente; **2.** Ce que conteste Voltaire, ce n'est pas que tout soit enchaîné nécessairement, mais qu'on conclue de ce principe que tout soit arrangé *pour le mieux*. La *candeur* de Candide, disciple de Pangloss, consiste précisément dans cette conclusion aventureuse. (Voir notre *Voltaire, Œuvres philosophiques*, « *Poème sur le Désastre de Lisbonne* », p. 56. Voir aussi le « *Dialogue entre un Brachmane et un jésuite sur la nécessité et l'enchaînement des choses*, 1756); **3.** *Anabaptistes :* secte religieuse qui prit naissance au XVIe siècle, et qui soumettait ses adeptes à un second baptême, quand ils avaient atteint l'âge de raison.

CHAPITRE IV

Le lendemain, Candide rencontre un gueux rongé d'une affreuse maladie : c'est son maître Pangloss, qui lui apprend de terribles nouvelles : Cunégonde est morte, éventrée par les Bulgares, le baron a eu la tête cassée, Mme la baronne a été coupée en morceaux, le jeune fils du baron a été massacré, et le château a été rasé. Le bon anabaptiste, qui est un négociant hollandais, fait soigner Pangloss, le prend à son service, et l'emmène, ainsi que Candide, à Lisbonne, où il se rend pour son commerce. Nos voyageurs arrivent au Portugal au moment du fameux tremblement de terre.

CHAPITRE V

Tempête, naufrage, tremblement de terre, et ce qui advint du docteur Pangloss, de Candide et de l'anabaptiste Jacques.

La moitié des passagers affaiblis, expirants[1] de ces angoisses inconcevables que le roulis d'un vaisseau porte dans les nerfs et dans toutes les humeurs du corps agitées en sens contraires, n'avait pas même la force de s'inquiéter du danger. L'autre moitié jetait des cris et faisait des prières; les voiles étaient déchirées, les mâts brisés, le vaisseau entr'ouvert. Travaillait qui pouvait, personne ne s'entendait[2], personne ne commandait. L'anabaptiste aidait un peu à la manœuvre; il était sur le tillac; un matelot furieux le frappe rudement et l'étend sur les planches; mais du coup qu'il lui donna, il eut lui-même une si violente secousse, qu'il tomba hors du vaisseau, la tête la première. Il restait suspendu et accroché à une partie de mât rompu. Le bon Jacques court à son secours, l'aide à remonter, et de l'effort qu'il fait il est précipité dans la mer à la vue du matelot, qui le laissa périr sans daigner seulement le regarder. Candide approche, voit son bienfaiteur qui reparaît un moment, et qui est englouti pour jamais. Il veut se jeter après lui dans la mer : le philosophe Pangloss l'en empêche, en lui prouvant que la rade de Lisbonne avait été formée exprès pour que cet anabaptiste s'y noyât. Tandis qu'il le prouvait *a priori*[3], le vaisseau s'entr'ouvre, tout périt à la

1. *Expirants :* jusqu'au XVIIIe siècle le participe présent actif est souvent variable; 2. = Il n'y avait aucune entente entre les passagers; 3. *A priori :* d'après un principe, admis comme évident, non confirmé par l'expérience. Le vaisseau qui s'entr'ouvre, c'est l'expérience qui vient ruiner le beau raisonnement de Pangloss.

réserve de Pangloss, de Candide et de ce brutal matelot qui avait noyé le vertueux anabaptiste; le coquin nagea heureusement jusqu'au rivage, où Pangloss et Candide furent portés sur une planche.

Quand ils furent revenus un peu à eux, ils marchèrent vers Lisbonne; il leur restait quelque argent, avec lequel ils espéraient se sauver de la faim après avoir échappé à la tempête.

A peine ont-il mis le pied dans la ville, en pleurant la mort de leur bienfaiteur, qu'ils sentirent la terre trembler sous leurs pas[1]; la mer s'élève en bouillonnant dans le port, et brise les vaisseaux qui sont à l'ancre. Des tourbillons de flammes et de cendres couvrent les rues et les places publiques; les maisons s'écroulent, les toits sont renversés sur les fondements, et les fondements se dispersent; trente mille habitants de tout âge et de tout sexe sont écrasés sous des ruines. Le matelot disait en sifflant et en jurant : « Il y aura quelque chose à gagner ici. — Quelle peut être la raison suffisante de ce phénomène? disait Pangloss. — Voici le dernier jour du monde! » s'écriait Candide. Le matelot court incontinent au milieu des débris, affronte la mort pour trouver de l'argent, en trouve, s'en empare, s'enivre. Pangloss le tirait cependant par la manche : « Mon ami, lui disait-il, cela n'est pas bien, vous manquez à la raison universelle, vous prenez mal votre temps. — Tête et sang! répondit l'autre, je suis matelot et né à Batavia; j'ai marché quatre fois sur le crucifix[2] dans quatre voyages au Japon; tu as bien trouvé ton homme avec ta raison universelle! »

Quelques éclats de pierre avaient blessé Candide; il était étendu dans la rue et couvert de débris. Il disait à Pangloss : « Hélas! procure-moi un peu de vin et d'huile; je me meurs. — Ce tremblement de terre n'est pas une chose nouvelle, répondit Pangloss; la ville de Lima éprouva les mêmes secousses en Amérique l'année passée; mêmes causes, mêmes effets; il y a certainement une traînée de soufre sous terre depuis Lima jusqu'à Lisbonne[3]. — Rien n'est plus probable, répondit Candide, mais pour Dieu, un peu d'huile

1. Le tremblement de terre de Lisbonne (1er novembre 1755) s'accompagna d'incendies, de scènes de pillage, et fit environ 20 000 victimes; **2.** Souvenir de lectures destinées à l'*Essai sur les mœurs*, et où Voltaire trouvait que les Hollandais, pour faire du commerce avec les Japonais, consentaient à déclarer et à prouver qu'ils n'étaient pas chrétiens; **3.** Voltaire raille ici les savants qui, pour innocenter la Providence, donnaient des explications parfois aventureuses et essayaient de démontrer que dans la nature « tout se tient ».

et de vin. — Comment probable? répliqua le philosophe, je soutiens que la chose est démontrée. » Candide perdit connaissance, et Pangloss lui apporta un peu d'eau d'une fontaine voisine.

Le lendemain, ayant trouvé quelques provisions de bouche en se glissant à travers les décombres, ils réparèrent un peu leurs forces. Ensuite ils travaillèrent comme les autres à soulager les habitants échappés à la mort. Quelques citoyens, secourus par eux, leur donnèrent un aussi bon dîner qu'on le pouvait dans un tel désastre; il est vrai que le repas était triste; les convives arrosaient leur pain de leurs larmes; mais Pangloss les consola en les assurant que les choses ne pouvaient être autrement : « Car, dit-il, tout ceci est ce qu'il y a de mieux; car s'il y a un volcan à Lisbonne, il ne pouvait être ailleurs; car il est impossible que les choses ne soient pas où elles sont, car tout est bien[1]. »

Un petit homme noir, familier de l'Inquisition[2], lequel était à côté de lui, prit poliment la parole et dit : « Apparemment que[3] monsieur ne croit pas au péché originel; car si tout est au mieux, il n'y a donc eu ni chute ni punition[4].

— Je demande très humblement pardon à Votre Excellence, répondit Pangloss, encore plus poliment, car la chute de l'homme et la malédiction entraient nécessairement dans le meilleur des mondes possibles. — Monsieur ne croit donc pas à la liberté? dit le familier. — Votre Excellence m'excusera, dit Pangloss; la liberté peut subsister avec la nécessité absolue; car il était nécessaire que nous fussions libres; car enfin la volonté déterminée... » Pangloss était au milieu de sa phrase, quand le familier fit un signe de tête à son estafier[5], qui lui servait à boire du vin de Porto ou d'Oporto.

1. Tous ces « car » sont une satire du style de Leibniz et surtout de Wolf; 2. Ce qui concerne l'Inquisition est pris par Voltaire dans le livre de Dellon : *Relation de l'Inquisition de Goa* (1688); 3. *Apparemment que :* tournure ironique fréquente chez Voltaire et chez d'autres au XVIIIe s.; 4. Malice habile de Voltaire : Bouillier lui avait reproché d'avoir, dans ses *Remarques sur les Pensées de Pascal*, vanté le bonheur de l'homme au point d'effacer l'idée du péché originel, et d'avoir adopté comme principe favori « le tant mieux de M. Leibniz ». Voltaire retourne contre Leibniz la critique qu'on lui a faite; 5. Domestique armé.

CHAPITRE VI

Comment on fit un bel autodafé[1] pour empêcher les tremblements de terre, et comment Candide fut fessé.

Après le tremblement de terre qui avait détruit les trois quarts de Lisbonne, les sages du pays n'avaient pas trouvé un moyen plus efficace pour prévenir une ruine totale que de donner au peuple un bel autodafé[2]; il était décidé par l'université de Coïmbre[3] que le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu, en grande cérémonie, est un secret infaillible pour empêcher la terre de trembler.

On avait en conséquence saisi un Biscayen[4] convaincu d'avoir épousé sa commère, et deux Portugais qui en mangeant un poulet en avaient arraché le lard[5]; on vint lier après le dîner le docteur Pangloss et son disciple Candide, l'un pour avoir parlé, et l'autre pour l'avoir écouté d'un air d'approbation : tous deux furent menés séparément dans des appartements d'une extrême fraîcheur, dans lesquels on n'était jamais incommodé du soleil; huit jours après ils furent tous deux revêtus d'un san-benito[6] et on orna leurs têtes de mitres de papier : la mitre et le san-benito de Candide étaient peints de flammes renversées et de diables qui n'avaient ni queues ni griffes; mais les diables de Pangloss portaient griffes et queues, et les flammes étaient droites[7]. Ils marchèrent en procession ainsi vêtus, et entendirent un sermon très pathétique, suivi d'une belle musique en faux-bourdon. Candide fut fessé en cadence, pendant qu'on chantait; le Biscayen et les deux hommes qui n'avaient pas voulu manger le lard furent brûlés, et Pangloss fut pendu, quoique ce ne soit pas la coutume. Le même jour la terre trembla de nouveau avec un fracas épouvantable[8].

1. *Autodafé* (acte de foi) : lecture solennelle des jugements prononcés par l'Inquisition contre un hérétique, et exécution des peines (généralement le bûcher) décrétées contre lui; **2.** Cet autodafé eut lieu en effet le 20 juin 1756. Dès longtemps Voltaire a flétri ces coutumes barbares. Son travail en vue de l'*Essai sur les mœurs* lui fournit, à ce sujet, une abondante documentation (voir notice p. 9); **3.** Ville de Portugal, siège d'une université célèbre et autrefois centre d'une inquisition comme Lisbonne, Devara et Goa; **4.** Habitant de la province basque de Biscaye; **5.** Ils avaient arraché le lard et par suite s'étaient rendus coupables de judaïsme; **6.** Casaque jaune dont on revêtait les victimes de l'Inquisition, et qui rappelait par sa forme le vêtement des religieux de Saint-Benoît; **7.** Le san-benito de Pangloss, arrêté pour avoir parlé, porte des flammes droites, tandis que celui de Candide, qui a seulement écouté avec un air d'approbation, est peint de flammes renversées (Voltaire trouvait ces détails dans *Dellon*. Voir p. 20, note 2); **8.** En réalité, la seconde secousse n'eut lieu que le 21 décembre 1755.

Candide épouvanté, interdit, éperdu, tout sanglant, tout palpitant, se disait à lui-même : « Si c'est ici le meilleur des mondes possibles, que sont donc les autres ? passe encore si je n'étais que fessé, je l'ai été chez les Bulgares ; mais, ô mon cher Pangloss, le plus grand des philosophes, faut-il vous avoir vu pendre, sans que je sache pourquoi ! O mon cher anabaptiste, le meilleur des hommes, faut-il que vous ayez été noyé dans le port ! O mademoiselle Cunégonde, la perle des filles, faut-il qu'on vous ait fendu le ventre ! »

Il s'en retournait, se soutenant à peine, prêché, fessé, absous et béni, lorsqu'une vieille l'aborda, et lui dit : « Mon fils, prenez courage, suivez-moi. »

CHAPITRES VII A XIII

La vieille soigne Candide dans une maison isolée où il retrouve Cunégonde, qu'il croyait morte et qui lui raconte ses aventures : les brutalités des Bulgares, son esclavage au quartier d'un capitaine, puis dans la maison d'un juif qui l'amena au Portugal ; enfin les assiduités du grand Inquisiteur qui lui procura le spectacle de l'autodafé où elle reconnut Pangloss, qu'on était en train de pendre, et Candide, qu'elle sauva par l'entremise de la vieille. Mais Candide tue successivement le juif et le grand Inquisiteur, tous deux prétendants à la main de Cunégonde. Il faut donc partir en hâte. Conduits par la vieille, Candide et Cunégonde se rendent à Cadix, où l'on équipe une flotte à destination du Paraguay et dans laquelle Candide se fait nommer capitaine. On s'embarque. Pendant la traversée, la vieille fait le récit de ses malheurs, qui dépassent en horreur tout ce qu'on peut imaginer ; tous les passagers l'imitent, et c'est un beau concert de plaintes et de récriminations. On aborde à Buenos-Ayres, on va chez le gouverneur, qui, à la vue de Cunégonde, se met en tête de l'épouser. Candide aurait fait sans doute une troisième victime s'il n'avait dû précipitamment se séparer de sa fiancée pour fuir des émissaires envoyés de Cadix à sa poursuite.

CHAPITRE XIV

Comment Candide et Cacambo furent reçus chez les jésuites du Paraguai.

Candide avait amené de Cadix un valet tel qu'on en trouve beaucoup sur les côtes d'Espagne et dans les colonies.

C'était un quart d'Espagnol[1] né d'un métis, dans le Tucuman[2]. Il avait été enfant de chœur, sacristain, matelot, moine, facteur, soldat, laquais. Il s'appelait Cacambo et aimait fort son maître, parce que son maître était un fort bon homme. Il sella au plus vite les deux chevaux andalous. « Allons, mon maître, suivons le conseil de la vieille; partons et courons sans regarder derrière nous. » Candide versa des larmes. « O ma chère Cunégonde, faut-il vous abandonner dans le temps que Monsieur le gouverneur va faire nos noces! Cunégonde, amenée de si loin, que deviendrez-vous? — Elle deviendra ce qu'elle pourra, dit Cacambo; les femmes ne sont jamais embarrassées d'elles; Dieu y pourvoit; courons. — Où me mènes-tu? où allons-nous? que ferons-nous sans Cunégonde? disait Candide. — Par saint Jacques de Compostelle! dit Cacambo, vous alliez faire la guerre aux jésuites, allons la faire pour eux. Je sais assez les chemins, je vous mènerai dans leur royaume; ils seront charmés d'avoir un capitaine qui fasse l'exercice à la bulgare; vous ferez une fortune prodigieuse : quand on n'a pas son compte dans un monde, on le trouve dans un autre. C'est un très grand plaisir de voir et de faire des choses nouvelles. — Tu as donc été déjà dans le Paraguai? dit Candide? — Eh! vraiment oui, dit Cacambo; j'ai été cuistre[3] dans le collège de l'Assomption[4], et je connais le gouvernement de los padres[5] comme je connais les rues de Cadix. C'est une chose admirable que ce gouvernement. Le royaume[6] a déjà plus de trois cents lieues de diamètre[7]; il est divisé en trente provinces. Los padres y ont tout, et les peuples rien; c'est le chef-d'œuvre de la raison et de la justice. Pour moi, je ne vois rien de si divin que los padres, qui font ici la guerre au roi d'Espagne et au roi de Portugal, et qui, en Europe, confessent ces rois; qui tuent ici des Espagnols, et qui, à Madrid, les envoient au ciel. Cela me ravit; avançons : vous allez être le plus heureux de tous les hommes. Quel plaisir auront los padres, quand ils sauront qu'il leur vient un capitaine qui sait l'exercice bulgare[8]! »

1. Né d'une Espagnole blanche et d'un métis. On dit aussi un « quarteron »; **2.** État de la confédération de la Plata au nord-ouest de Buenos-Ayres; **3.** Valet de collège; **4.** Voir sur les jésuites et le Paraguay le chapitre CLIV de l'*Essai sur les mœurs*. Voltaire a lu Charlevoix, *Histoire du Paraguay* (1756) et Muratori, *Relation des missions du Paraguay* (1754); **5.** *Los padres :* les pères (jésuites); **6.** On disait et on écrivait couramment, mais à tort, que les jésuites avaient établi un royaume au Paraguay; **7.** Exagération bouffonne, au lieu de 400 lieues de *circonférence*, ce qui est déjà beaucoup trop; **8.** Les jésuites du Paraguay utilisaient des officiers européens, généralement espagnols, pour instruire leur armée.

Dès qu'ils furent arrivés à la première barrière, Cacambo dit à la garde avancée qu'un capitaine demandait à parler à monseigneur le commandant. On alla avertir la grande garde. Un officier paraguain courut aux pieds du commandant lui donner part de la nouvelle. Candide et Cacambo furent d'abord désarmés; on se saisit de leurs deux chevaux andalous. Les deux étrangers sont introduits au milieu de deux files de soldats; le commandant était au bout, le bonnet à trois cornes en tête, la robe retroussée, l'épée au côté, l'esponton[1] à la main. Il fit un signe; aussitôt vingt-quatre soldats entourent les deux nouveaux venus. Un sergent leur dit qu'il faut attendre, que le commandant ne peut leur parler, que le révérend père provincial ne permet pas qu'aucun Espagnol ouvre la bouche qu'en sa présence et demeure plus de trois heures dans le pays[2]. « Et où est le révérend père provincial? dit Cacambo. — Il est à la parade après avoir dit sa messe, dit le sergent, et vous ne pourrez baiser ses éperons que dans trois heures. — Mais, dit Cacambo, monsieur le capitaine, qui meurt de faim comme moi, n'est point Espagnol : il est Allemand; ne pourrions-nous point déjeuner en attendant sa révérence? »

Le sergent alla sur-le-champ rendre compte de ce discours au commandant. « Dieu soit béni! dit ce seigneur, puisqu'il est Allemand, je peux lui parler; qu'on le mène dans ma feuillée[3]. » Aussitôt on conduit Candide dans un cabinet de verdure, orné d'une très jolie colonnade de marbre vert et or, et de treillages qui renfermaient des perroquets, des colibris, des oiseaux-mouches, des pintades, et tous les oiseaux les plus rares[4]. Un excellent déjeuner était préparé dans des vases d'or, et tandis que les Paraguains mangèrent du maïs dans des écuelles de bois, en plein champ, à l'ardeur du soleil, le révérend père commandant entra dans la feuillée.

C'était un très beau jeune homme, le visage plein, assez blanc, haut en couleur, le sourcil relevé, l'œil vif, l'oreille rouge, les lèvres vermeilles, l'air fier, mais d'une fierté qui n'était ni celle d'un Espagnol ni celle d'un jésuite. On rendit à Candide et à Cacambo leurs armes, qu'on leur avait saisies, ainsi que les deux chevaux andalous; Cacambo

1. Demi-pique que portaient autrefois les officiers d'infanterie; 2. Les officiers étrangers ne pouvaient rester que trois jours dans le pays. Ici les heures sont substituées aux jours; 3. Tente faite de branchages; 4. Inspiré par Charlevoix.

leur fit manger l'avoine auprès de la feuillée, ayant toujours l'œil sur eux, crainte de surprise.

Candide baisa d'abord le bas de la robe du commandant, ensuite ils se mirent à table. « Vous êtes donc Allemand ? lui dit le jésuite en cette langue. — Oui, mon révérend père », dit Candide. L'un et l'autre, en prononçant ces paroles, se regardaient avec une extrême surprise, et une émotion dont ils n'étaient pas les maîtres. « Et de quel pays d'Allemagne êtes-vous ? dit le jésuite. — De la sale province de Westphalie, dit Candide ; je suis né dans le château de Thunder-ten-tronckh. — O ciel ! est-il possible ! s'écria le commandant.— Quel miracle ! s'écria Candide. — Serait-ce vous ? dit le commandant. — Cela n'est pas possible ! » dit Candide. Ils se laissent tomber tous deux à la renverse, ils s'embrassent, ils versent des ruisseaux de larmes. « Quoi ! serait-ce vous, mon révérend père ? vous, le frère de la belle Cunégonde ! vous qui fûtes tué par les Bulgares ! vous le fils de monsieur le baron ! vous jésuite du Paraguai ! Il faut avouer que ce monde est une étrange chose. O Pangloss ! Pangloss ! que vous seriez aise si vous n'aviez pas été pendu ! »

Le commandant fit retirer les esclaves nègres et les Paraguains qui servaient à boire dans des gobelets de cristal de roche. Il remercia Dieu et saint Ignace[1] mille fois ; il serrait Candide entre ses bras, leurs visages étaient baignés de pleurs. « Vous seriez bien plus étonné, plus attendri, plus hors de vous-même, dit Candide, si je vous disais que mademoiselle Cunégonde, votre sœur, que vous avez crue éventrée, est pleine de santé. — Où ? — Dans votre voisinage, chez monsieur le gouverneur de Buenos-Ayres ; et je venais pour vous faire la guerre. » Chaque mot qu'ils prononcèrent dans cette longue conversation accumulait prodige sur prodige. Leur âme tout entière volait sur leur langue, était attentive dans leurs oreilles, et étincelante dans leurs yeux. Comme ils étaient Allemands, ils tinrent table longtemps, en attendant le révérend père provincial ; et le commandant parla ainsi à son cher Candide.

1. *Ignace de Loyola*, fondateur de l'ordre des jésuites (1534).

CHAPITRE XV

Comment Candide tua le frère de sa chère Cunégonde.

« J'aurai toute ma vie présent à la mémoire le jour horrible où je vis tuer mon père et ma mère. Quand les Bulgares furent retirés, on ne trouva point cette sœur adorable, et on mit dans une charrette ma mère, mon père et moi, deux servantes et trois petits garçons égorgés, pour nous aller enterrer dans une chapelle des jésuites, à deux lieues du château de mes pères. Un jésuite nous jeta de l'eau bénite; elle était horriblement salée; il en entra quelques gouttes dans mes yeux : le père s'aperçut que ma paupière faisait un petit mouvement : il mit la main sur mon cœur, et le sentit palpiter; je fus secouru, et au bout de trois semaines il n'y paraissait pas. Vous savez, mon cher Candide, que j'étais fort joli; je le devins encore davantage; aussi le révérend père Croust[1], supérieur de la maison, prit pour moi la plus tendre amitié. Il me donna l'habit de novice; quelque temps après je fus envoyé à Rome. Le père général avait besoin d'une recrue de jeunes jésuites allemands. Les souverains du Paraguai reçoivent le moins qu'ils peuvent de jésuites espagnols; ils aiment mieux les étrangers, dont ils se croient plus maîtres. Je fus jugé propre par le révérend père pour aller travailler dans cette vigne[2]. Nous partîmes, un Polonais, un Tyrolien, et moi. Je fus honoré, en arrivant, du sous-diaconat et d'une lieutenance[3] : je suis aujourd'hui colonel et prêtre. Nous recevrons vigoureusement les troupes du roi d'Espagne; je vous réponds qu'elles seront excommuniées et battues. La Providence vous envoie ici pour nous seconder. Mais est-il bien vrai que ma chère sœur Cunégonde soit dans le voisinage, chez le gouverneur de Buenos-Ayres? » Candide l'assura par serment que rien n'était plus vrai. Leurs larmes recommencèrent à couler.

Le baron ne pouvait se lasser d'embrasser Candide; il l'appelait son frère, son sauveur. « Ah! peut-être, lui dit-il, nous pourrons ensemble, mon cher Candide, entrer en

1. L'édition de 1759 porte : le R. P. Didrie, nom forgé par Voltaire. Plus tard Voltaire remplaça ce nom imaginaire par celui de R. P. Croust, jésuite allemand dont il avait eu à se plaindre pendant son séjour à Colmar en 1754; 2. Langage de l'évangile (Matthieu, XX, 17. Luc, XIII, 6 et XX, 9); 3. « Un procureur fiscal avait sous lui un lieutenant » (*Essai sur les mœurs*).

vainqueurs dans la ville, et reprendre ma sœur Cunégonde. — C'est tout ce que je souhaite, dit Candide; car je comptais l'épouser, et je l'espère encore. — Vous, insolent! répondit le baron; vous auriez l'impudence d'épouser ma sœur, qui a soixante et douze quartiers[1]! Je vous trouve bien effronté d'oser me parler d'un dessein si téméraire! » Candide, pétrifié d'un tel discours, lui répondit : « Mon révérend père, tous les quartiers du monde n'y font rien; j'ai tiré votre sœur des bras d'un juif et d'un inquisiteur; elle m'a assez d'obligations, elle veut m'épouser. Maître Pangloss m'a toujours dit que les hommes sont égaux; et assurément je l'épouserai. — C'est ce que nous verrons, coquin! » dit le jésuite baron de Thunder-ten-tronckh; et en même temps il lui donna un grand coup du plat de son épée sur le visage. Candide dans l'instant tire la sienne, et l'enfonce jusqu'à la garde dans le ventre du baron jésuite; mais, en la retirant toute fumante, il se mit à pleurer : « Hélas! mon Dieu, dit-il, j'ai tué mon ancien maître, mon ami, mon beau-frère; je suis le meilleur homme du monde, et voilà déjà trois hommes que je tue; et dans ces trois il y a deux prêtres. »

Cacambo, qui faisait sentinelle à la porte de la feuillée, accourut. « Il ne nous reste qu'à vendre cher notre vie, lui dit son maître; on va sans doute entrer dans la feuillée; il faut mourir les armes à la main. » Cacambo, qui en avait bien vu d'autres, ne perdit point la tête; il prit la robe de jésuite que portait le baron, la mit sur le corps de Candide, lui donna le bonnet carré[2] du mort, et le fit monter à cheval. Tout cela se fit en un clin d'œil. « Galopons, mon maître; tout le monde vous prendra pour un jésuite qui va donner des ordres; et nous aurons passé les frontières avant qu'on puisse courir après nous. » Il volait déjà en prononçant ces paroles, et en criant en espagnol : « Place, place pour le révérend père colonel! »

CHAPITRE XVI

Candide et Cacambo s'enfuient et tombent chez les sauvages nommés Oreillons.

... Ces réflexions solides engagèrent Candide à quitter la

1. Voir p. 11, note 7; **2.** L'idée du déguisement a été suggérée à Voltaire par une page de l'ouvrage de Muratori, *Relation des missions du Paraguay.*

prairie, et à s'enfoncer dans un bois. Il y soupa avec Cacambo; et tous deux, après avoir maudit l'inquisiteur de Portugal, le gouverneur de Buenos-Ayres et le baron, s'endormirent sur de la mousse. A leur réveil, ils sentirent qu'ils ne pouvaient remuer[1]; la raison en était que pendant la nuit les Oreillons, habitants du pays, les avaient garrottés avec des cordes d'écorce d'arbre. Ils étaient entourés d'une cinquantaine d'Oreillons, tout nus, armés de flèches, de massues et de haches de caillou; les uns faisaient bouillir une grande chaudière, les autres préparaient des broches, et tous criaient : « C'est un jésuite, c'est un jésuite! nous serons vengés, et nous ferons bonne chère; mangeons du jésuite, mangeons du jésuite! »

« Je vous l'avais bien dit, mon cher maître, s'écria tristement Cacambo. » Candide, apercevant la chaudière et les broches, s'écria : « Nous allons certainement être rôtis ou bouillis[2]. Ah! que dirait maître Pangloss, s'il voyait comme la pure nature est faite[3]? Tout est bien, soit; mais j'avoue qu'il est bien cruel d'avoir perdu Mlle Cunégonde et d'être mis à la broche par des Oreillons. » Cacambo ne perdait jamais la tête. « Ne désespérez de rien, dit-il au désolé Candide; j'entends un peu le jargon de ces peuples, je vais leur parler. — Ne manquez pas, dit Candide, de leur représenter quelle est l'inhumanité affreuse de faire cuire des hommes, et combien cela est peu chrétien. »

« Messieurs, dit Cacambo, vous comptez donc manger aujourd'hui un jésuite? c'est très bien fait; rien n'est plus juste que de traiter ainsi des ennemis. En effet, le droit naturel nous enseigne à tuer notre prochain, et c'est ainsi qu'on en agit dans toute la terre. Si nous n'usons pas du droit de le manger, c'est que nous avons d'ailleurs de quoi faire bonne chère; mais vous n'avez pas les mêmes ressources que nous; certainement il vaut mieux manger ses ennemis que d'abandonner aux corbeaux et aux corneilles le fruit

1. La matière de cet épisode provient surtout des ouvrages suivants : Garcilasso de la Vega, *Histoire des Incas* (1704) et *Voyages de François Coréal aux Indes occidentales*, traduit de l'espagnol, avec une *Relation de la Guyane* de W. Raleigh (1722); 2. Voltaire trouvait dans les *Voyages de François Coréal*, I, 232 : « Les prêtres de ces sauvages haïssent mortellement les jésuites et ne cessent d'exciter les sauvages à les détruire », et dans Garcilasso de la Vega (I, 52) : « Parmi ces peuples, il s'en trouvait de si affamés de chair humaine qu'ils faisaient de leur estomac insatiable un tombeau à leurs plus intimes amis; car dès qu'il y en avait quelqu'un de mort, tous les parents s'assemblaient entre eux, et le mangeaient bouilli ou rôti, selon qu'ils le trouvaient gras ou maigre »; 3. *La pure nature* : la nature primitive, comme la concevait J.-J. Rousseau.

de sa victoire. Mais, messieurs, vous ne voudriez pas manger vos amis. Vous croyez aller mettre un jésuite en broche, et c'est votre défenseur, c'est l'ennemi de vos ennemis que vous allez rôtir. Pour moi, je suis né dans votre pays; monsieur que vous voyez est mon maître, et bien loin d'être jésuite, il vient de tuer un jésuite, il en porte les dépouilles : voilà le sujet de votre méprise. Pour vérifier ce que je vous dis, prenez sa robe, portez-la à la première barrière du royaume de los padres; informez-vous si mon maître n'a pas tué un officier jésuite. Il vous faudra peu de temps; vous pourrez toujours nous manger, si vous trouvez que je vous ai menti. Mais, si je vous ai dit la vérité, vous connaissez trop les principes du droit public, les mœurs et les lois, pour ne pas nous faire grâce. »

Les Oreillons trouvèrent ce discours très raisonnable; ils députèrent deux notables pour aller en diligence s'informer de la vérité; les deux députés s'acquittèrent de leur commission en gens d'esprit, et revinrent bientôt apporter de bonnes nouvelles. Les Oreillons délièrent leurs deux prisonniers, leur firent toutes sortes de civilités, leur donnèrent des rafraîchissements et les reconduisirent jusqu'aux confins de leurs États, en criant avec allégresse : « Il n'est point jésuite, il n'est point jésuite! »

Candide ne se lassait point d'admirer le sujet de sa délivrance. « Quel peuple! disait-il, quels hommes! quelles mœurs! si je n'avais pas eu le bonheur de donner un grand coup d'épée au travers du corps du frère de Mlle Cunégonde, j'étais mangé sans rémission. Mais, après tout, la pure nature est bonne, puisque ces gens-ci, au lieu de me manger, m'ont fait mille honnêtetés, dès qu'ils ont su que je n'étais pas jésuite. »

CHAPITRE XVII

Arrivée de Candide et de son valet au pays d'Eldorado[1], *et ce qu'ils y virent.*

Quand ils furent aux frontières des Oreillons : « Vous voyez, dit Cacambo à Candide, que cet hémisphère-ci ne vaut pas mieux que l'autre; croyez-moi, retournons en

1. *Eldorado* = *el dorado*, le pays doré, le pays de l'or, que l'imagination du XVIe siècle plaçait dans le Venezuela actuel. Les sources de cet épisode se trouvent surtout dans Garcilasso de la Vega, les *Voyages de François Coréal* et l'*Histoire des Sévarambes* (1716).

Europe par le plus court chemin. — Comment y retourner, dit Candide, et où aller? Si je vais dans mon pays, les Bulgares et les Abares y égorgent tout; si je retourne au Portugal, j'y suis brûlé; si nous restons dans ce pays-ci, nous risquons à tout moment d'être mis en broche. Mais comment se résoudre à quitter la partie du monde que Mlle Cunégonde habite?

— Tournons vers la Cayenne[1], dit Cacambo, nous y trouverons des Français qui vont par tout le monde; ils pourront nous aider. Dieu aura peut-être pitié de nous. »

Il n'était pas facile d'aller à la Cayenne; ils savaient bien à peu près de quel côté il fallait marcher, mais des montagnes, des fleuves, des précipices, des brigands, des sauvages, étaient partout de terribles obstacles. Leurs chevaux moururent de fatigue; leurs provisions furent consumées; ils se nourrirent un mois entier de fruits sauvages, et se trouvèrent enfin auprès d'une petite rivière bordée de cocotiers qui soutinrent leur vie et leurs espérances.

Cacambo, qui donnait toujours d'aussi bons conseils que la vieille, dit à Candide : « Nous n'en pouvons plus, nous avons assez marché; j'aperçois un canot vide sur le rivage, emplissons-le de cocos, jetons-nous dans cette petite barque, laissons-nous aller au courant; une rivière mène toujours à quelque endroit habité. Si nous ne trouvons pas des choses agréables, nous trouverons du moins des choses nouvelles. — Allons, dit Candide, recommandons-nous à la Providence. »

Ils voguèrent quelques lieues entre des bords tantôt fleuris, tantôt arides, tantôt unis, tantôt escarpés. La rivière s'élargissait toujours; enfin elle se perdait sous une voûte de rochers épouvantables qui s'élevaient jusqu'au ciel[2]. Les deux voyageurs eurent la hardiesse de s'abandonner aux flots sous cette voûte. Le fleuve resserré en cet endroit les porta avec une rapidité et un bruit horribles. Au bout de vingt-quatre heures ils revirent le jour; mais leur canot se fracassa contre les écueils; il fallut se traîner de rocher en rocher pendant une lieue entière; enfin ils découvrirent un horizon immense, bordé de montagnes inaccessibles. Le pays était cultivé pour le plaisir comme pour le besoin;

1. *La Cayenne :* l'île Cayenne à l'embouchure de la rivière du même nom, et où se trouvait la ville de Cayenne, possession française; 2. Voltaire suit ici d'assez près les descriptions qu'il a lues dans les ouvrages cités plus haut.

partout l'utile était agréable; les chemins étaient couverts ou plutôt ornés de voitures d'une forme et d'une matière brillante, portant des hommes et des femmes d'une beauté singulière, traînés rapidement par de gros moutons rouges[1] qui surpassaient en vitesse les plus beaux chevaux d'Andalousie[2], de Tétuán et de Méquinez[3].

« Voilà pourtant, dit Candide, un pays qui vaut mieux que la Westphalie. » Il mit pied à terre avec Cacambo auprès du premier village qu'il rencontra. Quelques enfants du village, couverts de brocarts d'or tout déchirés, jouaient au palet à l'entrée du bourg; nos deux hommes de l'autre monde s'amusèrent à les regarder : leurs palets étaient d'assez larges pièces rondes, jaunes, rouges, vertes, qui jetaient un éclat singulier. Il prit envie aux voyageurs d'en ramasser quelques-uns; c'était de l'or, c'étaient des émeraudes, des rubis, dont le moindre aurait été le plus grand ornement du trône du Mogol[4]. » Sans doute, dit Cacambo, ces enfants sont les fils du roi du pays qui jouent au petit palet. » Le magister du village parut dans ce moment pour les faire rentrer à l'école. « Voilà, dit Candide, le précepteur de la famille royale[5]. »

Les petits gueux quittèrent aussitôt le jeu, en laissant à terre leurs palets, et tout ce qui avait servi à leurs divertissements. Candide les ramasse, court au précepteur et les lui présente humblement, lui faisait entendre par signes que Leurs Altesses Royales avaient oublié leur or et leurs pierreries. Le magister du village, en souriant, les jeta par terre, regarda un moment la figure de Candide avec beaucoup de surprise, et continua son chemin.

Les voyageurs ne manquèrent pas de ramasser l'or, les rubis et les émeraudes. « Où sommes-nous? s'écria Candide. Il faut que les enfants des rois de ce pays soient bien élevés, puisqu'on leur apprend à mépriser l'or et les pierreries. » Cacambo était aussi surpris que Candide. Ils approchèrent enfin de la première maison du village; elle

1. « Les moutons du Pérou étaient plus grands, plus forts que ceux d'Europe et servaient à porter des fardeaux » (*Essai sur les mœurs*, XII, 326); 2. Contrée du sud de l'Espagne; 3. *Tétuan* et *Méquinez* sont deux villes du Maroc actuel; 4. Dans le *Voyage de George Anson* (1751), auquel il consacrera le chapitre XXVIII de son *Siècle de Louis XIV*, Voltaire pouvait lire : « Outre l'or, le Brésil fournissait aussi les diamants... Avant qu'on sût que c'étaient des diamants, on les négligeait, et on les jetait avec le sable et le gravier... On m'a dit qu'un gouverneur d'un des endroits où se trouvent les diamants avait rassemblé un grand nombre de ces cailloux pour s'en servir au jeu en guise de jetons »; 5. Garcilasso de la Vega revient à plusieurs reprises sur les écoles florissantes établies par les Incas. (Morize).

était bâtie comme un palais d'Europe. Une foule de monde s'empressait à la porte, et encore plus dans le logis; une musique très agréable se faisait entendre, et une odeur délicieuse de cuisine se faisait sentir. Cacambo s'approcha de la porte et entendit qu'on parlait péruvien; c'était sa langue maternelle; car tout le monde sait que Cacambo était né au Tucuman, dans un village où l'on ne connaissait que cette langue. « Je vous servirai d'interprète, dit-il à Candide; entrons, c'est ici un cabaret. »

Aussitôt deux garçons et deux filles de l'hôtellerie, vêtus de drap d'or, et les cheveux renoués avec des rubans, les invitent à se mettre à la table de l'hôte. On servit quatre potages garnis chacun de deux perroquets, un contour[1] bouilli qui pesait deux cents livres, deux singes rôtis d'un goût excellent, trois cents colibris dans un plat, et six cents oiseaux-mouches dans un autre; des ragoûts exquis, des pâtisseries délicieuses; le tout dans des plats d'une espèce de cristal de roche. Les garçons et les filles de l'hôtellerie versaient plusieurs liqueurs faites de cannes de sucre[2].

Les convives étaient pour la plupart des marchands et des voituriers, tous d'une politesse extrême, qui firent quelques questions à Cacambo avec la discrétion la plus circonspecte, et qui répondirent aux siennes d'une manière à le satisfaire.

Quand le repas fut fini, Cacambo crut, ainsi que Candide, bien payer son écot, en jetant sur la table de l'hôte deux de ces larges pièces d'or qu'il avait ramassées; l'hôte et l'hôtesse éclatèrent de rire, et se tinrent longtemps les côtes. Enfin ils se remirent. « Messieurs, dit l'hôte, nous voyons bien que vous êtes des étrangers; nous ne sommes pas accoutumés à en voir. Pardonnez-nous si nous nous sommes mis à rire quand vous nous avez offert en paiement les cailloux de nos grands chemins[3]. Vous n'avez pas sans doute de la monnaie du pays, mais il n'est pas nécessaire d'en avoir pour dîner ici. Toutes les hôtelleries établies pour la commodité du commerce sont payées par le gouvernement[4]. Vous avez fait mauvaise chère ici, parce que c'est un pauvre village, mais partout ailleurs vous serez reçus comme vous

1. *Contour* ou *cuntur* = nom indigène du condor; 2. Ce sont donc des variétés de rhum; 3. « L'or, l'argent et les pierreries dont les Incas, comme chacun sait avaient, une quantité prodigieuse, ne pouvaient leur servir puisqu'ils ne vendaient ni n'achetaient aucune chose avec ces métaux » (Garcilasso de la Vega, I, 426); 4. « Les Incas avaient eu soin de pourvoir aux nécessités des voyageurs. Ils établirent dans tous les chemins des hôpitaux... qui étaient munis de toutes sortes de provisions. » (*Ibid*, I, 435).

méritez de l'être. » Cacambo expliquait à Candide tous les discours de l'hôte, et Candide les écoutait avec la même admiration et le même égarement que son ami Cacambo les rendait. « Quel est donc ce pays, disaient-ils l'un et l'autre, inconnu à tout le reste de la terre, et où toute la nature est d'une espèce si différente de la nôtre? C'est probablement le pays où tout va bien; car il faut absolument qu'il y en ait un de cette espèce. Et, quoi qu'en dît maître Pangloss, je me suis souvent aperçu que tout allait assez mal en Westphalie. »

CHAPITRE XVIII

Ce qu'ils virent dans le pays d'Eldorado.

Cacambo témoigna à son hôte toute sa curiosité; l'hôte lui dit : « Je suis fort ignorant et je m'en trouve bien; mais nous avons ici un vieillard retiré de la cour[1], qui est le plus savant homme du royaume et le plus communicatif. » Aussitôt il mène Cacambo chez le vieillard. Candide ne jouait plus que le second personnage et accompagnait son valet[2]. Ils entrèrent dans une maison fort simple, car la porte n'était que d'argent, et les lambris des appartements n'étaient que d'or, mais travaillés avec tant de goût que les plus riches lambris ne l'effaçaient pas. L'antichambre n'était à la vérité incrustée que de rubis et d'émeraudes; mais l'ordre dans lequel tout était arrangé réparait bien cette extrême simplicité[3].

Le vieillard reçut les deux étrangers sur un sofa matelassé de plumes de colibri, et leur fit présenter des liqueurs dans des vases de diamants, après quoi il satisfit à leur curiosité en ces termes :

« Je suis âgé de cent soixante et douze ans, et j'ai appris de feu mon père, écuyer du roi, les étonnantes révolutions du Pérou dont il avait été témoin. Le royaume où nous sommes est l'ancienne patrie des Incas, qui en sortirent

1. Le *vieillard*, qui représente la sagesse, revient souvent dans les voyages imaginaires que Voltaire avait pu lire. Dans son œuvre, on trouve le quaker des *Lettres philosophiques*. (Voir notre *Voltaire, Œuvres philosophiques*, p. 13) et l'ermite de *Zadig* (voir p. 77 du tome Ier de la présente édition). Dans *Candide*, c'est Martin (Voir p. 38) qui remplira cet office. Dans l'*Ingénu*, ce sera le janséniste Gordon; 2. Voir *Zadig* (tome Ier, p. 43, note 4); 3. Description directement inspirée des lectures de Voltaire : Garcilasso de la Vega et *Relations* de W. Raleigh.

très imprudemment pour aller subjuguer une partie du monde, et qui furent enfin détruits par les Espagnols.

« Les princes de leur famille qui restèrent dans leur pays natal furent plus sages; ils ordonnèrent, du consentement de la nation, qu'aucun habitant ne sortirait jamais de notre petit royaume; et c'est ce qui nous a conservé notre innocence et notre félicité[1]. Les Espagnols ont eu une connaissance confuse de ce pays, ils l'ont appelé *Eldorado ;* et un Anglais, nommé le chevalier Raleigh[2], en a même approché il y a environ cent années; mais comme nous sommes entourés de rochers inabordables et de précipices, nous avons toujours été jusqu'à présent à l'abri de la rapacité des nations de l'Europe, qui ont une fureur inconcevable pour les cailloux et pour la fange de notre terre, et qui, pour en avoir, nous tueraient tous jusqu'au dernier. »

La conversation fut longue; elle roula sur la forme du gouvernement, sur les mœurs, sur les femmes, sur les spectacles publics, sur les arts. Enfin Candide, qui avait toujours du goût pour la métaphysique, fit demander par Cacambo si dans le pays il y avait une religion.

Le vieillard rougit un peu. « Comment donc! dit-il, en pouvez-vous douter? Est-ce que vous nous prenez pour des ingrats? » Cacambo demanda humblement quelle était la religion d'Eldorado. Le vieillard rougit encore : « Est-ce qu'il peut y avoir deux religions? dit-il. Nous avons, je crois, la religion de tout le monde : nous adorons Dieu du soir jusqu'au matin[3]. — N'adorez-vous qu'un seul Dieu? dit Cacambo, qui servait toujours d'interprète aux doutes de Candide. — Apparemment, dit le vieillard, qu'il n'y en a ni deux ni trois, ni quatre. Je vous avoue que les gens de votre monde font des questions bien singulières. » Candide ne se lassait pas de faire interroger ce bon vieillard; il voulut savoir comment on priait Dieu dans l'Eldorado. « Nous ne le prions point, dit le bon et respectable sage; nous n'avons rien à lui demander, il nous a donné tout

1. Voir *Essai sur les mœurs* (chap. CLI); 2. *Walter Raleigh*, marin et homme d'État anglais (1552-1608). Il fut investi par la reine Élisabeth de charges importantes. Il rêva de coloniser l'Amérique du Nord et contribua à la découverte de la Virginie (1584). Les succès qu'il remporta contre l'Invincible Armada le portèrent au comble des honneurs. Disgrâcié sous Jacques Ier, il fut accusé de haute trahison et condamné à mort, mais la sentence ne fut pas exécutée. Après douze ans de captivité, il fit une expédition en Guyane, à la recherche de l'Eldorado (1595). Arrêté sur la plainte de l'Espagne, il fut décapité en 1618; 3. Toutes ces réponses du vieillard, conformes à Garcilasso de la Véga et à l'*Histoire des Sévarambes*, tendent à établir, comme eût dit Diderot, la *suffisance* de la religion naturelle, c'est-à-dire du déisme.

ce qu'il nous faut; nous le remercions sans cesse. » Candide eut la curiosité de voir des prêtres; il fit demander où ils étaient. Le bon vieillard sourit. « Mes amis, dit-il, nous sommes tous prêtres; le roi et tous les chefs de famille chantent des cantiques d'actions de grâces solennellement tous les matins, et cinq ou six mille musiciens les accompagnent. — Quoi! vous n'avez point de moines qui enseignent, qui disputent, qui gouvernent, qui cabalent, et qui font brûler les gens qui ne sont pas de leur avis[1]? — Il faudrait que nous fussions fous, dit le vieillard; nous sommes tous ici du même avis, et nous n'entendons pas ce que vous voulez dire avec vos moines. » Candide à tous ces discours demeurait en extase, et disait en lui-même : « Ceci est bien différent de la Westphalie et du château de M. le baron : si notre ami Pangloss avait vu Eldorado, il n'aurait plus dit que le château de Thunder-ten-tronckh était ce qu'il y avait de mieux sur la terre; il est certain qu'il faut voyager. »

Après cette longue conversation, le bon vieillard fit atteler un carrosse à six moutons, et donna douze de ses domestiques aux deux voyageurs pour les conduire à la cour. « Excusez-moi, leur dit-il, si mon âge me prive de l'honneur de vous accompagner. Le roi vous recevra d'une manière dont vous ne serez pas mécontents, et vous pardonnerez sans doute aux usages du pays, s'il y en a quelques-uns qui vous déplaisent. »

Candide et Cacambo montent en carrosse; les six moutons volaient, et en moins de quatre heures on arriva au palais du roi, situé à un bout de la capitale. Le portail était de deux cent vingt pieds de haut, et de cent de large; il est impossible d'exprimer quelle en était la matière. On voit assez quelle supériorité prodigieuse elle devait avoir sur ces cailloux et sur ce sable que nous nommons or et pierreries.

Vingt belles filles de la garde reçurent Candide et Cacambo à la descente du carrosse, les conduisirent aux bains, les vêtirent de robes d'un tissu de duvet de colibri; après quoi les grands officiers et les grandes officières de la couronne les menèrent à l'appartement de Sa Majesté au milieu de deux files, chacune de mille musiciens, selon l'usage ordi-

1. « Nous ne le prions point. » « Quoi? vous n'avez point de moines? » On se reportera au *Dialogue entre un brachmane et un jésuite*, et surtout à la *Première lettre philosophique* (*Voltaire, Œuvres philosophiques*, p. 13).

naire. Quand ils approchèrent de la salle du trône, Cacambo demanda à un grand officier comment il fallait s'y prendre pour saluer Sa Majesté; si on se jetait à genoux ou ventre à terre; si on mettait les mains sur la tête ou sur le derrière; si on léchait la poussière de la salle, en un mot, quelle était la cérémonie. « L'usage, dit le grand officier, est d'embrasser le roi et de le baiser des deux côtés. » Candide et Cacambo sautèrent au cou de Sa Majesté, qui les reçut avec toute la grâce imaginable, et qui les pria poliment à souper.

En attendant, on leur fit voir la ville, les édifices publics élevés jusqu'aux nues[1], les marches ornées de mille colonnes, les fontaines d'eau pure, les fontaines d'eau rose, celles de liqueurs de cannes à sucre qui coulaient continuellement dans de grandes places pavées d'une espèce de pierreries qui répandaient une odeur semblable à celle du girofle et de la cannelle. Candide demanda à voir la cour de justice, le parlement; on lui dit qu'il n'y en avait point, et qu'on ne plaidait jamais. Il s'informa s'il y avait des prisons, et on lui dit que non. Ce qui le surprit davantage, et ce qui lui fit le plus de plaisir, ce fut le palais des sciences, dans lequel il vit une galerie de deux mille pas, toute pleine d'instruments de mathématique et de physique[2].

Après avoir parcouru toute l'après-dînée à peu près la millième partie de la ville, on le ramena chez le roi. Candide se mit à table entre Sa Majesté, son valet Cacambo, et plusieurs dames. Jamais on ne fit meilleure chère, et jamais on n'eut plus d'esprit à souper que n'en eut Sa Majesté. Cacambo expliquait les bons mots du roi à Candide, et, quoique traduits, ils paraissaient toujours des bons mots. De tout ce qui étonnait Candide, ce n'était pas ce qui l'étonna le moins.

Ils passèrent un mois dans cet hospice[3]. Candide ne ces-

1. Voltaire s'est toujours préoccupé de l'hygiène, de l'aménagement, et de l'embellissement des villes. Voir les *Embellissements de Paris*, et les *Embellissements de la ville de Cachemire*. Voir aussi le *Siècle de Louis XIV* (chap. XXIX), et nos *Lettres choisies* (p. 90); 2. M. Morize fait justement remarquer que Voltaire, en 1760 (car ces dernières lignes sont une addition de 1760) n'est pas particulièrement occupé de physique, et que par ailleurs on ne trouve rien de semblable dans les relations qu'il a sous les yeux. Sans doute, après 1750, il ne suit qu'avec mauvaise humeur le mouvement scientifique. (Voir notre *Voltaire, Œuvres Philosophiques*, p. 99.) Mais il reste un philosophe *encyclopédiste*, et contre les ennemis de la philosophie, il sait prendre le parti qu'il faut. Précisément, au cours de cette année 1760, la philosophie est assez menacée pour qu'il oppose les bienfaits de la science au fanatisme ignorant et cruel. Ce qu'on peut dire, c'est qu'il eût été plus *actuel* de placer ici un cabinet d'histoire naturelle, comparable à celui que décrit Diderot dans l'*Encyclopédie ;* mais il songe à ce qu'il avait autrefois à Cirey. Il retarde de vingt ans; 3. A l'époque classique, le mot *hospice* signifie : maison où l'on donne l'hospitalité.

sait de dire à Cacambo : « Il est vrai, mon ami, encore une fois, que le château où je suis né ne vaut pas le pays où nous sommes; mais enfin Mlle Cunégonde n'y est pas, et vous avez sans doute quelque maîtresse en Europe. Si nous restons ici, nous n'y serons que comme les autres; au lieu que si nous retournons dans notre monde, seulement avec douze moutons chargés de cailloux d'Eldorado, nous serons plus riches que tous les rois ensemble, nous n'aurons plus d'inquisiteurs à craindre, et nous pourrons aisément reprendre Mlle Cunégonde. »

Ce discours plut à Cacambo; on aime tant à courir, à se faire valoir chez les siens, à faire parade de ce qu'on a vu dans ses voyages, que les deux heureux résolurent de ne plus l'être, et de demander leur congé à Sa Majesté.

« Vous faites une sottise, leur dit le roi; je sais bien que mon pays est peu de chose; mais quand on est passablement quelque part, il faut y rester. Je n'ai pas assurément le droit de retenir des étrangers : c'est une tyrannie qui n'est ni dans nos mœurs ni dans nos lois; tous les hommes sont libres; partez quand vous voudrez, mais la sortie est bien difficile. Il est impossible de remonter la rivière rapide sur laquelle vous êtes arrivés par miracle, et qui court sous des voûtes de rochers[1]. Les montagnes qui entourent tout mon royaume ont dix mille pieds de hauteur, et sont droites comme des murailles; elles occupent chacune en largeur un espace de plus de dix lieues; on ne peut en descendre que par des précipices. Cependant, puisque vous voulez absolument partir, je vais donner ordre aux intendants des machines d'en faire une qui puisse vous transporter commodément. Quand on vous aura conduits au revers des montagnes, personne ne pourra vous accompagner; car mes sujets ont fait vœu de ne jamais sortir de leur enceinte, et ils sont trop sages pour rompre leur vœu. Demandez-moi d'ailleurs tout ce qu'il vous plaira. — Nous ne demandons à Votre Majesté, dit Cacambo, que quelques moutons chargés de vivre, de cailloux, et de la boue du pays. » Le roi rit : « Je ne conçoit pas, dit-il, quel goût vos gens d'Europe ont pour notre boue jaune; mais emportez-en tant que vous voudrez, et grand bien vous fasse. »

Il donna l'ordre sur-le-champ à ses ingénieurs de faire

1. Voltaire suit toujours Garcilasso de la Vega et la *Relation* de W. Raleigh.

une machine pour guinder[1] ces deux hommes extraordinaires hors du royaume. Trois mille bons physiciens y travaillèrent; elle fut prête au bout de quinze jours, et ne coûta pas plus de vingt millions de livres sterling, monnaie du pays. On mit sur la machine Candide et Cacambo; il y avait deux grands moutons rouges sellés et bridés pour leur servir de montures quand ils auraient franchi les montagnes, vingt moutons de bât chargés de vivres, trente qui portaient des présents de ce que le pays a de plus curieux, et cinquante chargés d'or, de pierreries et de diamants. Le roi embrassa tendrement les deux vagabonds.

Ce fut un beau spectacle que leur départ, et la manière ingénieuse dont ils furent hissés, eux et leurs moutons, au haut des montagnes. Les physiciens prirent congé d'eux après les avoir mis en sûreté, et Candide n'eut plus d'autre désir et d'autre objet que d'aller présenter ses moutons à Mlle Cunégonde. « Nous avons, dit-il, de quoi payer le gouverneur de Buenos-Ayres, si Mlle Cunégonde peut être mise à prix. Marchons vers la Cayenne, embarquons-nous, et nous verrons ensuite quel royaume nous pourrons acheter. »

CHAPITRE XIX

Les voyageurs, munis d'incalculables richesses, arrivent à Surinam, en Guyane hollandaise, et décident de se séparer. Cacambo, qui n'a pas tué d'inquisiteur, ira chercher Cunégonde et la vieille à Buenos-Ayres; Candide se rendra à Venise, pays libre, où il attendra Cunégonde et Cacambo. Ce dernier part. Candide, ayant besoin d'un compagnon, promet 2 000 piastres à l'homme qui sera le plus malheureux de la province et le plus dégoûté de son état. Parmi la foule des prétendants, il choisit un vieux savant, nommé Martin, d'ailleurs bonhomme, qui avait été volé par sa femme, battu par son fils, abandonné de sa fille, privé de l'emploi qui assurait sa subsistance, et persécuté par les prédicants de Surinam qui le prenaient pour un socinien.

CHAPITRE XX

Ce qui arriva, sur mer, à Candide et à Martin.

Le vieux savant, qui s'appelait Martin, s'embarqua donc pour Bordeaux avec Candide. L'un et l'autre avaient beau-

1. *Guinder* : hisser. Voltaire trouvait dans l'*Histoire des Sévarambes* l'idée de ce qu'on nomme aujourd'hui un *téléphérique*.

coup vu et beaucoup souffert; et quand le vaisseau aurait dû faire voile de Surinam au Japon par le cap de Bonne-Espérance, ils auraient eu de quoi s'entretenir du mal moral et du mal physique pendant tout le voyage.

Cependant Candide avait un grand avantage sur Martin; c'est qu'il espérait toujours revoir Mlle Cunégonde, et que Martin n'avait rien à espérer[1]; de plus, il avait de l'or et des diamants; et, quoiqu'il eût perdu cent gros moutons rouges chargés des plus grands trésors de la terre; quoiqu'il eût toujours sur le cœur la friponnerie du patron hollandais; cependant, quand il songeait à ce qui lui restait dans ses poches, et quand il parlait de Cunégonde, surtout à la fin du repas, il penchait alors pour le système de Pangloss.

« Mais, vous, monsieur Martin, dit-il au savant, que pensez-vous de tout cela? quelle est votre idée sur le mal moral et sur le mal physique? — Monsieur, répondit Martin, mes prêtres m'ont accusé d'être socinien, mais la vérité du fait est que je suis manichéen[2]. — Vous vous moquez de moi, dit Candide : il n'y a plus de manichéens dans le monde. — Il y a moi, dit Martin : je ne sais qu'y faire, mais je ne peux penser autrement. — Il faut que vous ayez le diable au corps, dit Candide. — Il se mêle si fort des affaires de ce monde, dit Martin, qu'il pourrait bien être dans mon corps, comme partout ailleurs; mais je vous avoue qu'en jetant la vue sur ce globe, ou plutôt sur ce globule[3], je pense que Dieu l'a abandonné à quelque être malfaisant; j'en excepte toujours Eldorado. Je n'ai guère vu de ville qui ne désirât la ruine de la ville voisine, point de famille qui ne voulût exterminer quelque autre famille. Partout les faibles ont en exécration les puissants devant lesquels ils rampent, et les puissants les traitent comme des troupeaux dont on vend la laine et la chair. Un million d'assassins enrégimentés,

1. Le *Poème sur le désastre de Lisbonne* se termine par le vers : « Mais il pouvait encore ajouter l'espérance. » Cela n'empêchait pas la pièce d'être bien peu consolante. Il semble que l'ironie amère de cette phrase de Candide vise le passage de la fameuse *Lettre sur la Providence* de Rousseau, où celui-ci, répondant au *Poème* de Voltaire, s'écrie : « Vous jouissez, mais j'espère, et l'espérance embellit tout »; 2. *Les Sociniens*, partisan de Socin (1525-1562) rejettent les mystères et la divinité de Jésus-Christ. Les *Manichéens*, disciples de Manès, philosophe persan du IIIe siècle après J.-C., attribuent comme Zoroastre la création à deux principes, celui du bien et celui du mal. L'étude du problème du mal ne peut se faire sans aborder le manichéisme auquel Voltaire avait depuis longtemps réfléchi (*Dictionnaire* de Bayle et *Histoire du Manichéisme* de Beausobre). Quant au socinianisme, qui, aux yeux de certains philosophes, était entaché de manichéisme, il est à l'ordre du jour depuis que l'article *Genève* de d'Alembert a fait l'éloge des prédicants de Genève en les comparant aux sociniens. (Voir plus haut, p. 38, et aussi le début de la *Lettre sur les spectacles* de Rousseau); 3. Voir *Micromégas* (p. 93 n. 2 du tome Ier).

courant d'un bout de l'Europe à l'autre, exerce le meurtre et le brigandage avec discipline, pour gagner son pain, parce qu'il n'a pas de métier plus honnête; et, dans les villes qui paraissent jouir de la paix, et où les arts fleurissent, les hommes sont dévorés de plus d'envie, de soins et d'inquiétudes qu'une ville assiégée n'éprouve de fléaux. Les chagrins secrets sont encore plus cruels que les misères publiques. En un mot, j'en ai tant vu et tant éprouvé que je suis manichéen.

— Il y a pourtant du bon, répliqua Candide. — Cela peut être, disait Martin; mais je ne le connais pas. »

Au milieu de cette dispute, on entendit un bruit de canon. Le bruit redoubla de moment en moment. Chacun prend sa lunette. On aperçoit deux vaisseaux qui combattaient à la distance d'environ trois milles : le vent les amena l'un et l'autre si près du vaisseau français qu'on eut le plaisir de voir le combat tout à son aise. Enfin l'un des deux vaisseaux lâcha à l'autre une bordée si bas et si juste, qu'il le coula à fond. Candide et Martin aperçurent distinctement une centaine d'hommes sur le tillac du vaisseau qui s'enfonçait; ils levaient tous les mains au ciel, et jetaient des clameurs effroyables; en un moment tout fut englouti.

« Eh bien! dit Martin, voilà comme les hommes se traitent les uns les autres. — Il est vrai, dit Candide, qu'il y a quelque chose de diabolique dans cette affaire. » En parlant ainsi, il aperçut je ne sais quoi d'un rouge éclatant qui nageait auprès de son vaisseau. On détacha la chaloupe pour voir ce que ce pouvait être : c'était un de ses moutons. Candide eut plus de joie de retrouver ce mouton qu'il n'avait été affligé d'en perdre cent tout chargés de gros diamants d'Eldorado.

Le capitaine français aperçut bientôt que le capitaine du vaisseau submergeant était espagnol, et que celui du vaisseau submergé était un pirate hollandais; c'était celui-là même qui avait volé Candide. Les richesses immenses dont ce scélérat s'était emparé furent ensevelies avec lui dans la mer; et il n'y eut qu'un mouton de sauvé. « Vous voyez, dit Candide à Martin, que le crime est puni quelquefois : ce coquin de patron hollandais a eu le sort qu'il méritait. — Oui, dit Martin; mais fallait-il que les passagers qui étaient sur son vaisseau périssent aussi? Dieu a puni ce fripon, le diable a noyé les autres. »

Cependant le vaisseau français et l'espagnol continuèrent leur route, et Candide continua ses conversations avec Martin. Ils disputèrent quinze jours de suite, et, au bout de quinze jours, ils étaient aussi avancés que le premier; mais enfin ils parlaient, ils se communiquaient des idées, ils se consolaient. Candide caressait son mouton. « Puisque je t'ai retrouvé, dit-il, je pourrai bien retrouver Cunégonde. »

CHAPITRE XXI

Candide et Martin approchent des côtes de France, et raisonnent.

On aperçut enfin les côtes de France. « Avez-vous jamais été en France, monsieur Martin? dit Candide. — Oui, dit Martin; j'ai parcouru plusieurs provinces : il y en a où la moitié des habitants est folle, quelques-unes où l'on est trop rusé, d'autres où l'on est communément assez doux et assez bête, d'autres où l'on fait le bel esprit, et, dans toutes, la principale occupation est l'amour, la seconde de médire, et la troisième de dire des sottises. — Mais, monsieur Martin, avez-vous vu Paris? — Oui, j'ai vu Paris : il tient de toutes ces espèces-là. C'est un chaos, c'est une presse[1] dans laquelle tout le monde cherche le plaisir, et où presque personne ne le trouve, du moins à ce qu'il m'a paru. J'y ai séjourné peu; j'y fus volé, en arrivant, de tout ce que j'avais, par des filous, à la foire Saint-Germain[2]; on me prit moi-même pour un voleur, et je fus huit jours en prison; après quoi je me fis correcteur d'imprimerie pour gagner de quoi retourner à pied en Hollande. Je connus la canaille écrivante, la canaille cabalante et la canaille convulsionnaire[3]. On dit qu'il y a des gens fort polis dans cette ville-là; je le veux croire.

— Pour moi, je n'ai nulle curiosité de voir la France, dit Candide; vous devinez aisément que, quand on a passé un mois dans Eldorado, on ne se soucie plus de rien voir sur la terre que Mlle Cunégonde; je vais l'attendre à Venise; nous traverserons la France pour aller en Italie; ne m'ac-

1. Multitude de personnes qui se pressent; 2. *La foire Saint-Germain* se tenait sur l'actuel marché Saint-Germain du 3 février au 3 avril. On y trouvait un théâtre de marionnettes, et aussi un vrai théâtre dont la troupe était italienne. La foule y était très mêlée; 3. Il s'agit de jansénistes qui s'étaient rendus célèbres par les convulsions du cimetière Saint-Médard (1727-1732) et qui ne trouvaient pas grâce aux yeux de Voltaire plus que les jésuites.

compagnerez-vous pas ? — Très volontiers, dit Martin. On dit que Venise n'est bonne que pour les nobles vénitiens, mais que cependant on y reçoit très bien les étrangers quand ils ont beaucoup d'argent ; je n'en ai point ; vous en avez : je vous suivrai partout. — A propos, dit Candide, pensez-vous que la terre ait été originairement une mer, comme on l'assure dans ce gros livre[1] qui appartient au capitaine du vaisseau ? — Je n'en crois rien du tout, dit Martin, non plus que de toutes les rêveries qu'on nous débite depuis quelque temps. — Mais à quelle fin ce monde a-t-il donc été formé ? dit Candide. — Pour nous faire enrager, répondit Martin. — Croyez-vous, dit Candide, que les hommes se soient toujours mutuellement massacrés comme ils le font aujourd'hui, qu'ils aient toujours été menteurs, fourbes, perfides, ingrats, brigands, faibles, volages, lâches, envieux, gourmands, ivrognes, avares, ambitieux, sanguinaires, calomniateurs, débauchés, fanatiques, hypocrites et sots ? — Croyez-vous, dit Martin, que les éperviers aient toujours mangé des pigeons quand ils en ont trouvé ? — Oui, sans doute, dit Candide. — Eh bien ! dit Martin, si les éperviers ont toujours eu le même caractère, pourquoi voulez-vous que les hommes aient changé le leur[2] ? — Oh ! dit Candide, il y a bien de la différence ; car le libre arbitre[3]... » En raisonnant ainsi, ils arrivèrent à Bordeaux.

CHAPITRE XXII

Ce qui arriva en France à Candide et à Martin.

Candide ne s'arrêta dans Bordeaux qu'autant de temps qu'il en fallait pour vendre quelques cailloux du Dorado[4], et pour s'accommoder d'une bonne chaise à deux places.

1. *Le gros livre* est la Bible. Voltaire, à partir de 1750 (voir p. 36, note 2) traite de rêveurs tous ceux qui font des hypothèses, légitimes ou non ; et il lui plaît de confondre Buffon, dont les lauriers l'empêchent de dormir, avec de Maillet, l'auteur de *Telliamed*, et tant d'autres. Surtout il assimile malignement les savants dont les vues audacieuses restent scientifiques pour l'époque à ceux qui sont uniquement guidés par un souci d'apologétique religieuse ; 2. Comparez la réplique de Philinte, dans *le Misanthrope* (I, I, vers 175-179) :

Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants et des loups pleins de rage.

3. Les hommes, dit la philosophie wolfienne, ont le libre arbitre et les animaux ne l'ont pas ; 4. On disait le Dorado et l'Eldorado.

Car il ne pouvait plus se passer de son philosophe Martin; il fut seulement très fâché de se séparer de son mouton, qu'il laissa à l'Académie des sciences de Bordeaux, laquelle proposa, pour le sujet du prix de cette année, de trouver pourquoi la laine de ce mouton était rouge; et le prix fut adjugé à un savant du Nord, qui démontra, par A plus B moins C divisé par Z, que le mouton devait être rouge et mourir de la clavelée[1].

Cependant tous les voyageurs que Candide rencontra dans les cabarets de la route lui disaient : « Nous allons à Paris. » Cet empressement général lui donna enfin l'envie de voir cette capitale : ce n'était pas beaucoup se détourner du chemin de Venise.

Il entra par le faubourg Saint-Marceau[2], et crut être dans le plus vilain village de la Westphalie.

À peine Candide fut-il dans son auberge qu'il fut attaqué d'une maladie légère, causée par ses fatigues. Comme il avait au doigt un diamant énorme et qu'on avait aperçu dans son équipage une cassette prodigieusement pesante, il eut aussitôt auprès de lui deux médecins qu'il n'avait pas mandés, quelques amis intimes qui ne le quittèrent pas, et deux dévotes qui faisaient chauffer ses bouillons. Martin disait : « Je me souviens d'avoir été malade aussi à Paris dans mon premier voyage; j'étais fort pauvre : aussi n'eus-je ni amis, ni dévotes, ni médecins, et je guéris. »

Cependant, à force de médecines et de saignées, la maladie de Candide devint sérieuse. Un habitué du quartier vint avec douceur lui demander un billet payable au porteur pour l'autre monde[3]. Candide n'en voulut rien faire. Les dévotes l'assurèrent que c'était une nouvelle mode. Candide répondit qu'il n'était point homme à la mode. Martin voulut jeter l'habitué par les fenêtres. Le clerc jura qu'on n'enterrerait point Candide. Martin jura qu'il enterrerait le clerc, s'il continuait à les importuner. La querelle s'échauffa : Martin le prit par les épaules et le chassa rudement, ce qui causa un grand scandale dont on fit un procès-verbal.

1. Voltaire vise Maupertuis et son *Essai de Cosmologie* (1751). Dans la *Diatribe du docteur Akakia*, il dit : « L'auteur fait entendre qu'il n'y a d'autres preuves de l'existence de Dieu que dans Z égal à BC divisé par A plus B. » Voltaire, du reste, était membre de l'Académie de Bordeaux où beaucoup de « savants du nord » étaient couronnés et où les questions étaient traitées mathématiquement; 2. *Le faubourg Saint-Marceau* ou *Saint-Marcel*, où se trouvait et se trouve encore la manufacture des Gobelins; 3. Voir la satire de Voltaire : *le Russe à Paris* : « Et des billets sacrés payables chez les morts. » Allusion aux billets de confession réclamés par le clergé orthodoxe pour accorder les sacrements à ceux qui étaient suspects de jansénisme.

Candide guérit; et pendant sa convalescence il eut de très bonne compagnie à souper chez lui. On jouait gros jeu. Candide était tout étonné que jamais les as ne lui vinssent; et Martin ne s'en étonnait pas[1].

Parmi ceux qui lui faisaient les honneurs de la ville, il y avait un petit abbé périgourdin, l'un de ces gens empressés, toujours alertes, toujours serviables, effrontés, caressants, accommodants, qui guettent les étrangers à leur passage, leur content l'histoire scandaleuse de la ville, et leur offrent des plaisirs à tout prix. Celui-ci mena d'abord Candide et Martin à la Comédie. On y jouait une tragédie nouvelle. Candide se trouva placé auprès de quelques beaux esprits. Cela ne l'empêcha pas de pleurer à des scènes jouées parfaitement. Un des raisonneurs qui étaient à ses côtés lui dit dans un entr'acte : « Vous avez grand tort de pleurer, cette actrice est fort mauvaise; l'acteur qui joue avec elle est plus mauvais acteur encore; la pièce est encore plus mauvaise que les acteurs; l'auteur ne sait pas un mot d'arabe, et cependant la scène est en Arabie; et, de plus, c'est un homme qui ne croit pas aux idées innées; je vous apporterai demain vingt brochures contre lui. — Monsieur, combien avez-vous de pièces de théâtre en France? » dit Candide à l'abbé, lequel répondit : « Cinq ou six mille. — C'est beaucoup, dit Candide : combien y en a-t-il de bonnes? — Quinze ou seize, répliqua l'autre. — C'est beaucoup, dit Martin. »

Candide fut très content d'une actrice qui faisait la reine Élisabeth, dans une assez plate tragédie[2], que l'on joue quelquefois. « Cette actrice, dit-il à Martin, me plaît beaucoup; elle a un faux air de Mlle Cunégonde; je serais bien aise de la saluer. » L'abbé périgourdin s'offrit à l'introduire chez elle. Candide, élevé en Allemagne, demanda quelle était l'étiquette, et comment on traitait en France les reines d'Angleterre. « Il faut distinguer, dit l'abbé : en province, on les mène au cabaret; à Paris on les respecte quand elles sont belles, et on les jette à la voirie quand elles sont mortes[3]. — Des reines à la voirie! dit Candide. — Oui vraiment, dit

1. La tricherie au jeu était pratiquée, au XVIIIe siècle, dans la plus haute société, même à la cour. Mme du Châtelet ayant perdu 400 louis au jeu de la reine, et Voltaire ayant dit avec une indignation imprudente qu'elle jouait avec des fripons, le philosophe et son amie durent se réfugier précipitamment à la cour de Sceaux (1747). [Voir aussi plus loin, p. 46]; 2. *Le comte d'Essex*, de Thomas Corneille (1678). Aux *Commentaires sur Corneille* Voltaire ajoutera des remarques sur *le Comte d'Essex*; 3. Souvenir d'Adrienne Lecouvreur. (Voir notre *Voltaire, Œuvres critiques et poétiques*, p. 74). La question s'était ravivée au moment où Voltaire faisait des additions à son ouvrage.

Martin; monsieur l'abbé a raison; j'étais à Paris quand Mlle Monime passa, comme on dit, de cette vie à l'autre; on lui refusa ce que ces gens-ci appellent *les honneurs de la sépulture*, c'est-à-dire de pourrir avec tous les gueux du quartier dans un vilain cimetière; elle fut enterrée toute seule de sa bande au coin de la rue de Bourgogne; ce qui dut lui faire une peine extrême, car elle pensait très noblement. — Cela est bien impoli, dit Candide. — Que voulez-vous? dit Martin; ces gens-ci sont ainsi faits. Imaginez toutes les contradictions, toutes les incompatibilités possibles, vous les verrez dans le gouvernement, dans les tribunaux, dans les églises, dans les spectacles de cette drôle de nation. — Est-il vrai qu'on rit toujours à Paris? dit Candide. — Oui, dit l'abbé, mais c'est en enrageant; car on s'y plaint de tout avec de grands éclats de rire; même on y fait en riant les actions les plus détestables.

— Quel est, dit Candide, ce gros cochon qui me disait tant de mal de la pièce[1] où j'ai tant pleuré, et des acteurs qui m'ont fait tant de plaisir? — C'est un mal-vivant, répondit l'abbé, qui gagne sa vie à dire du mal de toutes les pièces et de tous les livres; il hait quiconque réussit; c'est un de ces serpents de la littérature qui se nourrissent de fange et de venin; c'est un folliculaire. — Qu'appelez-vous un folliculaire? dit Candide. — C'est, dit l'abbé, un faiseur de feuilles, un Fréron[2]. »

C'est ainsi que Candide, Martin et le Périgourdin raisonnaient sur l'escalier, en voyant défiler le monde au sortir de la pièce. « Quoique je sois très empressé de revoir Mlle Cunégonde, dit Candide, je voudrais pourtant souper avec Mlle Clairon, car elle m'a paru admirable. »

L'abbé n'était pas homme à approcher de Mlle Clairon, qui ne voyait que bonne compagnie. « Elle est engagée pour ce soir, dit-il, mais j'aurai l'honneur de vous mener chez une dame de qualité, et là vous connaîtrez Paris comme si vous y aviez été quatre ans. »

Candide, qui était naturellement curieux, se laissa mener chez la dame, au fond du faubourg Saint-Honoré; on y était

1. La pièce est *Tancrède* (3 septembre 1760), où Mlle Clairon s'était distinguée, mais qui avait soulevé autant de critiques que d'enthousiasme; 2. *Fréron* (1718-1776), rédacteur de l'*Année littéraire*, un des plus célèbres ennemis de Voltaire. La satire du *Pauvre Diable* (1758), la comédie intitulée l'*Écossaise* (1760), la satire du *Russe à Paris* (1760), quantité d'épigrammes mordantes s'acharnaient contre Fréron. La désignation de *Fréron* est une addition parue dans les *Mélanges* (1761). [Voir notre *Voltaire, Œuvres critiques et poétiques*, p. 89 et 95].

occupé d'un pharaon[1]; douze tristes pontes tenaient chacun en main un petit livre de cartes, registre cornu de leurs infortunes. Un profond silence régnait, la pâleur était sur le front des pontes, l'inquiétude sur celui du banquier; et la dame du logis, assise auprès de ce banquier impitoyable, remarquait avec des yeux de lynx tous les parolis, tous les sept-et-le-va[2] de campagne, dont chaque joueur cornait ses cartes; elle les faisait décorner avec une attention sévère, mais polie, et ne se fâchait point, de peur de perdre ses pratiques. La dame se faisait appeler la marquise de Parolignac. Sa fille, âgée de quinze ans, était au nombre des pontes, et avertissait d'un clin d'œil des friponneries de ces pauvres gens qui tâchaient de réparer les cruautés du sort. L'abbé périgourdin, Candide et Martin entrèrent; personne ne se leva, ni les salua, ni les regarda ; tous étaient profondément occupés de leurs cartes. « Mme la baronne de Thunder-ten-tronckh était plus civile », dit Candide.

Cependant l'abbé s'approcha de l'oreille de la marquise, qui se leva à moitié, honora Candide d'un sourire gracieux et Martin d'un air de tête tout à fait noble; elle fit donner un siège et un jeu de cartes à Candide, qui perdit cinquante mille francs en deux tailles[3]; après quoi on soupa très gaiement, et tout le monde était étonné que Candide ne fût pas ému de sa perte; les laquais disaient entre eux dans leur langage de laquais: « Il faut que ce soit quelque milord anglais. »

Le souper fut, comme la plupart des soupers de Paris, d'abord du silence, ensuite un bruit de paroles qu'on ne distingue point, puis des plaisanteries dont la plupart sont insipides, de fausses nouvelles, de mauvais raisonnements, un peu de politique et beaucoup de médisance; on parla même de livres nouveaux. « Avez-vous vu, dit l'abbé périgourdin, le roman du sieur Gauchat, docteur en théologie[4]? — Oui, répondit un des convives, mais je n'ai pu l'achever. Nous avons une foule d'écrits impertinents[5]; mais tous

1. *Pharaon :* jeu de cartes qui se joue contre un banquier et un nombre illimité de *pontes*. c'est-à-dire de joueurs associés contre le banquier; 2. *Paroli :* mise double de la première. *Sept et le va :* mise sept fois plus forte que la première. Les paroli et les sept-et-le-va *de campagne* sont faits avant que la carte ne soit venue, comme si le joueur avait déjà gagné; c'est-à-dire qu'il faut surveiller les joueurs : c'est ce que fait la marquise qui exige sévèrement. mais poliment, que les cartes soient *décornées ;* 3. Au pharaon, la *taille* est la série complète des coups qui se suivent, jusqu'à ce que le banquier ait retourné toutes les cartes du jeu qu'il a dans la main; 4. *Gauchat*, un des nombreux ennemis des Encyclopédistes et de Voltaire. « Il faisait un mauvais ouvrage intitulé : *Lettres sur quelques écrits de ce temps*. On lui donna une abbaye, te il fut plus richement récompensé que s'il avait fait l'*Esprit des lois* et résolu le problème de la précession des équinoxes. (Note de l'édition de Kehl). 5. Qui vont contre le bon sens.

ensemble n'approchent pas de l'impertinence de Gauchat, docteur en théologie; je suis si rassasié de cette immensité de détestables livres qui nous inondent que je me suis mis à ponter au pharaon. — Et les *Mélanges* de l'archidiacre Trublet[1], qu'en dites-vous? dit l'abbé. — Ah! dit Mme de Parolignac, l'ennuyeux mortel[2]! comme il vous dit curieusement ce que tout le monde sait! comme il discute pesamment ce qui ne vaut pas la peine d'être remarqué légèrement! comme il s'approprie, sans esprit, l'esprit des autres! comme il gâte ce qu'il pille! comme il me dégoûte! mais il ne me dégoûtera plus; c'est assez d'avoir lu quelques pages de l'archidiacre. »

Il y avait à table un homme savant et de goût qui appuya ce que disait la marquise; on parla ensuite de tragédies[3]; la dame demanda pourquoi il y avait des tragédies qu'on jouait quelquefois, et qu'on ne pouvait lire. L'homme de goût expliqua bien comment une pièce pouvait avoir quelque intérêt, et n'avoir presque aucun mérite; il prouva en peu de mots que ce n'était pas assez d'amener une ou deux de ces situations qu'on trouve dans tous les romans, et qui séduisent toujours les spectateurs; mais il faut être neuf sans être bizarre, souvent sublime et toujours naturel, connaître le cœur humain et le faire parler; être grand poète, sans que jamais aucun personnage de la pièce paraisse poète; savoir parfaitement sa langue, la parler avec pureté, avec une harmonie continue, sans que jamais la rime coûte rien au sens[4]. Quiconque, ajouta-t-il, n'observe pas toutes ces règles peut faire une ou deux tragédies applaudies au théâtre, mais il ne sera jamais compté au rang des bons écrivains; il y a très peu de bonnes tragédies : les unes sont des idylles en dialogues bien écrits et bien rimés; les autres, des raisonnements politiques qui endorment, ou des amplifications qui rebutent; les autres, des rêves d'énergumène, en style barbare, des propos interrompus, de longues apostrophes aux dieux, parce qu'on ne sait point parler aux hommes, des maximes fausses, des lieux communs ampoulés[5]. »

1. *L'abbé Trublet* (1697-1770). Écrivain médiocre, mais ingénieux et spirituel. Il détestait Voltaire qui le lui rendait avec usure. Ce dernier l'avait attaqué sans ménagement dans la satire fameuse du *Pauvre Diable.* Il est curieux que ce nouveau coup de patte précède de très peu le moment de la réconciliation. (Voir la lettre bien connue de Voltaire à Trublet, 27 avril 1761; p. 82 de nos *Lettres choisies*); **2.** « L'ennuyeux conteur! » (*Misanthrope*, acte II, sc. v, v. 595). **3.** « Tout ce paragraphe sur la tragédie est une sorte de réponse sommaire aux critiques soulevées par *Tancrède* » (Morize); **4.** Voltaire avait employé dans *Tancrède* des rimes croisées, pour donner plus de naturel à la conversation; **5.** Voir nos Questions.

Candide écouta ce propos avec attention, et conçut une grande idée du discoureur; et comme la marquise avait eu soin de le placer à côté d'elle, il s'approcha de son oreille, et prit la liberté de lui demander qui était cet homme qui parlait si bien. « C'est un savant, dit la dame, qui ne ponte point, et que l'abbé m'amène quelquefois à souper; il se connaît parfaitement en tragédies et en livres, et il a fait une tragédie sifflée, et un livre dont on n'a jamais vu hors de la boutique de son libraire qu'un exemplaire qu'il m'a dédié. — Le grand homme! dit Candide, c'est un autre Pangloss. »

Alors se tournant vers lui, il lui dit : « Monsieur, vous pensez, sans doute que tout est au mieux dans le monde physique et dans le moral, et que rien ne pouvait être autrement? — Moi, monsieur, lui répondit le savant, je ne pense rien de tout cela; je trouve que tout va de travers chez nous; que personne ne sait ni quel est son rang, ni quelle est sa charge, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire, et qu'excepté le souper, qui est assez gai, et où il paraît assez d'union, tout le reste du temps se passe en querelles impertinentes : jansénistes contre molinistes, gens du parlement contre gens d'Église; gens de lettres contre gens de lettres, courtisans contre courtisans, financiers contre le peuple, femmes contre maris, parents contre parents[1]; c'est une guerre éternelle. »

Candide lui répliqua : « J'ai vu pis; mais un sage, qui depuis a eu le malheur d'être pendu, m'apprit que tout cela est à merveille : ce sont des ombres à un beau tableau. — Votre pendu se moquait du monde, dit Martin; vos ombres sont des taches horribles. — Ce sont les hommes qui font les taches, dit Candide, et ils ne peuvent pas s'en dispenser[2]. — Ce n'est donc pas leur faute, » dit Martin. La plupart des pontes, qui n'entendaient rien à ce langage, buvaient, et Martin raisonna avec le savant, et Candide raconta une partie de ses aventures à la dame du logis.

Après quelques mésaventures, causées par sa candeur et par la friponnerie de la société française, Candide, accompagné de Martin, s'embarque pour l'Angleterre.

1. « Romains contre Romains, parents contre parents
Combattaient seulement pour le choix des tyrans. »

Cinna (acte Ier, sc. III, v. 187-188); 2. Leibniz, *Théodicée* (édition de Jaucourt, 1747) : « Les défauts apparents du monde entier, ces *taches* d'un soleil dont le nôtre n'est qu'un rayon, relèvent sa beauté, bien loin de la diminuer » (cité par Morize).

CHAPITRE XXIII

Candide et Martin vont sur les côtes d'Angleterre : ce qu'ils y voient.

« Ah! Pangloss! Pangloss! Ah! Martin! Martin! Ah! ma chère Cunégonde! qu'est-ce que ce monde-ci? disait Candide sur le vaisseau hollandais. — Quelque chose de bien fou et de bien abominable, répondait Martin. — Vous connaissez l'Angleterre; y est-on aussi fou qu'en France? — C'est une autre espèce de folie, dit Martin. Vous savez que ces deux nations sont en guerre pour quelques arpents de neige vers le Canada, et qu'elles dépensent pour cette belle guerre[1] beaucoup plus que tout le Canada ne vaut. De vous dire précisément s'il y a plus de gens à lier dans un pays que dans un autre, c'est ce que mes faibles lumières ne me permettent pas; je sais seulement qu'en général les gens que nous allons voir sont fort atrabilaires. »

En causant ainsi, ils abordèrent à Portsmouth; une multitude de peuple couvrait le rivage, et regardait attentivement un assez gros homme qui était à genoux[2], les yeux bandés, sur le tillac d'un des vaisseaux de la flotte; quatre soldats, postés vis-à-vis de cet homme, lui tirèrent chacun trois balles dans le crâne, le plus paisiblement du monde; et toute l'assemblée s'en retourna extrêmement satisfaite. « Qu'est-ce donc que tout ceci? dit Candide; et quel démon exerce partout son empire? » Il demanda qui était ce gros homme qu'on venait de tuer en cérémonie. « C'est un amiral, lui répondit-on. — Et pourquoi tuer cet amiral? — C'est, lui dit-on, parce qu'il n'a pas fait tuer assez de monde; il a livré un combat à un amiral français, et on a trouvé qu'il n'était pas assez près de lui[3]. — Mais, dit Candide, l'amiral français était aussi loin de l'amiral anglais que celui-ci de l'autre! — Cela est incontestable, lui répliqua-t-on;

1. La guerre commencée par une lutte pour la possession de la vallée de l'Ohio et de l'Illinois allait se terminer pour les Français par la perte du Canada et de la Louisiane (1763). La question est d'actualité au moment où écrit Voltaire; 2. L'amiral John Byng avait été battu dans les eaux de Minorque par La Galissonnière en 1756. Il fut, sous la pression injuste de l'opinion publique, fusillé sur son vaisseau le 14 mars 1757. La victoire française avait provoqué en France l'enthousiasme; l'exécution de Byng y souleva l'indignation. Voltaire, qui avait connu Byng dans sa jeunesse, ne fut pas le dernier à protester; 3. Allusion aux griefs invoqués contre Byng. On l'accusait d'avoir tenu sa division trop éloignée de celle qui était aux prises avec l'ennemi. Voltaire modifie et simplifie pour ridiculiser.

mais dans ce pays-ci il est bon de tuer de temps en temps un amiral pour encourager les autres. »

Candide fut si étourdi et si choqué de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait qu'il ne voulut pas seulement mettre pied à terre, et qu'il fit son marché avec le patron hollandais (dût-il le voler comme celui de Surinam), pour le conduire sans délai à Venise.

Le patron fut prêt au bout de deux jours. On côtoya la France; on passa à la vue de Lisbonne, et Candide frémit[1]. On entra dans le détroit et dans la Méditerranée, enfin on aborda à Venise. « Dieu soit loué! dit Candide, en embrassant Martin; c'est ici que je reverrai la belle Cunégonde. Je compte sur Cacambo comme sur moi-même. Tout est bien, tout va bien, tout va le mieux qu'il soit possible. »

CHAPITRE XXIV

Après avoir retrouvé Paquette et un moine, frère Giroflée, qui, malgré les apparences, n'ont essuyé que des malheurs, Candide et Martin débarquent à Venise. Ils décident d'aller faire visite au seigneur Pococurante, parce que, dit-on, « c'est un homme qui n'a jamais eu de chagrin ».

CHAPITRE XXV

Visite chez le seigneur Pococurante, noble vénitien.

Candide et Martin allèrent en gondole sur la Brenta, et arrivèrent au palais du noble Pococurante[2]. Les jardins étaient bien entendus, et ornés de belles statues de marbre; le palais d'une belle architecture. Le maître du logis, homme de soixante ans, fort riche, reçut très poliment les deux curieux, mais avec très peu d'empressement, ce qui déconcerta Candide, et ne déplut point à Martin.

Candide, après le déjeuner, se promenant dans une longue galerie, fut surpris de la beauté des tableaux. Il demanda de quel maître étaient les deux premiers. « Ils sont de Raphaël, dit le sénateur; je les achetai fort cher par vanité, il y a quelques années; on dit que c'est tout ce qu'il y a de plus beau en Italie; mais ils ne me plaisent point du

1. Candide, à Lisbonne, s'est rendu coupable d'un double meurtre. Voir le chap. IX, p. 22;
2. *Pococurante* : l'homme qui se soucie de peu de chose.

tout : la couleur en est très rembrunie, les figures ne sont pas assez arrondies et ne sortent point assez; les draperies ne ressemblent en rien à une étoffe. En un mot, quoi qu'on en dise, je ne trouve point là une imitation vraie de la nature. Je n'aimerai un tableau que quand je croirai voir la nature elle-même : il n'y en a point de cette espèce[1]. J'ai beaucoup de tableaux, mais je ne les regarde plus. »

Pococurante, en attendant le dîner, se fit donner un concerto[2]. Candide trouva la musique délicieuse. « Ce bruit, dit Pococurante, peut amuser une demi-heure; mais, s'il dure plus longtemps, il fatigue tout le monde, quoique personne n'ose l'avouer. La musique, aujourd'hui, n'est plus que l'art d'exécuter des choses difficiles, et ce qui n'est que difficile ne plaît point à la longue[3].

« J'aimerais peut-être mieux l'opéra, si on n'avait pas trouvé le secret d'en faire un monstre qui me révolte[4]. Ira voir qui voudra de mauvaises tragédies en musique, où les scènes ne sont faites que pour amener très mal à propos deux ou trois chansons ridicules qui font valoir le gosier d'une actrice; se pâmera de plaisir qui voudra ou qui pourra en voyant un ténor fredonner le rôle de César et de Caton, et se promener d'un air gauche sur des planches; pour moi, il y a longtemps que j'ai renoncé à ces pauvretés qui font aujourd'hui la gloire de l'Italie, et que des souverains payent si chèrement. » Candide disputa un peu, mais avec discrétion. Martin fut entièrement de l'avis du sénateur.

On se mit à table et, après un excellent dîner, on entra dans la bibliothèque. Candide, en voyant un Homère[5] magnifiquement relié, loua l'illustrissime sur son bon goût. « Voilà, dit-il, un livre qui faisait les délices du grand Pan-

1. M. Morize pense que ce jugement sur Raphaël vient d'une lecture faite par Voltaire du *Voyage en Italie* de Cochin (1758) dans lequel d'importantes réserves étaient faites sur le talent et le génie de Raphaël. C'est très vraisemblable. Mais il y a aussi, et surtout, dans ces lignes, un parti-pris pessimiste dont Raphaël, occasionnellement, fait les frais. Pococurante demande que l'art reproduise la « vraie nature »; et l'art, c'est toujours la nature vue par l'artiste, la nature arrangée et interprétée : il n'y a pas de tableau qui vous fasse voir *la nature elle-même;* 2. Pièce faite pour un instrument avec accompagnement de piano, de quatuor ou d'orchestre; 3. Voltaire était peu musicien, et ne prétendait pas l'être. Ses jugements sur la musique n'ont rien d'un véritable connaisseur. (Voir nos *Lettres choisies*, p. 98). Il se fait ici l'écho de critiques qui s'élevaient contre la complication savante des œuvres de Rameau; 4. Voltaire aimait l'opéra et ses magnificences; mais il subit ici l'influence des idées courantes sur le caractère artificiel des machines et des décors. Surtout, Voltaire, partisan de l'opéra français, représenté à ses yeux par Lulli et Quinault, donne son appui aux détracteurs de l'opéra italien, vanté par Rousseau dans sa *Lettre sur la musique française;* 5. Dans ces lignes sur Homère, Voltaire reprend souvent les idées et les termes de l'*Essai sur la Poésie épique.* (Voir notre *Voltaire, Œuvres critiques et poétiques*, p. 18.) En somme, il n'a pas beaucoup de peine à être de l'avis de Pococurante. Le sénateur dit franchement ce que Voltaire n'a jamais avancé qu'avec précaution.

gloss, le meilleur philosophe de l'Allemagne. — Il ne fait pas les miennes, dit froidement Pococurante : on me fit accroire autrefois que j'avais du plaisir en le lisant; mais cette répétition continuelle de combats qui se ressemblent tous, ces dieux qui agissent toujours pour ne rien faire de décisif, cette Hélène qui est le sujet de la guerre, et qui à peine est une actrice de la pièce; cette Troie qu'on assiège et qu'on ne prend point : tout cela me causait le plus mortel ennui. J'ai demandé quelquefois à des savants s'ils s'ennuyaient autant que moi à cette lecture : tous les gens sincères m'ont avoué que le livre leur tombait des mains, mais qu'il fallait toujours l'avoir dans sa bibliothèque comme un monument de l'antiquité, et comme ces médailles rouillées qui ne peuvent être de commerce.

— Votre Excellence ne pense pas ainsi de Virgile[1]? dit Candide. — Je conviens, dit Pococurante, que le second, le quatrième et le sixième livre de son *Énéide* sont excellents; mais, pour son pieux Énée, et le fort Cloanthe, et l'ami Achates, et le petit Ascanius, et l'imbécile roi Latinus, et la bourgeoise Amata, et l'insipide Lavinia, je ne crois pas qu'il y ait rien de si froid et de plus désagréable. J'aime mieux le Tasse et les contes à dormir debout de l'Arioste[2].

— Oserais-je vous demander, monsieur, dit Candide, si vous n'avez pas un grand plaisir à lire Horace? — Il y a des maximes, dit Pococurante, dont un homme du monde peut faire son profit, et qui, étant resserrées dans des vers énergiques, se gravent plus aisément dans la mémoire; mais je me soucie fort peu de son voyage à Brindes[3], et de sa description d'un mauvais dîner[4], et de la querelle des crocheteurs entre je ne sais quel Pupilus dont les paroles, dit-il, *étaient pleines de pus*, et un autre dont les paroles *étaient du vinaigre*[5]. Je n'ai lu qu'avec un extrême dégoût ses vers grossiers contre des vieilles et contre des sorcières[6], et je ne vois pas quel mérite il peut y avoir à dire à son ami Mecenas que, s'il est mis par lui au rang des poètes lyriques,

1. Sur Virgile, Voltaire reprend presque textuellement un passage de l'*Essai sur la poésie épique*. L'avis de Voltaire, sur ce point, n'a jamais changé. Voir notre *Voltaire, Œuvres critiques et poétiques*, Notice, p. 8) et l'article *Épopée* du *Dictionnaire philosophique* (p. 38); 2. Voltaire a toujours aimé l'Arioste. Mais alors que, dans l'*Essai sur la Poésie épique* il ne l'élève pas à la dignité de poète épique, il lui trouve, à partir de 1750 environ, plus de variété et d'imagination que tous les autres ensemble; 3. *Satires* (I, v); 4. *Satires* (II, VIII); 5. *Satires* (I, VII). Rupilius (et non Pupilius) « plein de pus et de venin » est en procès avec Persius qui le noie dans « le vinaigre de ses railleries latines »; 6. Par exemple *Épodes* (V, VIII, XII) et *Satires* (I, VIII).

il frappera les astres de son front sublime[1]. Les sots admirent tout dans un auteur estimé. Je ne lis que pour moi; je n'aime que ce qui est à mon usage. » Candide, qui avait été élevé à ne jamais juger de rien par lui-même, était fort étonné de ce qu'il entendait, et Martin trouvait la façon de penser de Pococurante assez raisonnable[2].

« Oh! voici un Cicéron, dit Candide; pour ce grand homme-là, je pense que vous ne vous lassez point de le lire. — Je ne le lis jamais, répondit le Vénitien. Que m'importe qu'il ait plaidé pour Rabirius ou pour Cluentius[3]! j'ai bien assez de procès que je juge. Je me serais mieux accommodé de ses œuvres philosophiques; mais, quand j'ai vu qu'il doutait de tout[4], j'ai conclu que j'en savais autant que lui, et que je n'avais besoin de personne pour être ignorant.

— Ah! voilà quatre-vingts volumes de recueils d'une Académie des sciences, s'écria Martin; il se peut qu'il y ait là du bon. — Il y en aurait, dit Pococurante, si un seul des auteurs de ces fatras avait inventé seulement l'art de faire des épingles; mais il n'y a, dans tous ces livres, que de vains systèmes et pas une seule chose utile.

— Que de pièces de théâtre je vois là! dit Candide, en italien, en espagnol, en français! — Oui, dit le sénateur, il y en a trois mille, et pas trois douzaines de bonnes. Pour ces recueils de sermons, qui, tous ensemble, ne valent pas une page de Sénèque, et tous ces gros volumes de théologie, vous pensez bien que je ne les ouvre jamais, ni moi, ni personne. »

Martin aperçut des rayons chargés de livres anglais. « Je crois, dit-il, qu'un républicain doit se plaire à la plupart de ces ouvrages écrits si librement. — Oui, répondit Pococurante, il est beau d'écrire ce qu'on pense; c'est le privilège de l'homme. Dans toute notre Italie, on n'écrit que ce qu'on ne pense pas; ceux qui habitent la patrie des Césars et des Antonins n'osent avoir une idée sans la permission d'un jacobin[5]. Je serais content de la liberté qui inspire les génies anglais, si la passion et l'esprit de parti ne corrom-

1. *Odes* (I, 1) :

> *Quod si me lyricis vatibus inseres,*
> *Sublimi feriam sidera vertice.*

2. Voir nos Questions; 3. *Pro Rabirio* et *Pro Cluentio*. Ce ne sont pas les discours les plus importants de Cicéron; 4. Cicéron se rattache en général à la Nouvelle Académie, qui n'affirme rien. Mais il est surtout éclectique, et emprunte à toutes les écoles; 5. Religieux de l'ordre de Saint-Dominique, dont le couvent était placé sous l'invocation de Saint-Jacques.

paient pas tout ce que cette précieuse liberté a d'estimable. »

Candide, apercevant un Milton[1], lui demanda s'il ne regardait pas cet auteur comme un grand homme. « Qui ? dit Pococurante, ce barbare qui fait un long commentaire du premier chapitre de la *Genèse*, en dix livres de vers durs ? ce grossier imitateur des Grecs, qui défigure la création et qui, tandis que Moïse représente l'Être éternel produisant le monde par la parole, fait prendre un grand compas par le Messiah[2] dans une armoire du ciel pour tracer son ouvrage ? Moi, j'estimerais celui qui a gâté l'enfer et le diable du Tasse, qui déguise Lucifer tantôt en crapaud, tantôt en pygmée ; qui lui fait rebattre cent fois les mêmes discours, qui le fait disputer sur la théologie, qui, en imitant sérieusement l'invention comique des armes à feu de l'Arioste, fait tirer le canon dans le ciel par les diables ? Ni moi ni personne, en Italie, n'a pu se plaire à toutes ces tristes extravagances. Le mariage du Péché et de la Mort, et les couleuvres dont le Péché accouche, font vomir tout homme qui a le goût un peu délicat. Et sa longue description d'un hôpital n'est bonne que pour un fossoyeur. Ce poème obscur, bizarre et dégoûtant, fut méprisé à sa naissance ; je le traite aujourd'hui comme il fut traité dans sa patrie par les contemporains. Au reste, je dis ce que je pense, et je me soucie fort peu que les autres pensent comme moi. » Candide était affligé de ces discours : il respectait Homère, il aimait un peu Milton. « Hélas ! dit-il tout bas à Martin, j'ai bien peur que cet homme-ci n'ait un souverain mépris pour nos poètes allemands. — Il n'y aurait pas grand mal à cela, dit Martin. — Oh ! quel homme supérieur ! disait encore Candide entre ses dents, quel grand génie que ce Pococurante ! rien ne peut lui plaire. »

Après avoir fait ainsi la revue de tous les livres, ils descendirent dans le jardin. Candide en loua toutes les beautés. « Je ne sais rien de si mauvais goût, dit le maître ; nous n'avons ici que des colifichets ; mais je vais, dès demain, en faire planter un d'un dessin plus noble.

Quand les deux curieux eurent pris congé de Son Excellence : « Or çà, dit Candide à Martin, vous conviendrez

1. Ces appréciations sur Milton sont souvent reprises textuellement de l'*Essai sur la poésie épique* (ch. IX). Mais la sévérité de Voltaire s'est aggravée, et, après *Candide*, s'aggravera de plus en plus. Voir le jugement porté sur le *Paradis perdu* au chapitre XXXIV du *Siècle de Louis XIV* et l'article « *Épopée* » du *Dictionnaire philosophique* ; 2. Autre forme de *Messie*.

que voilà le plus heureux de tous les hommes, car il est au-dessus de tout ce qu'il possède. — Ne voyez-vous pas, dit Martin, qu'il est dégoûté de tout ce qu'il possède? Platon a dit, il y a longtemps, que les meilleurs estomacs ne sont pas ceux qui rebutent tous les aliments[1]. — Mais, dit Candide, n'y a-t-il pas du plaisir à tout critiquer, à sentir des défauts où les autres hommes croient voir des beautés? — C'est-à-dire, reprit Martin, qu'il y a du plaisir à n'avoir pas de plaisir? — Oh bien! dit Candide, il n'y a donc d'heureux que moi, quand je reverrai Mlle Cunégonde. — C'est toujours bien fait d'espérer », dit Martin.

Cependant les jours, les semaines s'écoulaient; Cacambo ne revenait point, et Candide était si abîmé dans sa douleur qu'il ne fit pas même réflexion que Paquette et frère Giroflée[2] n'étaient pas venus seulement le remercier.

CHAPITRE XXVI

D'un souper que Candide et Martin firent avec six étrangers, et qui ils étaient.

Un soir que Candide, suivi de Martin, allait se mettre à table avec les étrangers qui logeaient dans la même hôtellerie, un homme à visage couleur de suie l'aborda par derrière, et, le prenant par le bras, lui dit : « Soyez prêt à partir avec nous, n'y manquez pas. » Il se retourne, et voit Cacambo. Il n'y avait que la vue de Cunégonde qui pût l'étonner et lui plaire davantage. Il fut sur le point de devenir fou de joie. Il embrasse son cher ami. « Cunégonde est ici, sans doute? Où est-elle? Mène-moi vers elle, que je meure de joie avec elle! — Cunégonde n'est point ici, dit Cacambo, elle est à Constantinople. — Ah! ciel! à Constantinople! mais fût-elle à la Chine, j'y vole, partons. — Nous partirons après souper, reprit Cacambo; je ne peux vous en dire davantage; je suis esclave, mon maître m'attend; il faut que j'aille le servir à table; ne dites pas un mot; soupez et tenez-vous prêt. »

Candide, partagé entre la joie et la douleur, charmé d'avoir

1. M. Morize n'a rien trouvé dans Platon qui s'accorde avec ce passage. Voltaire ne confond-il pas Platon, qu'il connaît mal, avec Sénèque, qu'il connaît fort bien? « *Fastidientis stomachi est multa degustare.* » *C'est le fait d'un estomac blasé de goûter à beaucoup de choses* (*Lettres à Lucilius*, II); 2. *Paquette* et *Frère Giroflée* sont deux personnages épisodiques que nous avons mentionnés dans notre résumé de la page 50.

revu son agent fidèle, étonné de le voir esclave, plein de l'idée de retrouver sa maîtresse, le cœur agité, l'esprit bouleversé, se mit à table avec Martin, qui voyait de sang-froid toutes ces aventures, et avec six étrangers, qui étaient venus passer le carnaval à Venise.

Cacambo, qui versait à boire à l'un de ces six étrangers, s'approcha de l'oreille de son maître, sur la fin du repas, et lui dit : « Sire, Votre Majesté partira quand elle voudra, le vaisseau est prêt. » Ayant dit ces mots, il sortit. Les convives, étonnés, se regardaient sans proférer une seule parole, lorsqu'un autre domestique, s'approchant de son maître, lui dit : « Sire, la chaise de Votre Majesté est à Padoue, et la barque est prête. » Le maître fit un signe, et le domestique partit. Tous les convives se regardèrent encore, et la surprise commune redoubla. Un troisième valet, s'approchant aussi d'un troisième étranger, lui dit : « Sire, croyez-moi, Votre Majesté ne doit pas rester ici plus longtemps, je vais tout préparer; » et aussitôt il disparut.

Candide et Martin ne doutèrent pas alors que ce ne fût une mascarade du carnaval. Un quatrième domestique dit au quatrième maître : « Votre Majesté partira quand elle voudra », et sortit comme les autres. Le cinquième valet en dit aurant au cinquième maître. Mais le sixième valet parla différemment au sixième étranger qui était auprès de Candide; il lui dit : « Ma foi, sire, on ne veut plus faire crédit à Votre Majesté ni à moi non plus, et nous pourrions bien être coffrés cette nuit, vous et moi; je vais pourvoir à mes affaires; adieu. »

Tous les domestiques ayant disparu, les six étrangers, Candide et Martin, demeurèrent dans un profond silence. Enfin Candide le rompit : « Messieurs, dit-il, voilà une singulière plaisanterie. Pourquoi êtes-vous tous rois? pour moi, je vous avoue que ni moi ni Martin nous ne le sommes. »

Le maître de Cacambo prit alors gravement la parole, et dit en italien : « Je ne suis point plaisant, je m'appelle Achmet III[1]; j'ai été grand sultan plusieurs années; j'ai détrôné mon frère; mon neveu m'a détrôné; on a coupé le cou à mes vizirs; j'achève ma vie dans le vieux sérail; mon neveu le grand sultan Mahmoud me permet de voya-

1. Sultan ottoman qui succéda à Mustapha II en 1703. Détrôné par les janissaires en 1730, il mourut en 1736. (Voir *Essai sur les mœurs*, ch. CXCII).

ger quelquefois pour ma santé; et je suis venu passer le carnaval à Venise. »

Un jeune homme qui était auprès d'Achmet parla après lui, et dit : « Je m'appelle Ivan[1]; j'ai été empereur de toutes les Russies, j'ai été détrôné au berceau; mon père et ma mère ont été enfermés; on m'a élevé en prison; j'ai quelquefois la permission de voyager, accompagné de ceux qui me gardent; et je suis venu passer le carnaval à Venise. »

Le troisième dit : « Je suis Charles-Édouard[2], roi d'Angleterre; mon père m'a cédé ses droits au royaume; j'ai combattu pour les soutenir; on a arraché le cœur à huit cents de mes partisans, et on leur en a battu les joues; j'ai été mis en prison; je vais à Rome faire une visite au roi mon père, détrôné ainsi que moi et mon grand-père; et je suis venu passer le carnaval à Venise. »

Le quatrième prit alors la parole et dit : « Je suis roi des Polaques; le sort de la guerre m'a privé de mes États héréditaires[3]; mon père a éprouvé les mêmes revers; je me résigne à la Providence comme le sultan Achmet, l'empereur Ivan, et le roi Charles-Édouard, à qui Dieu donne[4] une longue vie; et je suis venu passer le carnaval à Venise. »

Le cinquième dit : « Je suis aussi roi des Polaques[5]; j'ai perdu mon royaume deux fois; mais la Providence m'a donné un autre État dans lequel j'ai fait plus de bien que tous les rois des Sarmates ensemble n'en ont jamais pu faire sur les bords de la Vistule. Je me résigne aussi à la Providence; et je suis venu passer le carnaval à Venise. »

Il restait au sixième monarque à parler. « Messieurs, dit-il, je ne suis pas si grand seigneur que vous; mais enfin j'ai été roi tout comme un autre; je suis Théodore[6], on m'a

1. *Ivan VI Antonowitch*, détrôné au profit d'Élisabeth, fille de Pierre le Grand. Il fut poignardé en 1762, sous Catherine II; **2.** *Charles-Edouard*, fils de Jacques Stuart et petit-fils de Jacques II (1720-1788). En 1745, il débarqua en Écosse pour reprendre le trône d'Angleterre, mais fut défait à Culloden (1746). Il revint en France, puis s'installa en Italie, où il mourut dans le dénuement. Jacques Stuart, dit *le Prétendant*, son père, détrôné comme lui, vécut à Rome et y mourut en 1766. Le père de ce dernier, Jacques II, avait été détrôné par le prince d'Orange en 1688. — M. Morize fait remarquer que certaines expressions de cette page sont à rapprocher du *Siècle de Louis XIV* (ch. XXIX et XXV) dont la rédaction est antérieure à *Candide*, et que, du reste, l'allusion à Charles-Édouard est d'actualité; **3.** Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne, chassé de ses États par Frédéric II en 1756. Son règne fut marqué par une profonde anarchie, que la Russie et la Prusse ne cessèrent d'entretenir (1735-1764); **4.** Subjonctif de souhait; **5.** *Stanislas Leczinski* (1677-1766), beau-père de Louis XV, perdit le trône de Pologne en 1709, puis, une seconde fois en 1735. Il reçut alors en compensation les duchés de Bar et de Lorraine. Il fit le bonheur de ses sujets, embellit Nancy, fonda des hôpitaux et des collèges, et reçut le titre de *Bienfaisant*. Voltaire, qui fut souvent son hôte, lui devait beaucoup de reconnaissance; **6.** *Le baron Théodore de Neuhof* (1690-1756), aventurier au service du baron de Gœtz, ministre de Charles XII, fut ensuite

élu roi en Corse; on m'a appelé *Votre Majesté*, et à présent à peine m'appelle-t-on *Monsieur;* j'ai fait frapper de la monnaie, et je ne possède pas un denier; j'ai eu deux secrétaires d'État et j'ai à peine un valet; je me suis vu sur un trône, et j'ai été longtemps à Londres en prison sur la paille; j'ai bien peur d'être traité de même ici, quoique je sois venu, comme Vos Majestés, passer le carnaval à Venise. »

Les cinq autres rois écoutèrent ce discours avec une noble compassion. Chacun d'eux donna vingt sequins[1] au roi Théodore pour avoir des habits et des chemises; Candide lui fit présent d'un diamant de deux mille sequins. « Quel est donc, disaient les cinq rois, cet homme qui est en état de donner cent fois autant que chacun de nous, et qui le donne? Êtes-vous roi aussi, monsieur? — Non, messieurs, et n'en ai nulle envie. »

Dans l'instant qu'on sortait de table, il arriva dans la même hôtellerie quatre altesses sérénissimes qui avaient aussi perdu leurs États par le sort de la guerre, et qui venaient passer le reste du carnaval à Venise; mais Candide ne prit pas seulement garde à ces nouveaux venus. Il n'était occupé que d'aller chercher sa chère Cunégonde à Constantinople.

CHAPITRE XXVII

Voyage de Candide à Constantinople.

Le fidèle Cacambo avait déjà obtenu du patron turc qui allait reconduire le sultan Achmet à Constantinople qu'il recevrait Candide et Martin sur son bord. L'un et l'autre s'y rendirent après s'être prosternés devant Sa misérable Hautesse. Candide, chemin faisant, disait à Martin : « Voilà pourtant six rois détrônés avec qui nous avons soupé! et encore dans ces six rois il y en a un à qui j'ai fait l'aumône. Peut-être y a-t-il beaucoup d'autres princes plus infortunés. Pour moi, je n'ai perdu que cent moutons, et je vole dans les bras de Cunégonde. Mon cher Martin, encore une fois, Pangloss avait raison, tout est

résident de l'empereur Charles VI à Florence. Il secourut les Corses révoltés contre Gênes, fut proclamé roi de Corse en 1736, mais dut s'enfuir quelques mois après. (Voir le chap. XL du *Siècle de Louis XIV*.)

1. *Sequins :* pièces d'or qui avaient cours en Orient et en Italie, et dont la valeur a beaucoup varié.

bien. — Je le souhaite, dit Martin. — Mais, dit Candide, voilà une aventure bien peu vraisemblable que nous avons eue à Venise. On n'avait jamais vu ni ouï conter que six rois détrônés soupassent ensemble au cabaret. — Cela n'est pas plus extraordinaire, dit Martin, que la plupart des choses qui nous sont arrivées. Il est très commun que des rois soient détrônés; et à l'égard de l'honneur que nous avons eu de souper avec eux, c'est une bagatelle qui ne mérite pas notre attention. Qu'importe avec qui l'on soupe, pourvu qu'on fasse bonne chère? »

A peine Candide fut-il dans le vaisseau qu'il sauta au cou de son ancien valet, de son ami Cacambo. « Eh bien! lui dit-il, que fait Cunégonde? est-elle toujours un prodige de beauté? m'aime-t-elle toujours? comment se porte-t-elle? Tu lui as sans doute acheté un palais à Constantinople?

— Mon cher maître, répondit Cacambo, Cunégonde lave les écuelles sur le bord de la Propontide[1], chez un prince qui a très peu d'écuelles; elle est esclave dans la maison d'un ancien souverain, nommé Ragotski[2], à qui le Grand Turc donne trois écus par jour dans son asile; mais, ce qui est bien plus triste, c'est qu'elle a perdu sa beauté, et qu'elle est devenue horriblement laide. — Ah! belle ou laide, dit Candide, je suis honnête homme, et mon devoir est de l'aimer toujours. Mais comment peut-elle être réduite à un état si abject avec les cinq ou six millions que tu avais emportés? — Bon, dit Cacambo, ne m'en a-t-il pas fallu donner deux au senor don Fernando d'Ibaraa, y Figueora, y Mascarenès, y Lampourdos, y Souza, gouverneur de Buenos-Ayres, pour avoir la permission de reprendre Mlle Cunégonde? Et un pirate ne nous a-t-il pas bravement dépouillés de tout le reste? Ce pirate ne nous a-t-il pas menés au cap de Matapan, à Milo, à Nicarie, à Samos, à Petra[3], aux Dardanelles, à Marmara, à Scutari? Cunégonde et la vieille servent chez ce prince dont je vous ai parlé, et moi je suis esclave du sultan détrôné. — Que d'épouvantables calamités enchaînées les unes aux autres! dit Candide. Mais, après tout, j'ai encore quelques diamants; je

1. Nom antique de la mer de Marmara; 2. Prince de Transylvanie. A l'instigation de la France, il excita les Hongrois à la révolte contre Léopold Ier, puis contre Joseph Ier. Il fut battu et mourut en Turquie (1735); 3. *Le Ccp de Matapan :* au sud du Péloponnèse. *Milo :* une des Cyclades. *Nicarie :* autrefois Icarie, aujourd'hui Nikaria, île de la mer Égée à l'ouest de Samos. *Samos :* île de l'archipel, dans les Sporades. *Petra :* ville de l'ancienne Arabie.

délivrerai aisément Cunégonde. C'est bien dommage qu'elle soit devenue si laide. »

Ensuite, se tournant vers Martin : « Que pensez-vous, dit-il, qui soit le plus à plaindre, de l'empereur Achmet, de l'empereur Ivan, du roi Charles-Édouard ou de moi? — Je n'en sais rien, dit Martin; il faudrait que je fusse dans vos cœurs pour le savoir. — Ah! dit Candide, si Pangloss était ici, il le saurait, et nous l'apprendrait. — Je ne sais, dit Martin, avec quelles balances votre Pangloss aurait pu peser les infortunes des hommes, et apprécier leurs douleurs. Tout ce que je présume, c'est qu'il y a des millions d'hommes sur la terre cent fois plus à plaindre que le roi Charles-Édouard, l'empereur Ivan, et le sultan Achmet. — Cela pourrait bien être », dit Candide.

On arriva en peu de jours sur le canal de la mer Noire. Candide commença par racheter Cacambo fort cher; et sans perdre de temps, il se jeta dans une galère, avec ses compagnons, pour aller sur le rivage de la Propontide chercher Cunégonde, quelque laide qu'elle pût être.

Il y avait dans la chiourme[1] deux forçats qui ramaient fort mal, et à qui le levanti patron[2] appliquait de temps en temps quelques coups de nerf de bœuf sur leurs épaules nues; Candide, par un mouvement naturel, les regarda plus attentivement que les autres galériens, et s'approcha d'eux avec pitié. Quelques traits de leurs visages défigurés lui parurent avoir un peu de ressemblance avec Pangloss et avec ce malheureux jésuite, ce baron, ce frère de Mlle Cunégonde. Cette idée l'émut et l'attrista. Il les considéra encore plus attentivement. « En vérité, dit-il à Cacambo, si je n'avais pas vu pendre maître Pangloss, et si je n'avais pas eu le malheur de tuer le baron, je croirais que ce sont eux qui rament dans cette galère. »

Au nom du baron et de Pangloss, les deux forçats poussèrent un grand cri, s'arrêtèrent sur leur banc, et laissèrent tomber leurs rames. Le levanti patron accourait sur eux, et les coups de nerf de bœuf redoublaient. « Arrêtez! arrêtez! seigneur, s'écria Candide; je vous donnerai tant d'argent que vous voudrez. — Quoi! c'est Candide! disait l'un des forçats. — Quoi! c'est Candide! disait l'autre. — Est-ce un songe? dit Candide; veillé-je? suis-je dans cette galère?

1. *Chiourme :* ensemble des forçats qui rament dans une galère (italien : *ciurma*); 2. « Commandant des soldats *(levanti)* des galères turques (d'après le *Journal Étranger*).

Est-ce là monsieur le baron que j'ai tué? Est-ce là maître Pangloss, que j'ai vu pendre?

— C'est nous-mêmes, c'est nous-mêmes, répondaient-ils. — « Quoi! c'est là ce grand philosophe? disait Martin. — Eh! monsieur le levanti patron, dit Candide, combien voulez-vous d'argent pour la rançon de M. Thunder-ten-tronckh, un des premiers barons de l'empire, et de M. Pangloss, le plus profond métaphysicien d'Allemagne? — Chien de chrétien, répondit le levanti patron, puisque ces deux chiens de forçats chrétiens sont des barons et des métaphysiciens, ce qui est sans doute une grande dignité dans leur pays, tu m'en donneras cinquante mille sequins[1]. — Vous les aurez, monsieur, ramenez-moi comme un éclair à Constantinople, et vous serez payé sur-le-champ. Mais non, menez-moi chez M[lle] Cunégonde. » Le levanti patron, sur la première offre de Candide, avait déjà tourné la proue vers la ville; et il faisait ramer plus vite qu'un oiseau ne fend les airs.

Candide embrassa cent fois le baron et Pangloss. « Et comment ne vous ai-je pas tué, mon cher baron? et mon cher Pangloss, comment êtes-vous en vie après avoir été pendu? et pourquoi êtes-vous tous deux aux galères en Turquie? — Est-il bien vrai que ma chère sœur soit dans ce pays? disait le baron. — Oui, répondait Cacambo. — Je revois donc mon cher Candide! » s'écriait Pangloss. Candide leur présentait Martin et Cacambo. Ils s'embrassaient tous; ils parlaient tous à la fois. La galère volait, ils étaient déjà dans le port. On fit venir un juif, à qui Candide vendit pour cinquante mille sequins un diamant de la valeur de cent mille, et qui lui jura par Abraham qu'il n'en pouvait donner davantage. Il paya incontinent la rançon du baron et de Pangloss. Celui-ci se jeta aux pieds de son libérateur, et les baigna de larmes; l'autre le remercia par un signe de tête, et lui promit de lui rendre cet argent à la première occasion. « Mais est-il bien possible que ma sœur soit en Turquie? disait-il. — Rien n'est si possible, reprit Cacambo, puisqu'elle écure la vaisselle chez un prince de Transylvanie.» On fit aussitôt venir deux juifs; Candide vendit encore des diamants; et ils repartirent tous dans une autre galère pour aller délivrer Cunégonde.

1. Voir p. 58, note 1.

Le baron et Pangloss racontent comment ils n'ont échappé miraculeusement à la mort que pour être ensuite entraînés dans des aventures désolantes, et finalement réduits au triste état de galériens. Pangloss, cependant, n'a pas renoncé à son optimisme. « Quand vous avez été pendu, disséqué, roué de coups, lui dit Candide, et que vous avez ramé aux galères, avez-vous toujours pensé que tout allait le mieux du monde? — Je suis toujours de mon premier sentiment, répondit Pangloss; car enfin je suis philosophe; il ne me convient pas de me dédire, Leibnitz ne pouvant avoir tort, et l'harmonie préétablie étant d'ailleurs la plus belle chose du monde, aussi bien que le plein et la matière subtile. »

CHAPITRE XXIX

Comment Candide retrouva Cunégonde et la vieille.

Pendant que Candide, le baron, Pangloss, Martin et Cacambo contaient leurs aventures, qu'ils raisonnaient sur les événements contingents ou non contingents de cet univers[1], qu'ils disputaient sur les effets et les causes, sur le mal moral et sur le mal physique, sur la liberté et la nécessité, sur les consolations que l'on peut éprouver lorsqu'on est aux galères en Turquie, ils abordèrent sur le rivage de la Propontide, à la maison du prince de Transylvanie. Les premiers objets qui se présentèrent furent Cunégonde et la vieille, qui étendaient des serviettes sur des ficelles pour les faire sécher.

Le baron pâlit à cette vue. Le tendre amant Candide, en voyant sa belle Cunégonde rembrunie, les yeux éraillés, la gorge sèche, les joues ridées, les bras rouges et écaillés, recula trois pas, saisi d'horreur, et avança ensuite par bon procédé[2]. Elle embrassa Candide et son frère; on embrassa la vieille; Candide les racheta toutes deux.

Il y avait une petite métairie dans le voisinage; la vieille proposa à Candide de s'en accommoder, en attendant que toute la troupe eût une meilleure destinée. Cunégonde ne savait pas qu'elle était enlaidie, personne ne l'en avait avertie : elle fit souvenir Candide de ses promesses avec un ton si absolu que le bon Candide n'osa pas la refuser. Il signifia

1. Il faut se représenter Voltaire lisant des paragraphes comme celui-ci : « La vérité des futurs contingents est déterminée, c'est-à-dire que les futurs contingents sont futurs, ou bien qu'ils seront, qu'ils arriveront, car il est aussi sûr que le futur sera qu'il est sûr que le passé a été. Aussi le contingent pour être futur n'est pas moins contingent, etc. » (Leibniz, édition de Jaucourt, I, 109). Cité par Morize; 2. Par politesse.

donc au baron qu'il allait se marier avec sa sœur. « Je ne souffrirai jamais, dit le baron, une telle bassesse de sa part, et une telle insolence de la vôtre; cette infamie ne me sera jamais reprochée : les enfants de ma sœur ne pourraient entrer dans les chapitres d'Allemagne[1]. Non, jamais ma sœur n'épousera qu'un baron de l'empire. » Cunégonde se jeta à ses pieds, et les baigna de larmes; il fut inflexible. « Maître fou, lui dit Candide, je t'ai réchappé des galères, j'ai payé ta rançon, j'ai payé celle de ta sœur; elle lavait ici des écuelles, elle est laide, j'ai la bonté d'en faire ma femme; et tu prétends encore t'y opposer! je te retuerais si j'en croyais ma colère. — Tu peux me tuer encore, dit le baron, mais tu n'épouseras pas ma sœur de mon vivant. »

CHAPITRE XXX

Conclusion.

Candide, dans le fond de son cœur, n'avait aucune envie d'épouser Cunégonde; mais l'impertinence extrême du baron le déterminait à conclure le mariage; et Cunégonde le pressait si vivement qu'il ne pouvait s'en dédire. Il consulta Pangloss, Martin, et le fidèle Cacambo. Pangloss fit un beau mémoire. Martin conclut à jeter le baron dans la mer; Cacambo décida qu'il fallait le rendre au levanti patron, et le remettre aux galères, après quoi on l'enverrait à Rome au père général par le premier vaisseau. L'avis fut trouvé fort bon; la vieille l'approuva; on n'en dit rien à sa sœur; la chose fut exécutée pour quelque argent, et on eut le plaisir d'attraper un jésuite, et de punir l'orgueil d'un baron allemand.

Il était tout naturel d'imaginer qu'après tant de désastres, Candide, marié avec sa maîtresse, et vivant avec le philosophe Pangloss, le philosophe Martin, le prudent Cacambo, et la vieille, ayant d'ailleurs rapporté tant de diamants de la patrie des anciens Incas, mènerait la vie du monde la plus agréable; mais il fut tant friponné par les juifs qu'il ne lui resta plus rien que sa petite métairie; sa femme, devenant tous les jours plus laide, devint acariâtre et insupportable : la vieille était infirme, et fut encore de plus mauvaise

1. Voir p. 27, note 1.

humeur que Cunégonde. Cacambo, qui travaillait au jardin, et qui allait vendre des légumes à Constantinople, était excédé de travail, et maudissait sa destinée. Pangloss était au désespoir de ne pas briller dans quelque université d'Allemagne. Pour Martin, il était fermement persuadé qu'on est également mal partout; il prenait les choses en patience. Candide, Martin et Pangloss disputaient quelquefois de métaphysique et de morale.

On voyait souvent passer sous les fenêtres de la métairie des bateaux chargés d'effendis, de bachas, de cadis[1], qu'on envoyait en exil à Lemnos, à Mitylène, à Erzeroum[2], on voyait venir d'autres cadis, d'autres bachas, d'autres effendis, qui prenaient la place des expulsés, et qui étaient expulsés à leur tour; on voyait des têtes proprement empaillées[3] qu'on allait présenter à la Sublime Porte. Ces spectacles faisaient redoubler les dissertations; et quand on ne disputait pas, l'ennui était si excessif que la vieille osa un jour leur dire : « Je voudrais savoir lequel est le pire, ou d'avoir une fesse coupée, de passer par les baguettes chez les Bulgares, d'être fouetté et pendu dans un autodafé, d'être disséqué, de ramer en galère, d'éprouver enfin toutes les misères par lesquelles nous avons tous passé, ou bien de rester ici à ne rien faire? — C'est une grande question », dit Candide.

Ce discours fit naître de nouvelles réflexions, et Martin surtout conclut que l'homme était né pour vivre dans les convulsions de l'inquiétude, ou dans la léthargie de l'ennui. Candide n'en convenait pas, mais il n'assurait rien. Pangloss avouait qu'il avait toujours horriblement souffert; mais, ayant soutenu une fois que tout allait à merveille, il le soutenait toujours, et n'en croyait rien.

Il y avait dans le voisinage un derviche[4] très fameux qui passait pour le meilleur philosophe de la Turquie; ils allèrent le consulter; Pangloss porta la parole, et lui dit : « Maître, nous venons vous prier de nous dire pourquoi un aussi étrange animal que l'homme a été formé. — De

1. *Effendi :* titre honorifique chez les Turcs, et qui signifie *seigneur.* — *Bacha* ou *pacha :* gouverneur de province. — *Cadi :* fonctionnaire musulman chargé de régler les contestations civiles et religieuses; 2. *Lemnos :* île de l'Archipel. — *Mitylène :* ancienne capitale de l'île de Lesbos. — *Erzeroum :* ville d'Arménie; 3. Guer, *Mœurs des Turcs* (II, 375) : « Si un gouverneur ambitieux forme des projets, le Grand seigneur demande sa tête. A moins que le Grand seigneur ne marque expressément qu'il veut avoir la tête du Pacha, on ne la coupe point : s'il l'exige, elle lui est apportée, et si c'est de loin, on en tire auparavant la cervelle, et *on la remplit de foin* » (Cité par Morize); 4. *Derviche* ou *dervis :* religieux musulman.

quoi te mêles-tu? lui dit le derviche; est-ce là ton affaire? — Mais, mon révérend père, dit Candide, il y a horriblement de mal sur la terre. — Qu'importe, dit le derviche, qu'il y ait du mal ou du bien? Quand sa Hautesse envoie un vaisseau en Égypte, s'embarrasse-t-elle si les souris qui sont dans le vaisseau sont à leur aise ou non[1]? — Que faut-il donc faire? dit Pangloss. — Te taire, dit le derviche[2]. — Je me flattais, dit Pangloss, de raisonner un peu avec vous des effets et des causes, du meilleur des mondes possibles, de l'origine du mal, de la nature de l'âme, et de l'harmonie préétablie. » Le derviche, à ces mots, leur ferma la porte au nez.

Pendant cette conversation, la nouvelle s'était répandue qu'on venait d'étrangler à Constantinople deux vizirs du banc et le muphti[3], et qu'on avait empalé plusieurs de leurs amis. Cette catastrophe faisait partout un grand bruit pendant quelques heures. Pangloss, Candide et Martin, en retournant à la petite métairie, rencontrèrent un bon vieillard qui prenait le frais à sa porte sous un berceau d'orangers. Pangloss, qui était aussi curieux que raisonneur, lui demanda comment se nommait le muphti qu'on venait d'étrangler. « Je n'en sais rien, répondit le bonhomme, et je n'ai jamais su le nom d'aucun muphti ni d'aucun vizir. J'ignore absolument l'aventure dont vous me parlez; je présume qu'en général ceux qui se mêlent des affaires publiques périssent quelquefois misérablement, et qu'ils le méritent; mais je ne m'informe jamais de ce qu'on fait à Constantinople; je me contente d'y envoyer vendre les fruits du jardin que je cultive. » Ayant dit ces mots, il fit entrer les étrangers dans sa maison; ses deux filles et ses deux fils leur présentèrent plusieurs sortes de sorbets qu'ils faisaient eux-mêmes, du kaïmak piqué d'écorces de cédrat confit, des oranges, des citrons, des limons[4], des ananas, des dattes, des pistaches, du café de Moka qui n'était point mêlé avec le mauvais café de Batavia et des îles. Après quoi les deux filles de ce bon musulman parfumèrent les barbes de Candide, de Pangloss et de Martin.

1. L'idée et l'image se trouvent plusieurs fois dans l'œuvre de Voltaire; 2. C'est la reprise textuelle d'une lettre à Élie Bertrand du 27 décembre 1757 : « Que faut-il donc faire? Rien; se taire, vivre en paix, et manger son pain à l'ombre de son figuier; laisser aller le monde comme il va... » (Note de Morize); 3. *Vizir du banc :* admis au conseil du sultan. — *Muphti* ou *mufti :* chef de la religion musulmane; 4. *Kaimak :* sorte de crème de lait. — *Cédrat :* variété de citron. — *Limon :* sorte de citron très juteux.

« Vous devez avoir, dit Candide au Turc, une vaste et magnifique terre? — Je n'ai que vingt arpents, répondit le Turc; je les cultive avec mes enfants; le travail éloigne de nous trois grands maux : l'ennui, le vice et le besoin. »

Candide, en retournant dans sa métairie, fit de profondes réflexions sur le discours du Turc. Il dit à Pangloss et à Martin :

« Ce bon vieillard me paraît s'être fait un sort bien préférable à celui des six rois avec qui nous avons eu l'honneur de souper.

— Les grandeurs, dit Pangloss, sont fort dangereuses, selon le rapport de tous les philosophes; car enfin Eglon, roi des Moabites[1], fut assassiné par Aod; Absalon fut pendu par les cheveux et percé de trois dards; le roi Nadab, fils de Jéroboam, fut tué par Baasa; le roi Ela, par Zambri; Ochosias, par Jéhu; Athalie, par Joïada; les rois Joachim, Jéchonias, Sédécias, furent esclaves. Vous savez comment périrent Crésus, Astyage, Darius, Denys de Syracuse, Pyrrhus, Persée, Annibal, Jugurtha, Arioviste, César, Pompée, Néron, Othon, Vitellius, Domitien, Richard II d'Angleterre, Édouard II, Henri VI, Richard III, Marie Stuart, Charles Ier, les trois Henri de France, l'empereur Henri IV? Vous savez... — Je sais aussi, dit Candide, qu'il faut cultiver notre jardin. — Vous avez raison, dit Pangloss, car, quand l'homme fut mis dans le jardin d'Éden, il y fut mis, *ut operaretur eum*[2] : pour qu'il travaillât; ce qui prouve que l'homme n'est pas né pour le repos. — Travaillons sans raisonner, dit Martin, c'est le seul moyen de rendre la vie supportable. »

Toute la petite société entra dans ce louable dessein; chacun se mit à exercer ses talents. La petite terre rapporta beaucoup. Cunégonde était, à la vérité, bien laide; mais elle devint une excellente pâtissière; Paquette broda; la vieille eut soin du linge. Il n'y eut pas jusqu'à frère Giroflée qui ne rendît service; il fit un très bon menuisier, et même devint honnête homme; et Pangloss disait quelquefois à Candide : « Tous les événements sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles; car enfin si vous n'aviez pas été chassé d'un beau château à grands coups de pied

1. Ces souvenirs bibliques semblent provenir de Don Calmet, *Dictionnaire de la Bible* et *Histoire de l'Ancien Testament ;* **2.** Pour le travailler.

dans le derrière pour l'amour de M[lle] Cunégonde, si vous n'aviez pas été mis à l'Inquisition, si vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied, si vous n'aviez pas donné un bon coup d'épée au baron, si vous n'aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d'Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédrats confits et des pistaches. — Cela est bien dit, répondit Candide, mais il faut cultiver notre jardin[1]. »

1. Depuis son installation aux *Délices*, Voltaire (Voir sa *Correspondance*) s'est fait *jardinier*. Il sème, il plante, il cultive son jardin et sa vigne. Le jardinage et l'agriculture sont à ses yeux le symbole du travail utile et sage. « Tout ce que nous avons de mieux à faire sur la terre, c'est de la cultiver ».



JEANNOT ET COLIN

1764

NOTICE

Ce qui se passait vers 1764-1767. — Politique : 1763 : *Traité de Paris. Fin de la guerre de Sept ans.* — 1764 : *Mort de Mme de Pompadour. Suppression de l'ordre des jésuites.* — 1765 : *Soulèvement de colonies anglaises d'Amérique* (*Protestation contre le timbre*). — 1766 : *Exécution de Lally-Tollendal. Supplice de La Barre.* — 1768 : *Annexion de la Corse.*

Littérature : 1764 : *J.-J. Rousseau à Motiers-Travers,* Lettres de la Montagne. *Beccaria :* les Délits et les Peines. *Ch. Bonnet :* Contemplation de la nature. — 1765 : *De Belloy :* le Siège de Calais, *tragédie. Sedaine :* le Philosophe sans le savoir. Encyclopédie : *tomes VIII à XVII. Réhabilitation de Calas. Séjour de Rousseau à l'île Saint-Pierre. Diderot :* Salon de 1765. — 1766 : *Robinet :* De la nature (*tomes III, IV, V*). — 1767 : *Marmontel :* Bélisaire. *Diderot :* Salon de 1767.

ART. — Peinture : *Boucher, Michel van Loo, Vien, Vernet, La Tour, Chardin, Greuze. Mort de Carle van Loo* (1765) *et de Nattier* (1766). *Débuts de Fragonard et d'Hubert Robert.* — Architecture : *Soufflot, Gabriel. Mort de Servandoni* (1766). — Sculpture : *Le Moyne, Falconet, Pigalle, Houdon. Mort de Bouchardon* (1765). — Musique : *Mort de Rameau* (1764). *Mozart à Paris* (1763-1764). *Gluck :* Alceste (*à Vienne* 1766). *Grétry :* le Huron (1768).

Publication et analyse. — *Jeannot et Colin,* comme *le Blanc et le Noir,* fait partie du volume qui parut en 1764 sous le titre de *Contes de Guillaume Vadé.*

Jeannot et Colin sont deux amis de collège que les préjugés sociaux ont séparés. Jeannot devient marquis et s'élève à une situation brillante. Colin, à l'abri de toute ambition, s'est fait dans le commerce une honnête aisance. La fortune de Jeannot s'écroule, et Colin, qui n'a pas oublié son ami, le sauve de la pauvreté.

C'est un conte édifiant, qui se ressent de la mode de simplicité et de vertu que J.-J. Rousseau avait contribué à répandre. Les *Contes moraux* de Marmontel, ami de Voltaire, avaient eu un très gros succès en 1761. Mais la vogue de ces contes, qui cherchaient à rendre la vertu aimable, allait bientôt susciter les historiettes moralisatrices de Berquin et de Mme de Genlis. Nous savons gré à Voltaire de n'être jamais tombé ici dans la déclamation ni dans la fadeur, et de nous avoir donné une leçon de morale appuyée sur une

étude très fine des frivolités ambitieuses de la vie mondaine en contraste avec la vie simple et laborieuse de ceux qui trouvent leur bonheur dans le travail ; une étude qui rappelle, par son côté universel et humain, le *Bourgeois gentilhomme* de Molière, et qui, par son côté actuel, fait écho à des discussions multiples relatées par les gazettes du temps sur les sottes prétentions des nobles, les bienfaits de l'éducation pratique, la dignité du commerce, l'utilité des métiers, etc.

En tout cas, dans cette année 1764 où la polémique échauffe singulièrement la bile du patriarche, nous sommes heureux de lire ces quelques pages pleines de sagesse malicieuse et d'ironie apaisée.



JEANNOT ET COLIN

Plusieurs personnes dignes de foi ont vu Jeannot et Colin[1] à l'école dans la ville d'Issoire[2], en Auvergne, ville fameuse dans tout l'univers par son collège et par ses chaudrons. Jeannot était fils d'un marchand de mulets très renommé; Colin devait le jour à un brave laboureur des environs, qui cultivait la terre avec quatre mulets, et qui, après avoir payé la taille, le taillon, les aides et gabelles, le sou pour livre, la capitation, et les vingtièmes[3], ne se trouvait pas puissamment riche au bout de l'année.

Jeannot et Colin étaient fort jolis pour des Auvergnats; ils s'aimaient beaucoup, et ils avaient ensemble de petites privautés, de petites familiarités dont on se ressouvient toujours avec agrément quand on se rencontre ensuite dans le monde.

Le temps de leurs études était sur le point de finir, quand un tailleur apporta à Jeannot un habit de velours à trois couleurs avec une veste de Lyon de fort bon goût; le tout était accompagné d'une lettre à monsieur de la Jeannotière. Colin admira l'habit, et ne fut point jaloux; mais Jeannot prit un air de supériorité qui affligea Colin. Dès ce moment, Jeannot n'étudia plus, se regarda au miroir, et méprisa tout le monde. Quelque temps après, un valet de chambre arrive en poste, et apporte une seconde lettre à monsieur le marquis de la Jeannotière : C'était un ordre de monsieur son père de faire venir monsieur son fils à Paris. Jeannot monta en chaise[4] en tendant la main à Colin avec un sourire de protection assez noble. Colin sentit son néant, et pleura. Jeannot partit dans toute la pompe de sa gloire.

1. Noms rustiques, qui reviennent fréquemment dans les paysanneries du théâtre (un opéra-comique de Monsigny, en 1764, à pour titre : *Rose et Colas*); 2. Aujourd'hui, chef-lieu d'arrondissement du Puy-de-Dôme, sur la Couze, affluent de l'Allier, dans la plaine fertile de la Limagne; 3. *Taille :* impôt sur le revenu (taille personnelle), impôt foncier (taille réelle). — *Taillon :* taille supplémentaire, très arbitrairement répartie, créée par Henri II. — *Aides :* impôt indirect sur les boissons. — *Gabelles :* la gabelle était primitivement un impôt sur le sel. Les *gabelles* désignent des impôts indirects sur les corporations, le tabac, le timbre, l'enregistrement, etc. — *Sou pour livre :* supplément d'impositions d'un sou par livre ou d'un vingtième du principal. — *Capitation :* impôt personnel, calculé sur le revenu individuel, très inégalement réparti. — *Vingtièmes :* impôts sur le revenu qui se superposaient, et dont pratiquement les roturiers supportaient tout le poids; 4. Chaise de poste.

Les lecteurs qui aiment à s'instruire doivent savoir que monsieur Jeannot, le père, avait acquis assez rapidement des biens immenses dans les affaires. Vous demandez comment on fait ces grandes fortunes? C'est parce qu'on est heureux. Monsieur Jeannot était bien fait, sa femme aussi, et elle avait encore de la fraîcheur. Ils allèrent à Paris pour un procès qui les ruinait, lorsque la fortune, qui élève et qui abaisse les hommes à son gré, les présenta à la femme d'un entrepreneur des hôpitaux des armées, homme d'un grand talent, et qui pouvait se vanter d'avoir tué plus de soldats en un an que le canon n'en fait périr en dix. Jeannot fut bientôt de part[1] dans l'entreprise; il entra dans d'autres affaires. Dès qu'on est dans le fil de l'eau, il n'y a qu'à se laisser aller; on fait sans peine une fortune immense. Les gredins qui, du rivage, vous regardent voguer à pleines voiles ouvrent des yeux étonnés; ils ne savent comment vous avez pu parvenir; ils vous envient au hasard, et font contre vous des brochures que vous ne lisez point. C'est ce qui arriva à Jeannot le père, qui fut bientôt monsieur de la Jeannotière, et qui, ayant acheté un marquisat au bout de six mois, retira de l'école monsieur le marquis son fils, pour le mettre à Paris dans le beau monde.

Colin, toujours tendre, écrivit une lettre de compliments à son ancien camarade, et lui fit ces lignes pour le congratuler. Le petit marquis ne lui fit point de réponse : Colin en fut malade de douleur.

Le père et la mère donnèrent d'abord un gouverneur au jeune marquis : ce gouverneur, qui était un homme de bel air et qui ne savait rien, ne put rien enseigner à son pupille. Monsieur voulait que son fils apprît le latin, madame ne le voulait pas. Ils prirent pour arbitre un auteur qui était célèbre alors par des ouvrages agréables. Il fut prié à dîner. Le maître de la maison commença par lui dire : « Monsieur, comme vous savez le latin, et que vous êtes un homme de la cour...

— Moi! monsieur, du latin! je n'en sais pas un mot, répondit le bel esprit, et bien m'en a pris : il est clair qu'on parle beaucoup mieux sa langue quand on ne partage pas son application entre elle et les langues étrangères. Voyez toutes nos dames : elles ont l'esprit plus agréable que les

1. Voir p. 79, note 1.

hommes; leurs lettres sont écrites avec cent fois plus de grâce; elles n'ont sur nous cette supériorité que parce qu'elles ne savent pas le latin.

— Eh! n'avais-je pas raison? dit madame. Je veux que mon fils soit un homme d'esprit, qu'il réussisse dans le monde; et vous voyez bien que, s'il savait le latin, il serait perdu. Joue-t-on, s'il vous plaît, la comédie et l'opéra en latin? plaide-t-on en latin, quand on a un procès? » Monsieur, ébloui de ces raisons, passa condamnation[1], et il fut conclu que le jeune marquis ne perdrait point son temps à connaître Cicéron, Horace et Virgile. « Mais qu'apprendra-t-il donc? car encore faut-il qu'il sache quelque chose; ne pourrait-on pas lui montrer[2] un peu de géographie? — A quoi cela lui servira-t-il? répondit le gouverneur. Quand monsieur le marquis ira dans ses terres, les postillons ne sauront-ils pas les chemins? ils ne l'égareront certainement pas. On n'a pas besoin d'un quart de cercle[3] pour voyager, et on va très commodément de Paris en Auvergne sans qu'il soit besoin de savoir sous quelle latitude on se trouve.

— Vous avez raison, répliqua le père; mais j'ai entendu parler d'une belle science, qu'on appelle, je crois, l'*astronomie*.

— Quelle pitié! repartit le gouverneur; se conduit-on par les astres dans ce monde? et faudra-t-il que monsieur le marquis se tue à calculer une éclipse, quand il la trouve à point nommé dans l'almanach[4], qui lui enseigne de plus les fêtes mobiles, l'âge de la lune, et celui de toutes les princesses de l'Europe? »

Madame fut entièrement de l'avis du gouverneur. Le petit marquis était au comble de la joie; le père était très indécis. « Que faudra-t-il donc apprendre à mon fils? disait-il.

— A être aimable, répondit l'ami que l'on consultait; et s'il sait les moyens de plaire, il saura tout : c'est un art qu'il apprendra chez madame sa mère sans que ni l'un ni l'autre se donnent la moindre peine. »

Madame, à ce discours, embrassa le gracieux ignorant, et lui dit : « On voit bien, monsieur, que vous êtes l'homme du

1. = Avoua son tort; 2. *Montrer*, dans la langue du XVIIe et du XVIIIe siècle, s'employait beaucoup plus qu'aujourd'hui dans le sens d'*enseigner* ; 3. Instrument formé de la quatrième partie d'un cercle et divisé en degrés, minutes, secondes; 4. *L'almanach* était, comme il l'est encore aujourd'hui dans nos campagnes, une petite encyclopédie pratique et amusante.

monde le plus savant; mon fils vous devra toute son éducation; je m'imagine pourtant qu'il ne serait pas mal qu'il sût un peu d'histoire.

— Hélas! madame, à quoi cela est-il bon? répondit-il. Il n'y a certainement d'agréable et d'utile que l'histoire du jour. Toutes les histoires anciennes, comme le disait un de nos beaux esprits[1], ne sont que des fables convenues; et, pour les modernes, c'est un chaos qu'on ne peut débrouiller. Qu'importe à monsieur votre fils que Charlemagne ait institué les douze pairs de France, et que son successeur ait été bègue[2]?

— Rien n'est mieux dit! s'écria le gouverneur : on étouffe l'esprit des enfants sous un amas de connaissances inutiles; mais de toutes les sciences, la plus absurde, à mon avis, et celle qui est la plus capable d'étouffer toute espèce de génie, c'est la géométrie. Cette science ridicule a pour objet des surfaces, des lignes et des points qui n'existent pas dans la nature. On fait passer en esprit cent mille lignes courbes entre un cercle et une ligne droite qui le touche, quoique, dans la réalité, on n'y puisse pas passer un fétu. La géométrie, en vérité, n'est qu'une mauvaise plaisanterie. »

Monsieur et madame n'entendaient pas trop ce que le gouverneur voulait dire; mais ils furent entièrement de son avis.

« Un seigneur comme monsieur le marquis, continua-t-il, ne doit pas se dessécher le cerveau dans ces vaines études. Si un jour il a besoin d'un géomètre[3] sublime pour lever le plan de ses terres, il les fera arpenter pour son argent. S'il veut débrouiller l'antiquité de sa noblesse, qui remonte aux temps les plus reculés, il enverra chercher un bénédictin. Il en est de même de tous les arts. Un jeune seigneur heureusement né n'est ni peintre, ni musicien, ni architecte, ni sculpteur; mais il fait fleurir tous ces arts en les encourageant par sa magnificence. Il vaut sans doute mieux les protéger que de les exercer; il suffit que monsieur le marquis ait du goût; c'est aux artistes à travailler pour lui; et c'est en quoi on a très grande raison de dire que les gens de qualité (j'entends ceux qui sont très riches) savent tout sans avoir rien appris[4], parce qu'en effet ils savent, à la longue, juger

1. Fontenelle; 2. Louis II le Bègue n'est pas le successeur direct de Charlemagne. Il succéda à son père Charles le Chauve en 877 et mourut en 879; 3. Le mot *géomètre* est pris ici au sens plus modeste d'arpenteur; 4. C'est le mot de Mascarille, à la scène IX des *Précieuses ridicules*.

de toutes les choses qu'ils commandent et qu'ils payent. »

L'aimable ignorant prit alors la parole et dit : « Vous avez très bien remarqué, madame, que la grande fin de l'homme est de réussir dans la société. De bonne foi, est-ce par les sciences qu'on obtient ce succès? S'est-on jamais avisé, dans la bonne compagnie, de parler de géométrie? Demande-t-on jamais à un honnête homme quel astre se lève aujourd'hui avec le soleil? S'informe-t-on, à souper, si Clodion le Chevelu[1] passa le Rhin?

— Non, sans doute! s'écria la marquise de la Jeannotière, que ses charmes avaient initiée quelquefois dans le beau monde; et monsieur mon fils ne doit point éteindre son génie par l'étude de tous ces fatras; mais, enfin, que lui apprendra-t-on? Car il est bon qu'un jeune seigneur puisse briller dans l'occasion, comme dit monsieur mon mari. Je me souviens d'avoir ouï dire à un abbé que la plus agréable des sciences était une chose dont j'ai oublié le nom, mais qui commence par un *b*.

— Par un *b*, madame? ne serait-ce point la botanique?

— Non, ce n'était point de botanique qu'il me parlait; elle commençait, vous dis-je, par un *b*, et finissait par un *on*.

— Ah! j'entends, madame, c'est le blason[2] : c'est, à la vérité, une science très profonde; mais elle n'est plus à la mode depuis qu'on a perdu l'habitude de faire peindre ses armes aux portières de son carrosse; c'était la chose du monde la plus utile dans un État bien policé. D'ailleurs cette étude serait infinie : il n'y a point, aujourd'hui, de barbier qui n'ait ses armoiries; et vous savez que tout ce qui devient commun est peu fêté. » Enfin, après avoir examiné le fort et le faible des sciences, il fut décidé que monsieur le marquis apprendrait à danser.

La nature, qui fait tout, lui avait donné un talent qui se développa bientôt avec un succès prodigieux : c'était de chanter agréablement des vaudevilles[3]. Les grâces de la jeunesse, jointes à ce don supérieur, le firent regarder comme le jeune homme de la plus grande espérance. Il fut aimé des femmes. Il pillait *Bacchus et l'Amour* dans un vaudeville, *la nuit et le jour* dans un autre, *les charmes et les alarmes* dans

1. Chef franc, battu par Aétius en 430; 2. Science des armoiries ou science héraldique; 3. Chansons gaies et satiriques, dont Olivier Basselin avait donné les premiers modèles au XVe siècle, dans le *Val-de-Vire*, d'où le nom qui leur est resté. Aujourd'hui le *vaudeville* est une comédie gaie, qui provoque le rire.

un troisième; mais, comme il y avait toujours dans ses vers quelques pieds de plus ou de moins qu'il ne fallait, il les faisait corriger moyennant vingt louis d'or par chanson; et il fut mis, dans l'*Année littéraire*[1], au rang des La Fare, des Chaulieu, des Hamilton, des Sarrasin[2] et des Voiture.

Madame la marquise crut alors être la mère d'un bel esprit, et donna à souper aux beaux esprits de Paris. La tête du jeune homme fut bientôt renversée; il acquit l'art de parler sans s'entendre, et se perfectionna dans l'habitude de n'être propre à rien. Quand son père le vit si éloquent, il regretta vivement de ne lui avoir pas fait apprendre le latin, car il lui aurait acheté une grande charge dans la robe. La mère, qui avait des sentiments plus nobles, se chargea de solliciter un régiment pour son fils : et en attendant, il fit l'amour. L'amour est quelquefois plus cher qu'un régiment. Il dépensa beaucoup, pendant que ses parents s'épuisaient encore davantage à vivre en grands seigneurs.

Une jeune veuve de qualité, leur voisine, qui n'avait qu'une fortune médiocre, voulut bien se résoudre à mettre en sûreté les grands biens de monsieur et de madame de La Jeannotière, en se les appropriant et en épousant le jeune marquis. Elle l'attira chez elle, se laissa aimer, lui fit entrevoir qu'il ne lui était pas indifférent, le conduisit par degrés, l'enchanta, le subjugua sans peine. Elle lui donnait tantôt des éloges, tantôt des conseils; elle devint la meilleure amie du père et de la mère. Une vieille voisine proposa le mariage; les parents, éblouis de la splendeur de cette alliance, acceptèrent avec joie la proposition : ils donnèrent leur fils unique à leur amie intime. Le jeune marquis allait épouser une femme qu'il adorait et dont il était aimé. Les amis de la maison le félicitaient; on allait rédiger les articles, en travaillant aux habits de noce et à l'épithalame[3].

Il était, un matin, aux genoux de la charmante épouse que l'amour, l'estime et l'amitié allaient lui donner; ils goûtaient, dans une conversation tendre et animée, les prémices de leur bonheur; ils s'arrangeaient pour mener une vie délicieuse, quand un valet de chambre de madame la

1. Le journal de Fréron, l'ennemi célèbre de Voltaire; 2. *La Fare* (1644-1712) et l'abbé de Chaulieu (1639-1720), poètes légers et épicuriens que Voltaire avait bien connus dans la société du Temple. — Hamilton (1646-1720), gentilhomme irlandais qui suivit les Stuarts en France, auteur des *Mémoires du comte de Gramont*. — *Sarrazin* ou *Sarasin* (1603-1654), historien et poète. — *Voiture* (1598-1648), le poète bel esprit de l'hôtel de Rambouillet; 3. Poème composé à la louange de deux époux.

mère arrive tout effaré : « Voici bien d'autres nouvelles, dit-il : des huissiers déménagent la maison de monsieur et de madame; tout est saisi par des créanciers; on parle de prise de corps, et je vais faire mes diligences[1] pour être payé de mes gages. — Voyons un peu, dit le marquis, ce que c'est que ça, ce que c'est que cette aventure-là. — Oui, dit la veuve; allez punir ces coquins-là, allez vite. » Il y court; il arrive à la maison : son père était déjà emprisonné; tous les domestiques avaient fui, chacun de leur côté, en emportant tout ce qu'ils avaient pu. Sa mère était seule, sans secours, sans consolation, noyée dans les larmes : il ne lui restait rien que le souvenir de sa fortune, de sa beauté, de ses fautes et de ses folles dépenses.

Après que le fils eut longtemps pleuré avec la mère, il lui dit enfin : « Ne nous désespérons pas; cette jeune veuve m'aime éperdument; elle est plus généreuse encore que riche, je réponds d'elle; je vole à elle et je vais vous l'amener. » Il retourne donc chez sa maîtresse : il la trouve tête à tête avec un jeune officier fort aimable. « Quoi! c'est vous! monsieur de La Jeannotière; que venez-vous faire ici? abandonne-t-on ainsi sa mère? Allez chez cette pauvre femme, et dites-lui que je lui veux toujours du bien : j'ai besoin d'une femme de chambre, et je lui donnerai la préférence. — Mon garçon, tu me parais assez bien tourné lui dit l'officier; si tu veux entrer dans ma compagnie, je te donnerai un bon engagement. »

Le marquis, stupéfait, la rage dans le cœur, alla chercher son ancien gouverneur, déposa ses douleurs dans son sein et lui demanda des conseils. Celui-ci lui proposa de se faire, comme lui, gouverneur d'enfants. « Hélas! je ne sais rien; vous ne m'avez rien appris, et vous êtes la première cause de mon malheur. » Et il sanglotait en lui parlant ainsi. « Faites des romans, lui dit un bel esprit qui était là : c'est une excellente ressource à Paris. »

Le jeune homme, plus désespéré que jamais, courut chez le confesseur de sa mère : c'était un théatin[2] très accrédité, qui ne dirigeait que les femmes de la première considération. Dès qu'il le vit, il se précipita sur lui. « Eh! mon Dieu! monsieur le marquis, où est votre carrosse? comment se

1. *Faire ses diligences :* apporter beaucoup de soin. Faire diligence signifie : se hâter;
2. L'ordre des Théatins avait été fondé en Italie (1524) par Gaétan de Tiene et Pierre Caraffa, archevêque de Théato.

porte la respectable madame la marquise votre mère? » Le pauvre malheureux lui conta le désastre de sa famille. A mesure qu'il s'expliquait, le théatin prenait une mine plus grave, plus indifférente, plus imposante. « Mon fils, voilà où Dieu vous voulait : les richesses ne servent qu'à corrompre le cœur. Dieu a donc fait la grâce à votre mère de la réduire à la mendicité? — Oui, monsieur. — Tant mieux, elle est sûre de son salut. — Mais, mon père, en attendant, n'y aurait-il pas moyen d'obtenir quelques secours dans ce monde? — Adieu, mon fils; il y a une dame de la cour qui m'attend. »

Le marquis fut prêt à s'évanouir. Il fut traité à peu près de même par tous ses amis, et apprit mieux à connaître le monde dans une demi-journée que dans tout le reste de sa vie.

Comme il était plongé dans l'accablement du désespoir, il vit avancer une chaise roulante, à l'antique, espèce de tombereau couvert, accompagné de rideaux de cuir, suivi de quatre charrettes énormes toutes chargées. Il y avait dans la chaise un jeune homme grossièrement vêtu : c'était un visage rond et frais, qui respirait la douceur et la gaieté. Sa petite femme, brune, et assez grossièrement agréable, était cahotée à côté de lui. La voiture n'allait pas comme le char d'un petit-maître : le voyageur eut tout le temps de contempler le marquis, immobile, abîmé dans sa douleur. « Eh! mon Dieu! s'écria-t-il, je crois que c'est là Jeannot! » A ce nom, le marquis lève les yeux, la voiture s'arrête. « C'est Jeannot lui-même! c'est Jeannot! » Le petit homme rebondi ne fait qu'un saut, et court embrasser son ancien camarade. Jeannot reconnut Colin; la honte et les pleurs couvrirent son visage. « Tu m'as abandonné, dit Colin; mais, tu as beau être grand seigneur, je t'aimerai toujours. » Jeannot, confus et attendri, lui conta, en sanglotant, une partie de son histoire. « Viens dans l'hôtellerie où je loge me conter le reste, lui dit Colin; embrasse ma petite femme, et allons dîner ensemble. »

Ils vont tous trois à pied, suivis du bagage. « Qu'est-ce donc que tout cet attirail? vous appartient-il? — Oui, tout est à moi et à ma femme. Nous arrivons du pays. Je suis à la tête d'une bonne manufacture de fer étamé et de cuivre. J'ai épousé la fille d'un riche négociant en ustensiles nécessaires aux grands et aux petits. Nous travaillons beaucoup, Dieu nous bénit. Nous n'avons point changé d'état, nous

sommes heureux. Nous aiderons notre ami Jeannot. Ne sois plus marquis : toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays; je t'apprendrai le métier : il n'est pas difficile; je te mettrai de part[1], et nous vivrons gaiement dans le coin de terre où nous sommes nés. »

Jeannot, éperdu, se sentait partagé entre la douleur et la joie, la tendresse et la honte; et il se disait tout bas : « Tous mes amis du bel air m'ont trahi, et Colin, que j'ai méprisé, vient seul à mon secours. Quelle instruction! » La bonté d'âme de Colin développe, dans le cœur de Jeannot, le germe du bon naturel, que le monde n'avait pas encore étouffé. Il sentit qu'il ne pouvait abandonner son père et sa mère. « Nous aurons soin de ta mère, dit Colin; et, quant à ton bonhomme[2] de père, qui est en prison, j'entends un peu les affaires; ses créanciers, voyant qu'il n'a plus rien, s'accommoderont pour peu de chose; je me charge de tout. » Colin fit tant, qu'il tira le père de prison, Jeannot retourna dans sa patrie avec ses parents, qui reprirent leur première profession. Il épousa une sœur de Colin, laquelle, étant de même humeur que le frère, le rendit très heureux. Et Jeannot le père, et Jeannotte la mère, et Jeannot le fils, virent que le bonheur n'est pas dans la vanité.

1. = Je t'admettrai à la participation aux bénéfices; 2. *Bonhomme* s'employait à l'époque classique dans le sens d'homme déjà âgé.



L'INGÉNU

1767

NOTICE

Publication et composition. — Nous avons peu de renseignements sur les circonstances de publication et de composition de ce conte. Selon toute vraisemblance, il a paru en août 1767[1]. Voltaire, dans sa *Correspondance*, y fait quelques allusions malignes, soit pour en renier la paternité, soit pour se plaindre qu'on en ait imprimé, sans son aveu, quelques feuilles incorrectes (*Lettres* du 22 août 1767 à Damilaville, du 18 et du 28 septembre 1767 à d'Argental, du 3 août et du 14 août 1767 à d'Alembert). En septembre 1767, une édition de *l'Ingénu* est supprimée par ordre de la censure. Mais cette mesure a pour résultat d'augmenter le succès et le prix du livre.

Analyse et personnages. — Un Huron, né de parents français au Canada, et devenu orphelin, débarque un jour à Saint-Malo où il retrouve sa famille. La franchise rude de ce jeune sauvage ne manque pas de heurter les préjugés de la société bretonne où le hasard l'a conduit. Il s'éprend de Mlle de Saint-Yves, qu'il épousera lorsqu'ayant été présenté à la cour, il sera nanti d'un état. Mais, à Paris et à Versailles, il est victime de son « ingénuité » et mis en prison. Au cours de sa captivité, il fait connaissance avec un janséniste nommé Gordon qui ne manque pas de philosophie, mais que la franchise et la raison naturelle du Huron embarrassent grandement. Le jeune sauvage s'instruit avec une rapidité étonnante. Mlle de Saint-Yves, ayant appris que son fiancé était en prison, accourt à Paris, se sacrifie pour obtenir sa libération, et meurt.

La partie romanesque ne nous touche pas. Les amours malheureuses de Mlle de Saint-Yves et du jeune sauvage, n'attendrissant point Voltaire, n'émeuvent guère le lecteur. L'intérêt de l'ouvrage est ailleurs. Il est dans la vérité de certains portraits et de certaines scènes, dans la saveur de certains croquis pris sur le vif, particulièrement dans les premiers chapitres, que nous donnons. L'arrivée soudaine de ce jeune Huron dans cette vieille famille bretonne esclave de ses traditions produit des effets que Voltaire note avec un art supérieur. Les questions posées à l'étranger, la sympathie qu'on lui porte et en même temps l'effarement que provoquent sa franchise imperturbable et son invincible logique, tout cela est d'un comique de qualité exquise. L'abbé de Kerkabon,

1. A Genève, chez Cramer.

Mlle de Kerkabon sa sœur, l'abbé de Saint-Yves, l'interrogant bailli, Mlle de Saint-Yves sont esquissés avec une sûreté de touche, une légèreté et une gaîté dont nous trouverons plus tard, dans les *Comédies* de Musset, de délicieux exemples. Quant au héros principal, il est le protagoniste habituel des contes de Voltaire, et promène par le monde les sentiments, les idées que l'auteur a voulu se donner. Mais il est plus vivant que Zadig et que Candide. Ce Huron qui piétine les préjugés et les bienséances a une jeunesse, une hardiesse, une fraîcheur qui font de lui autre chose que le compère d'une revue philosophique. Voltaire vieillissant s'est rafraîchi à une source qu'il avait jusque-là peu goûtée : la nature primitive mise à la mode par son ennemi Jean-Jacques.

Signification. — Cet *ingénu*, c'est bien en effet un de ces sauvages du Canada sur lesquels Voltaire ironise dans la lettre qu'en 1755 il adresse à Rousseau en réponse au *Discours sur l'inégalité*. C'est lui qui est indiscutablement le héros sympathique du conte, c'est lui qui critique notre société corrompue, nos faiblesses, nos hypocrisies, c'est lui, le primitif, qui fait le procès de notre vieille civilisation. Toutefois, il faut s'entendre sur l'intention de Voltaire : ce Huron n'est, après tout, qu'un demi-sauvage. Il a une facilité pour apprendre les langues et pour déchiffrer la Bible que Jean-Jacques Rousseau aurait sans doute réprouvée, et il est animé d'une curiosité intellectuelle dont Émile n'a jamais fait preuve. Et puis, il ne met pas en cause l'existence de la société, et ne doute nullement des agréments qu'elle procure; il n'en combat que les préjugés et les hypocrisies. C'est un Alceste ; non pas un Alceste à la Rousseau, hérissé contre l'état social, mais un Alceste à la Voltaire, un Alceste qui regarde, pour un moment, la société avec des yeux neufs, juge sévèrement les institutions sur lesquelles elle repose, et nous montre du doigt les réformes à accomplir. Notre Huron est au fond un réformateur de la société. C'est Voltaire qui, attentif aux moindres indications de la mode, s'est, pour un moment déguisé en sauvage, mais n'a nullement l'intention de le rester.

Sources. — Voltaire a certainement connu les *Lettres Iroquoises* de Maubert de Gouvest (1752). Un jeune sauvage, délégué par les Iroquois pour étudier la civilisation française, fait un séjour à Paris et note ses impressions. Il a la franchise de notre Huron, est enfermé comme lui à la Bastille, et reçoit en prison la visite d'un janséniste. On trouve dans l'*Histoire de la baronne de Luz*, de Charles Pinot-Duclos (1741), une situation romanesque assez semblable à celle de l'*Ingénu*. Enfin, sur les mœurs et la langue des Hurons, Voltaire a lu le *Grand Voyage au pays des Hurons, avec un Dictionnaire*, du P. Sagard Théodat (1632) et *Les Nouveaux Voyages de M. le baron de la Hontan* (1703-1715)[1].

1. Voir à ce sujet G, Chinard : *L'Amérique et le rêve exotique*, Paris, 1913, et W. R. Jones : *L'Ingénu*, Paris, Droz, 1936.

L'INGÉNU

Histoire véritable, tirée des manuscrits du P. Quesnel[1]

CHAPITRE PREMIER

Comment le prieur de Notre-Dame de la Montagne et Mademoiselle sa sœur rencontrèrent un Huron.

Un jour, saint Dunstan[2], irlandais de nation et saint de profession, partit d'Irlande sur une petite montagne qui vogua vers les côtes de France et arriva, par cette voiture, à la baie de Saint-Malo. Quand il fut à bord, il donna la bénédiction à sa montagne, qui lui fit de profondes révérences, et s'en retourna en Irlande par le même chemin qu'elle était venue.

Dunstan fonda un petit prieuré dans ces quartiers-là, et lui donna le nom de prieuré de la Montagne, qu'il porte encore, comme un chacun sait[3].

En l'année 1689, le 15 juillet au soir, l'abbé de Kerkabon, prieur de Notre-Dame de la Montagne, se promenait sur le bord de la mer avec Mlle de Kerkabon, sa sœur, pour prendre le frais. Le prieur, déjà un peu sur l'âge, était un très bon ecclésiastique, aimé de ses voisins. Ce qui lui avait donné surtout une grande considération, c'est qu'il était le seul bénéficier[4] du pays qu'on ne fût pas obligé de porter dans son lit quand il avait soupé avec ses confrères. Il savait assez honnêtement de théologie; et, quand il était las de lire saint Augustin, il s'amusait avec Rabelais : aussi tout le monde disait du bien de lui.

Mlle de Kerkabon, qui n'avait jamais été mariée, quoi-

1. *Le P. Pasquier Quesnel* (1634-1719), théologien janséniste, auteur des *Réflexions morales sur le Nouveau Testament* (1671), dont cent une propositions furent condamnées par la fameuse bulle *Unigenitus* ; 2. *Saint Dunstan* (924-988). Il fut archevêque de Cantorbéry. (Voir *Voltaire*, Questions sur les Miracles, « XIIe Lettre »); 3. Les mots « comme chacun sait » nous avertissent que le prieuré n'a jamais existé. En tout cas, nous sommes à l'embouchure de la Rance, sur la rive droite, entre Saint-Malo et Saint-Servan; 4. *Bénéficier :* celui qui possède un bénéfice ecclésiastique.

qu'elle eût grande envie de l'être, conservait de la fraîcheur à l'âge de quarante-cinq ans. Son caractère était bon et sensible! elle aimait le plaisir et était dévote.

Le prieur disait à sa sœur, en regardant la mer : « Hélas : c'est ici que s'embarqua notre pauvre frère avec notre chère belle-sœur Mme de Kerkabon, sa femme, sur la frégate *l'Hirondelle*, en 1669, pour aller servir en Canada[1]. S'il n'avait pas été tué, nous pourrions espérer de le revoir encore.

— Croyez-vous, disait Mlle de Kerkabon, que notre belle-sœur ait été mangée par les Iroquois[2], comme on nous l'a dit? — Il est certain que, si elle n'avait pas été mangée, elle serait revenue au pays... Je la pleurerai toute ma vie... C'était une femme charmante; et notre frère, qui avait beaucoup d'esprit, aurait fait assurément une grande fortune. »

Comme ils s'attendrissaient l'un et l'autre à ce souvenir, ils virent entrer dans la baie de Rance un petit bâtiment qui arrivait avec la marée : c'étaient des Anglais qui venaient vendre quelques denrées de leur pays. Ils sautèrent à terre, sans regarder M. le prieur, ni Mlle sa sœur, qui fut très choquée du peu d'attention qu'on avait pour elle.

Il n'en fut pas de même d'un jeune homme très bien fait, qui s'élança d'un saut par-dessus la tête de ses compagnons, et se trouva vis-à-vis[3] mademoiselle. Il lui fit un signe de tête, n'étant pas dans l'usage de[4] faire la révérence. Sa figure et son ajustement attirèrent les regards du frère et de la sœur. Il était nu-tête et nu-jambes, les pieds chaussés de petites sandales, le chef orné de longs cheveux en tresses, un petit pourpoint qui serrait une taille fine et dégagée, l'air martial et doux. Il tenait dans sa main une petite bouteille d'eau des Barbades[5], et dans l'autre une espèce de bourse dans laquelle était un globe[6] et de très bon biscuit de mer[7]. Il parlait français fort intelligiblement. Il présenta de son eau des Barbades à Mlle de Kerkabon et à monsieur son frère; il en but avec eux; il leur en fit reboire encore, et cela d'un air si simple et si naturel, que le frère et la sœur en

1. La France s'était établie au Canada sous Henri IV. Vers 1669, voyageurs, missionnaires, marchands découvraient le Mississipi (le voyage de Marquette est de 1671). La Louisiane allait être fondée; **2.** Indiens Peaux-Rouges qui occupaient la vallée de l'Ohio et les rives des lacs Érié et Ontario; **3.** On dit plus couramment et sans doute plus correctement *vis à vis de*. Mais Voltaire a toujours soutenu que *vis-à-vis de* était incorrect; **4.** = N'ayant pas l'habitude de. L'expression n'est pas fréquente; **5.** Eau-de-vie fabriquée dans une île des Antilles appelée la Barbade; **6.** *Globe :* un gobelet pour boire; **7.** *Biscuit de mer :* galette dure dont on fait provision pour les voyages en mer.

furent charmés. Ils lui offrirent leurs services, en lui demandant qui il était et où il allait. Le jeune homme leur répondit qu'il n'en savait rien, qu'il était curieux, qu'il avait voulu voir comment les côtes de France étaient faites, qu'il était venu et allait s'en retourner.

M. le prieur, jugeant à son accent qu'il n'était pas Anglais, prit la liberté de lui demander de quel pays il était. « Je suis Huron[1] », lui répondit le jeune homme.

M[lle] de Kerkabon, étonnée et enchantée de voir un Huron qui lui avait fait des politesses, pria le jeune homme à souper; il ne se fit pas prier deux fois, et tous trois allèrent de compagnie au prieuré de Notre-Dame de la Montagne.

La courte et ronde demoiselle le regardait de tous ses petits yeux, et disait de temps en temps au prieur : « Ce grand garçon-là a un teint de lis et de rose!... Qu'il a une belle peau pour un Huron! — Vous avez raison, ma sœur », disait le prieur. Elle faisait cent questions coup sur coup, et le voyageur répondait toujours fort juste.

Le bruit se répandit bientôt qu'il y avait un Huron au prieuré. La bonne compagnie du canton s'empressa d'y venir souper. L'abbé de Saint-Yves y vint avec M[lle] sa sœur, jeune bassebrette[2] fort jolie et très bien élevée. Le bailli[3], le receveur des tailles et leurs femmes furent du souper. On plaça l'étranger entre M[lle] de Kerkabon et M[lle] de Saint-Yves. Tout le monde le regardait avec admiration; tout le monde lui parlait et l'interrogeait à la fois; le Huron ne s'en émouvait pas, il semblait qu'il eût pris pour sa devise celle de milord Bolingbroke[4] : *Nihil admirari*[5]. Mais, à la fin, excédé de tant de bruit, il leur dit, avec assez de douceur, mais avec un peu de fermeté : « Messieurs, dans mon pays, on parle l'un après l'autre : comment voulez-vous que je vous réponde, quand vous m'empêchez de vous entendre? » La raison fait toujours rentrer les hommes en eux-mêmes pour quelques moments : il se fit un grand silence. M. le bailli, qui s'emparait toujours des étrangers dans quelque

1. *Les Hurons* étaient une tribu de Peaux-Rouges qui se rattachait à la famille des Iroquois; 2. = Basse-Bretonne; 3. = Officier d'épée ou de robe qui rendait la justice au nom du roi ou d'un seigneur; 4. *Bolingbroke* (1678-1751) : homme d'état anglais et écrivain philosophe. Il s'était réfugié en France après la paix d'Utrecht dont il avait été le principal auteur et était rentré ensuite en Angleterre en 1723 pour y lutter contre le ministère Walpole. Voltaire l'avait beaucoup connu, tant en France qu'en Angleterre; 5. *Nihil* ou *Nil admirari* : ne s'étonner de rien. Maxime attribuée à Pythagore et adoptée par toutes les philosophies antiques. C'est elle qui sert de thème à une célèbre épître d'Horace (I, VI, 1) dans laquelle il prêche la modération. Il va sans dire que stoïciens et épicuriens l'interprètent différemment.

maison qu'il se trouvât, et qui était le plus grand questionneur de la province, lui dit, en ouvrant la bouche d'un demipied : « Monsieur, comment vous nommez-vous ? — On m'a toujours appelé l'Ingénu, reprit le Huron, et on m'a confirmé ce nom en Angleterre, parce que je dis toujours naïvement ce que je pense, comme je fais tout ce que je veux.

— Comment, étant né Huron, avez-vous pu, monsieur, venir en Angleterre ? — C'est qu'on m'y a mené : j'ai été fait, dans un combat, prisonnier par les Anglais, après m'être assez bien défendu ; et les Anglais, qui aiment la bravoure, parce qu'ils sont braves et qu'ils sont aussi honnêtes que nous, m'ayant proposé de me rendre à mes parents ou de venir en Angleterre, j'acceptai le dernier parti, parce que, de mon naturel, j'aime passionnément à voir du pays.

— Mais, monsieur, dit le bailli avec son ton imposant, comment avez-vous pu ainsi abandonner père et mère ? — C'est que je n'ai jamais connu ni père, ni mère », dit l'étranger. La compagnie s'attendrit, et tout le monde répétait : *Ni père, ni mère !* — Nous lui en servirons ! dit la maîtresse de la maison à son frère le prieur... Que ce monsieur le Huron est intéressant !... » L'Ingénu la remercia avec une cordialité noble et fière, et lui fit comprendre qu'il n'avait besoin de rien.

« Je m'aperçois, monsieur l'Ingénu, dit le grave bailli, que vous parlez mieux français qu'il n'appartient à un Huron. — Un Français, dit-il, que nous avions pris, dans ma grande jeunesse, en Huronie, et pour qui je conçus beaucoup d'amitié, m'enseigna sa langue : j'apprends très vite ce que je veux apprendre... J'ai trouvé, en arrivant à Plymouth, un de vos Français réfugiés, que vous appelez *huguenots*[1], je ne sais pourquoi : il m'a fait faire quelques progrès dans la connaissance de votre langue ; et, dès que j'ai pu m'exprimer intelligiblement, je suis venu voir votre pays, parce que j'aime assez les Français... quand ils ne font pas trop de questions. »

L'abbé de Saint-Yves, malgré ce petit avertissement, lui demanda laquelle des trois langues lui plaisait davantage, la huronne, l'anglaise ou la française. « La huronne, sans contredit, répondit l'Ingénu. — Est-il possible ? s'écria M[lle] de Kerkabon... J'avais toujours cru que le français

1. *Les huguenots* réfugiés en Angleterre après la révocation de l'Édit de Nantes (1685). L'émigration avait commencé en 1681.

était la plus belle de toutes les langues après le bas-breton. »

Alors ce fut à qui demanderait à l'Ingénu comment on disait, en huron : du tabac, et il répondait : *taya ;* comment on disait : manger, et il répondait : *essenten*[1].

M. le prieur, qui avait dans sa bibliothèque la grammaire huronne, dont le révérend P. Sagard Théodat, récollet,[2] fameux missionnaire, lui avait fait présent, sortit de table un moment pour l'aller consulter. Il revint tout haletant de tendresse et de joie; il reconnut l'Ingénu pour un vrai Huron. On disputa un peu sur la multiplicité des langues, et on convint que, sans l'aventure de la tour de Babel, toute la terre aurait parlé français.

L'interrogant[3] bailli, qui, jusque-là, s'était défié un peu du personnage, conçut pour lui un profond respect : il lui parla avec plus de civilité qu'auparavant, de quoi l'Ingénu ne s'aperçut pas.

L'impitoyable bailli, qui ne pouvait réprimer sa fureur de questionner, poussa enfin la curiosité jusqu'à s'informer de quelle religion était M. le Huron : s'il avait choisi la religion anglicane, ou la gallicane, ou la huguenote. « Je suis de ma religion, dit-il, comme vous de la vôtre. — Hélas! s'écria la Kerkabon, je vois bien que ces malheureux Anglais n'ont pas seulement songé à le baptiser. — Eh! mon Dieu! disait Mlle de Saint-Yves, comment se fait-il que les Hurons ne soient pas catholiques? est-ce que les révérends pères jésuites[4] ne les ont pas tous convertis? » L'Ingénu l'assura que dans son pays on ne convertissait personne; que jamais un vrai Huron n'avait changé d'opinion, et que même il n'y avait point dans sa langue de terme qui signifiât *inconstance.* Ces derniers mots plurent extrêmement à Mlle de Saint-Yves.

« Nous le baptiserons! nous le baptiserons! disait la Kerkabon à M. le prieur. Vous en aurez l'honneur, mon cher frère; je veux absolument être sa marraine; M. l'abbé de Saint-Yves le présentera sur les fonts; ce sera une cérémonie bien brillante; il en sera parlé dans toute la Basse-Bretagne et cela nous fera un honneur infini. » Toute la compagnie

1. « Tous ces mots sont en effet hurons » (*Note de Voltaire*); 2. *Le P. Gabriel Sagard Théodat* s'était embarqué en 1623 pour aller évangéliser les Hurons. Il avait écrit un livre dont Voltaire s'est servi (v. notice, p. 82) — Un *récollet* est un religieux réformé (*recollectus*) de l'ordre de Saint-François; 3. *Interrogant :* qui a la manie d'interroger; 4. On sait que les jésuites étaient grands missionnaires et grands convertisseurs. L'ordre etait supprimé en France depuis 1764.

seconda la maîtresse de la maison : tous les convives criaient : « Nous le baptiserons! » L'Ingénu répondit qu'en Angleterre on laissait vivre les gens à leur fantaisie; il témoigna que la proposition ne lui plaisait point du tout, et que la loi des Hurons valait, pour le moins, la loi des Bas-Bretons; enfin il dit qu'il repartait le lendemain. On acheva de vider sa bouteille d'eau des Barbades, et chacun s'alla coucher.

Quand on eut reconduit l'Ingénu dans sa chambre, Mlle de Kerkabon et son amie Mlle de Saint-Yves ne purent se tenir de regarder par le trou d'une large serrure, pour voir comment dormait un Huron : elles virent qu'il avait étendu la couverture du lit sur le plancher, et qu'il reposait dans la plus belle attitude du monde.

CHAPITRE II

Le Huron, nommé l'Ingénu, reconnu de ses parents.

L'Ingénu, selon sa coutume, s'éveilla avec le soleil, au chant du coq, qu'on appelle, en Angleterre et en Huronie, *la trompette du jour*[1]. Il n'était pas comme la bonne compagnie, qui languit dans un lit oiseux jusqu'à ce que le soleil ait fait la moitié de son tour, qui ne peut ni dormir ni se lever, qui perd tant d'heures précieuses dans cet état mitoyen entre la vie et la mort, et qui se plaint encore que la vie est trop courte.

Il avait déjà fait deux ou trois lieues, il avait tué trente pièces de gibier à balle seule, lorsqu'en rentrant il trouva M. le prieur de Notre-Dame de la Montagne et sa discrète sœur se promenant en bonnet de nuit, dans leur petit jardin. Il leur présenta toute sa chasse, et, en tirant de sa chemise une espèce de petit talisman qu'il portait toujours à son cou, il les pria de l'accepter en reconnaissance de leur bonne réception. « C'est ce que j'ai de plus précieux, leur dit-il; on m'a assuré que je serais toujours heureux tant que je porterais ce petit brimborion[2] sur moi; et je vous le donne, afin que vous soyez toujours heureux. »

Le prieur et mademoiselle sourirent avec attendrissement de la naïveté de l'Ingénu : ce présent consistait en deux

1. Souvenir de Shakespeare (Hamlet, acte I, sc. I); 2. *Brimborion :* chose de peu de valeur (Littré fait venir le mot de *breviarium*).

petits portraits assez mal faits, attachés ensemble avec une courroie fort grasse.

Mlle de Kerkabon lui demanda s'il y avait des peintres en Huronie. « Non, dit l'Ingénu : cette rareté me vient de ma nourrice. Son mari l'avait eue par conquête, en dépouillant quelques Français du Canada qui nous avaient fait la guerre... C'est tout ce que j'en ai su. »

Le prieur regardait attentivement ces portraits; il changea de couleur, il s'émut, ses mains tremblèrent. « Par Notre-Dame de la Montagne! s'écria-t-il, je crois que voilà le visage de mon frère le capitaine et de sa femme! » Mademoiselle, après les avoir considérés avec la même émotion, en jugea de même. Tous deux étaient saisis d'étonnement et d'une joie mêlée de douleur; tous deux s'attendrissaient; tous deux pleuraient; leur cœur palpitait; ils poussaient des cris; ils s'arrachaient les portraits; chacun d'eux les prenait et les rendait vingt fois en une seconde; ils dévoraient des yeux les portraits et le Huron; ils lui demandaient l'un après l'autre, et tous deux à la fois, en quel lieu, en quel temps, comment ces miniatures[1] étaient tombées entre les mains de sa nourrice; ils rapprochaient, ils comptaient les temps depuis le départ du capitaine; ils se souvenaient d'avoir eu nouvelle qu'il avait été jusqu'au pays des Hurons, et que, depuis ce temps, ils n'en avaient jamais entendu parler.

L'Ingénu leur avait dit qu'il n'avait connu ni père ni mère. Le prieur, qui était homme de sens, remarqua que l'Ingénu avait un peu de barbe; il savait très bien que les Hurons n'en ont point. « Son menton est cotonné, il est donc fils d'un homme d'Europe... Mon frère et ma belle-sœur ne parurent plus après l'expédition contre les Hurons, en 1669[2]... Mon neveu devait être alors à la mamelle. La nourrice huronne lui a sauvé la vie et lui a servi de mère. » Enfin, après cent questions et cent réponses, le prieur et sa sœur conclurent que le Huron était leur propre neveu. Ils l'embrassaient en versant des larmes; et l'Ingénu riait, ne pouvant s'imaginer qu'un Huron fût neveu d'un prieur bas-breton.

Toute la compagnie descendit. M. de Saint-Yves, qui

1. La *miniature* est d'abord la lettre dessinée en rouge, avec du *minium*, sur les anciens manuscrits. C'est ensuite toute espèce de peinture de petite dimension exécutée avec une délicatesse particulière. 2. L'histoire ne mentionne rien de pareil à cette date.

était grand physionomiste, compara les deux portraits avec le visage de l'Ingénu; il fit très habilement remarquer qu'il avait les yeux de sa mère, le front et le nez de feu M. le capitaine de Kerkabon, et des joues qui tenaient de l'un et de l'autre.

Mlle de Saint-Yves, qui n'avait jamais vu le père ni la mère, assura que l'Ingénu leur ressemblait parfaitement. Ils admiraient tous la Providence et l'enchaînement des événements de ce monde[1]. Enfin, on était si persuadé, si convaincu de la naissance de l'Ingénu, qu'il consentit lui-même à être neveu de M. le prieur, en disant qu'il aimait autant l'avoir pour oncle qu'un autre.

On alla rendre grâce à Dieu dans l'église de Notre-Dame de la Montagne, tandis que le Huron, d'un air indifférent, s'amusait à boire dans la maison.

Les Anglais qui l'avaient amené, et qui étaient prêts à mettre à la voile, vinrent lui dire qu'il était temps de partir. « Apparemment[2], leur dit-il, que vous n'avez pas retrouvé vos oncles et vos tantes... Je reste ici... Retournez à Plymouth : je vous donne toutes mes hardes; je n'ai plus besoin de rien au monde, puisque je suis le neveu d'un prieur. » Les Anglais mirent à la voile, en se souciant fort peu que l'Ingénu eût des parents ou non en Basse-Bretagne.

Après que l'oncle, la tante et la compagnie eurent chanté le *Te Deum*[3]; après que le bailli eut encore accablé l'Ingénu de questions; après qu'on eut épuisé tout ce que l'étonnement, la joie, la tendresse peuvent faire dire, le prieur de la Montagne et l'abbé de Saint-Yves conclurent à faire baptiser l'Ingénu au plus vite. Mais il n'en était pas d'un grand Huron de vingt-deux ans comme d'un enfant qu'on régénère sans qu'il en sache rien. Il fallait l'instruire, et cela paraissait difficile; car l'abbé de Saint-Yves supposait qu'un homme qui n'était pas né en France n'avait pas le sens commun.

Le prieur fit observer à la compagnie que si en effet M. l'Ingénu, son neveu, n'avait pas eu le bonheur de naître en Basse-Bretagne, il n'en avait pas moins d'esprit; qu'on en pouvait juger par toutes ses réponses, et que, sûrement, la nature l'avait beaucoup favorisé tant du côté paternel que du maternel.

1. Comme Pangloss et les leibniziens. (Voir *Candide*); 2. Voir p. 20, note 3; 3. Cantique d'action de grâces qui commence par les mots *Te deum laudamus* : « Seigneur, nous te louons ».

On lui demanda d'abord s'il avait jamais lu quelque livre. Il dit qu'il avait lu Rabelais traduit en anglais, et quelques morceaux de Shakespeare, qu'il savait par cœur; qu'il avait trouvé ces livres chez le capitaine de vaisseau qui l'avait amené de l'Amérique à Plymouth, et qu'il en était fort content. Le bailli ne manqua pas de l'interroger sur ces livres. « Je vous avoue, dit l'Ingénu, que j'ai cru en deviner quelque chose, et que je n'ai pas entendu le reste. »

L'abbé de Saint-Yves, à ces discours, fit réflexion que c'était ainsi que lui-même avait toujours lu, et que la plupart des hommes ne lisaient guère autrement. « Vous avez sans doute lu la *Bible?* dit-il au Huron. — Point du tout, monsieur l'abbé : elle n'était pas parmi les livres de mon capitaine... je n'en ai jamais entendu parler. — Voilà comme sont ces maudits Anglais! criait Mlle de Kerkabon; ils feront plus de cas d'une pièce de Shakespeare, d'un plum-pudding[1] et d'une bouteille de rhum que du Pentateuque[2]! Aussi n'ont-ils jamais converti personne en Amérique... Certainement ils sont maudits de Dieu, et nous leur prendrons la Jamaïque et la Virginie avant qu'il soit peu de temps[3]. »

Quoi qu'il en soit, on fit venir le plus habile tailleur de Saint-Malo pour habiller l'Ingénu de pied en cap. La compagnie se sépara. Le bailli alla faire ses questions ailleurs. Mlle de Saint-Yves, en partant, se retourna plusieurs fois pour regarder l'Ingénu; et il lui fit des révérences plus profondes qu'il n'en avait jamais fait à personne en sa vie.

Le bailli, avant de prendre congé, présenta à Mlle de Saint-Yves un grand nigaud de fils qui sortait du collège; mais à peine le regarda-t-elle, tant elle était occupée de la politesse du Huron.

1. Voltaire prend un malin plaisir à associer Shakespeare et les plum-pudding. (Voir notre *Voltaire, Œuvres critiques et poétiques*, p. 60). On sait qu'après avoir fait connaître le génie de Shakespeare aux Français dans les *Lettres philosophiques*, Voltaire, inquiet des succès qu'obtenait en France le théâtre du grand dramaturge anglais, grâce aux traductions de Laplace et de Letourneur et aux adaptations de Ducis, regretta les éloges qu'il lui avait donnés et l'accabla de ses sarcasmes; 2. Le *Pentateuque* comprend les cinq premiers livres de l'Ancien Testament : *la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome ;* 3. Dès le XVIIe siècle, les Anglais étaient en compétition avec les Français pour la région de l'Ohio et de l'Illinois. Les Hurons reconnaissaient la domination française. Un siècle après, en 1763, c'est-à-dire quelques années avant le moment où Voltaire écrit, la France perd par le traité de Paris le Canada, l'Ohio, le Mississipi, qui vont à l'Angleterre. Le mot de Mlle de Kerkabon prend ainsi un sens amèrement ironique.

CHAPITRE III

Le Huron, nommé l'Ingénu, converti.

Monsieur le prieur, voyant qu'il était un peu sur l'âge, et que Dieu lui envoyait un neveu pour sa consolation, se mit en tête qu'il pourrait lui résigner son bénéfice, s'il réussissait à le baptiser et à le faire entrer dans les ordres.

L'Ingénu avait une mémoire excellente. La fermeté des organes de Basse-Bretagne, fortifiée par le climat du Canada, avait rendu sa tête si vigoureuse que, quand on frappait dessus, à peine le sentait-il et, quand on gravait dedans, rien ne s'effaçait. Il n'avait jamais rien oublié. Sa conception était d'autant plus vive et plus nette que, son enfance n'ayant point été chargée des inutilités et des sottises qui accablent la nôtre, les choses entraient dans sa cervelle sans nuage. Le prieur résolut enfin de lui faire lire le Nouveau Testament. L'Ingénu le dévora avec beaucoup de plaisir; mais, ne sachant ni dans quel temps ni dans quel pays toutes les aventures rapportées dans ce livre étaient arrivées, il ne douta point que le lieu de la scène ne fût en Basse-Bretagne; et il jura qu'il couperait le nez et les oreilles à Caïphe et à Pilate, si jamais il rencontrait ces marauds-là.

Son oncle, charmé de ces bonnes dispositions, le mit au fait en peu de temps; il loua son zèle; mais il lui apprit que ce zèle était inutile, attendu que ces gens-là étaient morts il y avait environ seize cent quatre-vingt-dix années. L'Ingénu sut bientôt presque tout le livre par cœur. Il proposait quelquefois des difficultés qui mettaient le prieur fort en peine. Il était obligé souvent de consulter l'abbé de Saint-Yves, qui, ne sachant que répondre, fit venir un jésuite bas-breton pour achever la conversion du Huron.

Enfin la grâce opéra : l'Ingénu promit de se faire chrétien; il promit de se faire baptiser quand on voudrait.

Il fallait, auparavant, se confesser; et c'était là le plus difficile. L'Ingénu avait toujours en poche le livre que son oncle lui avait donné. Il n'y trouvait pas qu'un seul apôtre se fût confessé[1], et cela le rendait très rétif. Le prieur lui ferma la bouche en lui montrant, dans l'épître de saint Jacques le

1. Voltaire n'a jamais cessé depuis *les Lettres philosophiques* (Voir nos *Extraits, Lettre Ire sur les Quakers*, p. 13) de soutenir que les sacrements de l'Église catholique étaient des inventions sans rapport avec le christianisme primitif.

Mineur[1], ces mots qui font tant de peine aux hérétiques : *Confessez vos péchés les uns aux autres.* Le Huron se tut, et se confessa à un récollet. Quand il eut fini, il tira le récollet du confessionnal, et, saisissant son homme d'un bras vigoureux, il se mit à sa place, et le fit mettre à genoux devant lui : « Allons, mon ami, il est dit : *Confessez-vous les uns aux autres ;* je t'ai conté mes péchés, tu ne sortiras pas d'ici que tu ne m'aies conté les tiens. » En parlant ainsi, il appuyait son large genou contre la poitrine de son adverse partie. Le récollet pousse des hurlements qui font retentir l'église. On accourt, on voit le catéchumène qui gourmait[2] le moine au nom de saint Jacques le Mineur. La joie de baptiser un Bas-Breton huron et anglais était si grande qu'on passa par-dessus ces singularités. Il y eut même beaucoup de théologiens qui pensaient que la confession n'était pas nécessaire, puisque le baptême tenait lieu de tout.

On prit jour avec l'évêque de Saint-Malo, qui, flatté, comme on peut le croire, de baptiser un Huron, arriva dans un pompeux équipage, suivi de son clergé. Mlle de Saint-Yves, en bénissant Dieu, mit sa plus belle robe et fit venir une coiffeuse de Saint-Malo, pour briller à la cérémonie. L'interrogant bailli accourut avec toute la contrée. L'église était magnifiquement parée; mais, quand il fallut prendre le Huron pour le mener aux fonts baptismaux, on ne le trouva point.

L'oncle et la tante le cherchèrent partout. On crut qu'il était à la chasse, selon sa coutume. Tous les conviés à la fête parcoururent les bois et les villages voisins : point de nouvelles du Huron.

On commençait à craindre qu'il ne fût retourné en Angleterre. On se souvenait de lui avoir entendu dire qu'il aimait fort ce pays-là. M. le prieur et sa sœur étaient persuadés qu'on n'y baptisait personne, et tremblaient pour l'âme de leur neveu. L'évêque était confondu et prêt à s'en retourner. Le prieur et l'abbé de Saint-Yves se désespéraient. Le bailli interrogeait tous les passants avec sa gravité ordinaire. Mlle de Kerkabon pleurait; Mlle de Saint-Yves ne pleurait pas, mais elle poussait de profonds soupirs, qui semblaient témoigner son goût pour les sacrements; elles

1. *Saint Jacques le Mineur*, fils de Cléophas, un des douze apôtres, premier évêque de Jérusalem; 2. *Gourmer* : battre à coups de poings. « Qu'ils s'accordent entre eux ou se gourment, qu'importe! » (*Femmes savantes*, acte II, sc. VI).

se promenaient tristement le long des saules et des roseaux qui bordent la petite rivière de Rance, lorsqu'elles aperçurent au milieu de la rivière une grande figure assez blanche, les deux mains croisées sur la poitrine. Elles jetèrent un grand cri et se détournèrent.

CHAPITRE IV

L'Ingénu baptisé.

Le prieur et l'abbé, étant accourus, demandèrent à l'Ingénu ce qu'il faisait là. « Eh parbleu! messieurs, j'attends le baptême : il y a une heure que je suis dans l'eau jusqu'au cou, et il n'est pas honnête de me laisser morfondre.

— Mon cher neveu, lui dit tendrement le prieur, ce n'est pas ainsi qu'on baptise en Basse-Bretagne. Reprenez vos habits et venez avec nous. »

Le Huron, cependant, repartit au prieur : « Vous ne m'en ferez pas accroire cette fois-ci comme l'autre. J'ai bien étudié depuis ce temps-là, et je suis très certain qu'on ne se baptise pas autrement : l'eunuque de la reine Candace[1] fut baptisé dans un ruisseau; je vous défie de me montrer, dans le livre que vous m'avez donné, qu'on s'y soit pris d'une autre façon. Je ne serai point baptisé du tout, ou je le serai dans la rivière. » On eut beau lui remontrer que les usages avaient changé : l'Ingénu était têtu, car il était Breton et Huron. L'évêque vint lui-même lui parler, ce qui est beaucoup; mais il ne gagna rien : le Huron disputa contre l'évêque.

« Montrez-moi, lui dit-il, dans le livre que m'a donné mon oncle, un seul homme qui n'ait pas été baptisé dans la rivière, et je ferai tout ce que vous voudrez. »

La tante, désespérée, avait remarqué que, la première fois que son neveu avait fait la révérence, il en avait fait une plus profonde à Mlle de Saint-Yves qu'à aucune autre personne de la compagnie; qu'il n'avait pas même salué monsieur l'évêque avec ce respect mêlé de cordialité qu'il avait témoigné à cette belle demoiselle. Elle prit le parti de s'adresser à elle dans ce grand embarras; elle la pria d'inter-

1. *Candace :* nom de diverses reines d'Éthiopie. Il s'agit ici de celle qui introduisit le christianisme dans ses États après avoir été convertie par son trésorier, l'eunuque Judas, lequel avait été lui-même converti, au cours d'un voyage à Jérusalem, par l'apôtre Philippe.

poser son crédit pour engager le Huron à se faire baptiser de la même manière que les Bretons, ne croyant pas que son neveu pût jamais être chrétien s'il persistait à vouloir être baptisé dans l'eau courante.

Mlle de Saint-Yves rougit du plaisir secret qu'elle sentait d'être chargée d'une si importante commission : elle s'approcha modestement de l'Ingénu, et, lui serrant la main d'une manière tout à fait noble : « Est-ce que vous ne ferez rien pour moi? » lui dit-elle; et, en prononçant ces mots, elle baissait les yeux et les relevait avec une grâce attendrissante. « Ah! tout ce que vous voudrez, mademoiselle, tout ce que vous me commanderez : baptême d'eau, baptême de feu[1], baptême de sang, il n'y a rien que je vous refuse. » Mlle de Saint-Yves eut la gloire de faire, en deux paroles, ce que ni les empressements du prieur, ni les interrogations réitérées du bailli, ni les raisonnements même de monsieur l'évêque n'avaient pu faire. Elle sentit son triomphe, mais elle n'en sentait pas encore toute l'étendue.

Le baptême fut administré et reçu avec toute la décence, la magnificence, tout l'agrément possibles. L'oncle et la tante cédèrent à M. l'abbé de Saint-Yves et à sa sœur l'honneur de tenir l'Ingénu sur les fonts. Mlle de Saint-Yves rayonnait de joie de se voir marraine. Elle ne savait pas à quoi ce grand titre l'asservissait; elle accepta cet honneur sans en connaître les fatales conséquences.

Comme il n'y a jamais eu de cérémonie qui ne fût suivie d'un grand dîner, on se mit à table au sortir du baptême. Les goguenards[2] de Basse-Bretagne dirent qu'il ne fallait pas baptiser son vin. Monsieur le prieur disait que le vin, selon Salomon, réjouit le cœur de l'homme[3]. Monsieur l'évêque ajoutait que le patriarche Juda devait lier son ânon à la vigne et tremper son manteau dans le sang du raisin[4], et qu'il était bien triste qu'on n'en pût faire autant en Basse-Bretagne, à laquelle Dieu avait dénié les vignes. Chacun tâchait de dire un bon mot sur le baptême de l'Ingénu, et des galanteries à la marraine. Le bailli, toujours interrogant, demandait au Huron s'il serait fidèle à ses promesses. « Comment voulez-vous que je manque à mes

1. Matthieu (III, 11) : « Celui qui vient après moi est plus puissant que moi... Il vous baptisera dans l'Esprit saint et le feu. » Voir aussi Saint Luc (III, 16); 2. = mauvais plaisants; 3. Proverbe tiré de l'*Ecclésiastique* (XL, 20) *Bonum vinum laetificat cor hominum :* le bon vin réjouit le cœur de l'homme; 4. *Genèse* (chap. XLIX, 11) Paroles de Jacob mourant à son fils Juda.

promesses, répondit le Huron, puisque je les ai faites entre les mains de Mlle de Saint-Yves ? »

Le Huron s'échauffa : il but beaucoup à la santé de sa marraine. « Si j'avais été baptisé de votre main, dit-il, je sens que l'eau froide qu'on m'a versée sur le chignon m'aurait brûlé. » Le bailli trouva cela trop poétique, ne sachant pas combien l'allégorie est familière au Canada. Mais la marraine en fut extrêmement contente.



JUGEMENTS

On se tromperait en croyant donner plus de piquant aux vérités philosophiques par le mélange des personnages et des aventures qui servent de prétexte aux raisonnements. On ôte à l'analyse sa profondeur, au roman son intérêt, en les réunissant ensemble. Pour que les événements inventés vous captivent, il faut qu'ils se succèdent avec une rapidité dramatique; pour que les raisonnements amènent la conviction, il faut qu'ils soient suivis et conséquents; et quand vous coupez l'intérêt par la discussion, et la discussion par l'intérêt, loin de reposer les bons esprits, vous fatiguez leur attention... Les succès de Voltaire ont inspiré le désir de faire, à son exemple, des contes philosophiques; mais il n'y a point d'imitation possible pour ce qui caractérise cette sorte d'écrits de Voltaire, la gaieté piquante et la grâce toujours variée. Il se trouve sans doute un résultat philosophique à la fin de ses contes; mais l'agrément et la tournure du récit sont tels, que vous ne vous apercevez du but que lorsqu'il est atteint.

Mme de Staël,
De la littérature (1re partie, chap. XVII).

C'est un lieu commun de dire qu'il n'y a pas de psychologie dans Voltaire. On a raison si, par psychologie, on entend l'invention de Racine ou de Marivaux. Voltaire, comme Lesage, est moraliste plus que psychologue. Il utilise la psychologie faite pour construire les bonshommes composés de sentiments moyens ou possédés de manies intenses dont ses thèses ont besoin.

Il est artiste plus que psychologue, et c'est par là justement qu'il enrichit la psychologie. Il n'analyse pas des caractères, il dessine des silhouettes. Chacun des fantoches qui vont à la chasse au bonheur est saisi en son attitude expressive, qui révèle le ressort dont il est mû. Chacun a le pli, l'accent de son état ou de sa nation. Leurs noms révèlent leurs races : la marquise de Parolignac, Vanderdendur, le baron de Thunder-ten-tronckh, don Fernando d'Ibaraa y Figueroa y Mascarenes y Lampourdo y Souza, etc. Toutes les idées que Voltaire se fait de la société et des parties qui la composent, des gouvernements, de la religion et des mœurs des divers pays, s'inscrivent dans les croquis dont il remplit ses contes, déterminent le choix des actes et des propos qui expriment ses personnages. Il distingue l'Anglais, l'Italien, l'Allemand, le Français, le Turc, comme l'anabaptiste et le calviniste, le jésuite et le capucin, l'officier et le négociant. La psychologie des professions et la psychologie ethnique sont très observées et précises chez lui... Mais le réalisme pittoresque de Voltaire n'est que la transposition du sensualisme dans l'art : sa fin est de procurer des idées justes.

Il est soumis à la pensée philosophique qui crée l'œuvre, et demeure, ainsi profondément symbolique. Tous ces petits traits, ces circonstances dessinent la chose et, avec la chose, le jugement de la « raison » sur la chose. Ils la déforment pour mettre dans son image la réaction de l'esprit de l'auteur ou le rapport à la thèse. Ces légers croquis sont des charges. La pitié même et l'indignation se traduisent en sarcasmes, en bouffonneries. L'art mondain de donner des ridicules est mis au service de la philosophie. Toutes les misères de l'homme et du monde sont traduites devant l'intelligence et apparaissent en sottises : sûre tactique pour révolter des esprits clairs contre les causes de la souffrance sociale. Les romans de Voltaire sont des démonstrations du progrès par l'absurde.

Lanson,
Voltaire (p. 152-154).

Un roman de Voltaire est une idée de Voltaire se promenant à travers des aventures divertissantes destinées à lui servir et d'illustrations et de preuves. C'est un article du *Dictionnaire philosophique* conté, au lieu d'être déduit, par Voltaire. — Et c'est pour cela qu'il est exquis; c'est Voltaire lui-même, mais moins âpre et moins irascible, au moins dans la forme, qui s'arrange et s'attife, et se compose une physionomie et un sourire, et glisse ses épigrammes, au lieu d'asséner ses violences, avec un joli geste, adroitement nonchalant, de la main. Quand on ferme un de ces petits livres, on n'a vécu ni avec Zadig ni avec Candide; mais avec Voltaire, dans une demi-intimité très piquante, qui a quelque chose d'accueillant, de gracieux et d'inquiétant.

Faguet,
Dix-huitième siècle (p. 270).

Parmi toutes les qualités intellectuelles que ce genre réclame, je n'en vois pas une qui manque à Voltaire. Sa fantaisie, lestée de bon sens, est à la fois mesurée dans son vol et audacieuse dans son parcours. Je ne connais pas de conteur qui se faufile avec plus d'agileté au milieu des événements, ni qui soit plus habile à se débarrasser de l'accessoire et à ne retenir que l'indispensable. Il n'a pas l'imagination forte : il n'est point de ceux qui créent des Panurge et des Tartufe. Il ne va jamais jusqu'à la grande peinture : il s'arrête à la silhouette, au croquis, à la fine caricature, à la pochade. Mais il y est inimitable. La vie qui sort de lui est une vie menue et grêle; mais c'est de la vie. Ses personnages ne sont pas à la taille humaine; mais comme les Lilliputiens de Swift, ils font les gestes et nourrissent les passions des hommes. Ils sont nés au fond de son encrier : il les a vus en soulever le couvercle, se culbuter sur sa table, grimper sur son lit et sur ses fauteuils, courir dans les rayons de sa bibliothèque, se poursuivre par toute sa chambre. Il s'est amusé de leurs

ébats, les a costumés, leur a forgé de petites armes méchantes; puis il a ouvert sa fenêtre et les a lâchés sur la rose des vents. Et tous ces gnomes, tous ces lutins, tous ces djinns se sont répandus dans le monde, s'accrochant aux clochers des églises, pénétrant dans les salons, s'insinuant dans les cours et dans les parlements, entrant partout « un arc et une flèche dans les mains et un carquois sur le dos », comme les guerriers de Lilliput, et capables, comme eux, de vous ligoter un géant des pieds à la tête...

... Quant à la conclusion *Cultivons notre jardin*, tant de fois citée et que Voltaire se plaisait à répéter dans ses lettres, elle convient assurément à la plupart des hommes; mais elle laisse leurs coudées beaucoup trop franches à tous les tripoteurs, les politiqueurs et les réformateurs pour être le dernier mot de la sagesse. Si l'on entend par là qu'il faut travailler, et travailler dans sa compétence, au lieu de courir les aventures, on a mille fois raison. Si c'est un conseil de désintéressement des choses publiques et du gouvernement de la cité, on a mille fois tort. Avant tout, il serait bon de définir *notre jardin*. Le jardin de Voltaire ressemblait à celui d'Armide qui n'avait point de frontières.

Bellessort,
Essai sur Voltaire (chap. VII).

QUESTIONS SUR « CANDIDE »

Chapitre premier. — Montrez, d'après ce chapitre qui est un chef-d'œuvre, comment Voltaire sait, au moyen de quelques traits, dessiner des personnages et peindre une situation.

Chapitre II. — Satire pittoresque et amère du système militaire prussien, que Voltaire avait vu fonctionner sous ses yeux.

Chapitre III. — Du début jusqu'à : *jambes coupées*. Étudiez en détail ce paragraphe, où la critique sarcastique laisse percer une généreuse indignation.

Chapitre V. — Vous prendrez ce chapitre comme exemple de la méthode habituelle de Voltaire : accuser le contraste entre les théories et les faits, en se gardant de tout commentaire.

Chapitre VI. — Montrez le pittoresque et la couleur de cette description de l'autodafé. Notez aussi les mots par lesquels s'exprime l'ironie vengeresse de l'auteur.

Chapitre XIV. — Étudiez cette satire des jésuites du Paraguay et faites ressortir le mélange savoureux de la fonction religieuse et de l'appareil militaire.

Chapitre XV. — Analysez le comique de cette scène.

Chapitre XVI. — Montrez la composition simple et harmonieuse de ce chapitre.

— Montrez aussi la verve satirique de Voltaire, et avec quelle allégresse proche du lyrisme il porte des coups à ses ennemis.

Chapitres XVII et XVIII. — Étudiez ces deux chapitres et notez toutes les qualités que Voltaire trouve dans ce pays idéal.

Chapitre XX. — Démonstration par les faits de l'absurdité de l'optimisme leibnizien. Pour sauver la Providence, il faut aller jusqu'au manichéisme.

Chapitre XXI. — La fin de ce chapitre (Voir la note 2, p. 42) rappelle Philinte et ses maximes désabusées. Montrez toutefois les différences qui séparent Philinte et Martin.

Chapitre XXII. — Vous relèverez les divers objets de la satire de Voltaire : la médecine, les billets de confession, le jeu et la tricherie, la malveillance des critiques dramatiques, le traitement indigne infligé aux comédiens après leur mort, les attaques des ennemis attitrés de Voltaire, Fréron, Trublet, etc., et vous ferez voir avec quel esprit, quelle habileté, quelle aisance l'auteur sait enchâsser tout cela dans son récit.

— Commentez ce mot qui résume bien l'état d'esprit français, en 1759, à Paris : « On s'y plaint de tout avec de grands éclats de rire. »

— Depuis : *Candide, qui était naturellement curieux* jusqu'à la fin du paragraphe. Montrez la vérité de cette scène prise sur le vif.

— Depuis : *Il y avait à table* jusqu'à la fin du paragraphe. Dites d'après ces lignes quel est l'idéal de la tragédie pour Voltaire et si ses tragédies répondent à cet idéal.

— *Expliquez les allusions contenues dans les dernières lignes.*

CHAPITRE XXV. — Vous vous demanderez dans quelle mesure Pococurante est ici l'interprète des idées de Voltaire.

CHAPITRE XXVI. — Vous étudierez la composition de cette scène célèbre, et vous montrerez que sa valeur satirique et démonstrative est décuplée du fait que les personnages et les événements utilisés sont parfaitement authentiques.

CHAPITRE XXX. — Analysez ce dernier chapitre et cherchez-y, en vous aidant de notre Notice, et en prenant des exemples précis, la conclusion de Voltaire. Autrement dit, montrez dans quelle mesure on peut dire que Voltaire est pessimiste.

QUESTIONS SUR « JEANNOT ET COLIN »

Page 00. — Depuis : *Le père et la mère donnèrent* jusqu'à : *que monsieur le marquis apprendrait à danser.* Étudiez le comique de cette jolie scène, dans laquelle Voltaire rivalise sans infériorité avec le Molière du *Bourgeois gentilhomme.*

— Relevez, dans ce conte édifiant, les malices, les sous-entendus, les formules ironiques, et en définitive l'esprit de Voltaire.

QUESTIONS SUR « L'INGÉNU »

CHAPITRE PREMIER. — Depuis : *Il n'en fut pas de même* jusqu'à : *allait s'en retourner.* Commentez ces lignes en montrant sous quels traits Voltaire nous présente son personnage.

— Étudiez la scène qui suit : l'esquisse rapide et juste des caractères, la satire amusante des préjugés.

CHAPITRE II. — Cette scène de reconnaissance est une parodie de bien d'autres scènes du même genre. Vous noterez les traits conventionnels dont Voltaire se moque, et les observations justes, beaucoup plus nombreuses, qui sont à son actif.

CHAPITRE III. — Depuis : *L'Ingénu avait une mémoire excellente* jusqu'à : *lui faire lire le Nouveau Testament*. Étudiez ces quelques lignes, et comparez l'Ingénu avec l'Émile de J.-J. Rousseau.

- Appréciez le comique de cette scène de conversion.

CHAPITRE IV. — Dites, d'après la scène du baptême, si l'Ingénu est un sauvage à la Rousseau.

SUJETS DE DEVOIRS

— On parle des *romans* ou des *contes* de Voltaire. Quel est le mot qui vous paraît le meilleur? *Zadig, Micromégas, Candide, Jeannot et Colin, l'Ingénu* sont-ils des contes ou des romans?

— Pourquoi le conte philosophique est-il un des genres dans lesquels Voltaire a le mieux réussi?

— Comparez Voltaire et Rabelais.

— Voltaire et Diderot conteurs.

— Cherchez dans l'œuvre de Voltaire, en dehors des *Contes* proprement dits, des pages qui témoignent d'un talent analogue.

— Étudiez les personnages de Zadig, de Micromégas, de Candide, de l'Ingénu; dites en quoi ils se ressemblent et en quoi ils diffèrent.

— Le pittoresque et la couleur orientale dans les contes de Voltaire.

— Lanson a dit que Voltaire est plus un moraliste qu'un psychologue proprement dit. Montrez-le à propos de *Zadig*.

— Comparez *Micromégas* avec le *Voyage à Lilliput*.

— Vous étudierez dans *Micromégas* la partie merveilleuse, et vous essayerez de définir la fantaisie de Voltaire.

— Discutez l'appréciation de M. Bellessort sur le mot qui termine *Candide* (p. 99).

— Le pessimisme de Voltaire.

— Lanson a dit : « Les romans de Voltaire sont des démonstrations du progrès par l'absurde. » Expliquez ce jugement en prenant des exemples dans *Candide*.

— Les caractères dans *Candide*.

— Le comique de Voltaire dans les quatre premiers chapitres de *l'Ingénu*.

— Cherchez, dans les *Contes* de Voltaire, des scènes qui rappellent les *Provinciales* de Pascal et certaines comédies de Molière.

— « Il se trouve, dit Mme de Staël, un résultat philosophique à la fin des contes de Voltaire; mais l'agrément et la tournure du récit sont tels, que vous ne vous apercevez du but que lorsqu'il est atteint. » Vous commenterez ces lignes en montrant qu'elles définissent exactement l'art de Voltaire dans le conte philosophique.

— Le style de Voltaire dans les *Contes*.

TABLE DES MATIÈRES

Printed in United States of America

CLASSIQUES LAROUSSE

XVIII[e] siècle

BEAUMARCHAIS : Le Barbier de Séville, 1 vol. Le Mariage de Figaro, 2 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : Paul et Virginie. (Abridged).
BUFFON : Pages choisies.
CHÉNIER (André) : Poésies.
CONDILLAC : Traité des sensations.
DIDEROT : Œuvres choisies, 2 v. L'Encyclopédie.*
FLORIAN : Fables choisies.
FONTENELLE : Œuvres choisies.
LESAGE : Turcaret. Gil Blas. 2 vol.*
Les Orateurs de la Révolution Française.
MARIVAUX : Le Jeu de l'Amour et du Hasard.
MONTESQUIEU : Pages chois., 2v.
Les Orateurs de la Révolution Française.
Abbé PRÉVOST : Manon Lescaut.
REGNARD : Le Légataire universel. Le Joueur.
RIVAROL : Discours.
ROUSSEAU (J.-J.) : Emile, 2 vol.* La Nouvelle Héloïse, 2 vol.* Dialogues, Rêveries, Correspondance.* Les Confessions.* Lettre sur les spectacles.*
SEDAINE : Le Philosophe.
VAUVENARGUES : Œuvres choisies.
VOLTAIRE : Œuvres philosophiques. Œuvres critiques et poétiques. Siècle de Louis XIV. Charles XII. Lettres. Zaïre. Contes, 2 vol.

XIX[e] siècle

BALZAC : Eugénie Grandet, 2 vol. Le Père Goriot, 2 vol.
BAUDELAIRE : Pages choisies.
CHATEAUBRIAND : Génie du Christianisme. Atala, René, Les Natchez.* Les Martyrs. Mêmoires d'Outre-Tombe.
A. COMTE : Cours de philosophie positive.*
B. CONSTANT : Adolphe.*
COURIER (P.-L.) : Pages chois.
FLAUBERT : Madame Bovary.*
GAUTIER (Th.) : Pages choisies.
LAMARTINE : Méditations. Harmonies. Recueillements.
MÉRIMÉE : Mateo Falcone. Colomba. Carmen.
MICHELET : Pages choisies, 2 vol.
MUSSET (Alfred DE) : Poésies choisies. Œuvres en prose. Fantasio. On ne badine pas avec l'Amour. Il ne faut jurer de rien. Lorenzaccio.
NERVAL (Gérard DE) : Pages choisies.
SAINTE-BEUVE : Port-Royal.*
SAND (George) : La Petite Fadette, 2 vol. La Mare au Diable. Lettres d'un voyageur.
M[me] DE STAËL : De la Littérature, De l'Allemagne.
STENDHAL : Racine et Shakespeare. Le Rouge et le Noir, 2 vol. La Chartreuse de Parme.*
THIERRY (Augustin) : Récits des temps mérovingiens. Conquête de l'Angleterre.
VIGNY (Alfred DE) : Poésies choisies. Chatterton.

*Extraits.

DICTIONNAIRE CHAFFURIN

Français-Anglais

English-French

par

Louis Chaffurin

Cet ouvrage d'une incomparable valeur pratique—**plus complet** que tous les ouvrage similaires—contient en un *volume de poche* (768 pages):

Un **dictionnaire français-anglais** contenant **un** *vocabulaire d'une extrême richesse* et donnant la *prononciation figurée* des deux langues, l'*accent tonique,* les diverses *acceptions des mots* avec de *nombreux exemples,* la solution de toutes les *difficultés grammaticales;*

Un **dictionnaire anglais-français** aussi complet que le précédent;

Un **résumé de grammaire anglaise** qui, avec les divers articles du dictionnaire, constitue une véritable grammaire anglaise à la fois claire, sûre et commode;

Une résumé **de grammaire française** à l'usage des Anglaise et des Américains;

Un **petit guide de conversation** avec la prononciation figurée dans les deux langues;

Des **formules de correspondance** indiquant les meilleures façons de commencer et de terminer une lettre et d'en rédiger l'adresse;

Un **tableau des monnaies, poids et mesures** des systemes français, anglais et americain avec leurs correspondances.

Published by Librairie Larousse—Paris

Exclusive Agents in U. S.

F. S. CROFTS & CO.

101 Fifth Avenue ***New York***

PRINTED IN U. S. A.